UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00265582 7

L'EXOTISME

OUVRAGES DE CHARLES RÉGISMANSET

—

Sensations coloniales, 1900 . . . . . *épuisé*

Le Ministère des Colonies. (Edition de la Dépêche coloniale, 1902) . . . . . 1 vol.

La Femme a l'Enfant, roman. (Sansot, 1904) . . . 1 vol.

Reflets, Réflexions, Paysages, poèmes. (Messein, 1904) 1 vol.

Contradictions. *Première série.* (Sansot, 1906) . . . 1 vol.

L'Ascète, roman. (Sansot, 1907) . . . . . 1 vol.

Tybert-Chat. (Sansot, 1906). . . . . 1 vol.

Essai sur la Colonisation. (Mercure de France, 1907) 1 vol.

Philosophie des Parfums. (Sansot, 1907). . . . . 1 vol.

Le Gardien du Silence, poèmes. (Sansot, 1908). . . 1 vol.

Contradictions. *Deuxième série.* (Sansot, 1909) . . . 1 vol.

Les Conseils coloniaux métropolitains. *Législation comparée.* (Imprimerie Nationale, 1909). . . . . 1 vol.

Bibliographie de l'Abyssinie. *Mission Duchesne-Fournet.* (Masson, 1909) . . . . . 1 vol.

L'Afrique occidentale a l'Exposition de Bruxelles. (Dépêche coloniale, 1910) . . . . . 1 vol.

Les Fonctionnaires. (Bernard Grasset, 1911). . . . 1 vol.

En collaboration avec Louis Cario

La Concurrence des Colonies a la Métropole. (Challamel, 1906) . . . . . 1 vol.

En collaboration avec Charles Laisant

Le Manuel du Candidat. (Sansot, 1906) . . . . . 1 vol.

LOUIS CARIO et CHARLES RÉGISMANSET

—

L'Exotisme

LA LITTÉRATURE COLONIALE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

739

PN
605
E8C3

LIBRARY
MAY 3 1953
UNIVERSITY OF TORONTO

839322

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

AU LECTEUR

Innombrables sont les ouvrages qu'inspirèrent le souvenir vécu des pays lointains ou la vision imaginative des contrées exotiques. Considérable est l'influence de l'exotisme sur notre littérature et cette influence s'est exercée dans tous les temps.

Préciser cet apport extérieur aux sources nationales de la littérature française, tel est le but que nous nous sommes proposé. Mais, cet apport est tellement varié, c'est un fleuve alimenté par tant de sources, grossi par tant de ruisseaux, qu'une vie humaine n'eût point suffi à en épuiser tous les éléments. Chacune des divisions de ce livre eût mérité, seule, qu'on lui consacrât tout un ouvrage. Nous avons dû nous borner à une vue d'ensemble, à un exposé historique, plutôt que critique, des influences exotiques qui se sont manifestées dans notre

littérature depuis les origines jusqu'à nos jours. En ce qui touche les origines, nous avons sommairement indiqué les grandes œuvres de l'antiquité qu'inspira le mirage des terres éloignées. Elles font, en effet, partie du domaine commun de la culture et appartiennent à toutes les littératures.

A dater de Marco Polo, nous avons limité, en principe, notre énumération aux œuvres de langue française. Toutefois, nous n'avons pu nous dispenser d'accorder une mention spéciale à tels ouvrages de renommée universelle, tels que les voyages de Cook ou les récits d'aventures d'un Cooper, traduits dans plusieurs langues européennes et qui ont reçu, en France, le droit de cité.

Nous avons tenté de réaliser le « raccourci » d'un ensemble de productions grandiose et illimité illimité comme l'activité et la curiosité de l'homme. Nous ne prétendons point avoir réussi : ceci n'est qu'un essai. Du moins, ouvrons-nous une voie où d'autres, s'arrêtant là où nous n'avons fait que passer, pourront édifier de précieux monuments.

LIVRE I

LES ORIGINES

L'homme, dans tous les temps, s'agite. Peu importe si ou non Dieu le mène. Pour l'humanité, immobilité est synonyme de mort. Le torrent aux flots toujours mouvants, descendant de la montagne vers les fleuves et les mers nous dit le rythme de la vie : Ahasvérus est un symbole éternel et Nietzsche, à bon droit, s'écrie dans son *Ecce homo* :

« Etre assis le moins possible : ne pas ajouter « foi à une idée qui ne serait venue en plein air, « alors que l'on se meut librement. Il faut que les « muscles, eux aussi, célèbrent une fête ! »

L'homme primitif, riche seulement d'instincts, dépourvu de traditions ancestrales, pauvre de moyens et déjà tourmenté par un infini de désirs, ne connaît pas encore l'art de remédier par la culture, le commerce et l'industrie, autrement dit, par la volonté de l'expérience acquise, à l'épuisement rapide du sol qui le nourrit, à la rigueur de l'atmosphère.

La forêt abattue, le troupeau décimé, le ciel devenu trop inclément, il porte plus loin sa tente.

Cette migration individuelle, avec le peuplement progressif, se mue en migration collective. Ce sont des foules et des hordes qui parcourent le monde, poussées par l'instinct et la nécessité (1). C'est la fuite instinctive de l'animal qui souffre dans sa chair et qui cherche d'autres rives, d'autres cieux où la vie soit moins âpre et moins cruelle. Ces premiers voyageurs ne sauraient imaginer la mentalité d'une Mme de Staël écrivant : « Voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie. » Pour eux, au contraire, le voyage, l'exode, c'est la vie meilleure réalisée. Qu'on imagine l'indicible bonheur des Cimbres et des Gaulois descendant des cimes glacées des Alpes et arrivant au rivage de la Méditerranée ou dévalant dans les plaines dorées de la Lombardie !

Nul mieux que Lawson, le poète du Bush australien (2), n'a chanté avec plus de précision la fatalité de l'errance et sa grandeur :

« Nés dans la pourpre ou dans la paille, tous « les errants sont frères, rebelles et vagabonds (3) ; « conçus et enfantés pour l'errance, tout enfants « déjà, dès qu'ils trottinent, c'est pour s'éloi-

(1) Carl Siger, *Essai sur la colonisation.*

(2) Cf. *Mercure de France*, I-X, 1910, Emile Saillens, *Le bush australien et son poète.*

(3) Verlaine dit aussi : « Ils nasillent des chants bizarres, *nostalgiques et révoltés.* »

« gner de la maison. Ils sourient et ne sont « pas heureux ; ils chantent et ne sont pas gais ; « — ils sont las et pourtant ils vont toujours ; « — ils aiment et ne peuvent s'arrêter ; — ils « se marient et restent seuls. Ah ! ceux-là qui « guettent l'étoile mouvante, comme ils sont so- « litaires près de l'âtre familial ! Le repos et la « tranquillité les tuent, c'est dans l'orage et la « lutte qu'ils vivent. Ni pauvreté, ni richesse « ne les retiennent. Amante, femme, enfants, « peuvent les attirer ; mais il faut qu'ils repar- « tent ! A travers le désert brûlant, parmi les « arbres dénudés et la neige ; à travers les prai- « ries ondulantes, les cieux les ont vus marcher, « ils se sont frayé une route jusqu'aux pays où « disparaît le soleil couchant. Mais où donc iront « ces errants quand toutes les terres seront con- « quises ? Les errants, les rebelles, c'est par eux « que les mondes commencent ! Leurs cœurs bat- « tront aussi tumultueusement qu'aujourd'hui « dans des siècles et des siècles. Et quand le « monde sera plein d'hommes, — ainsi l'ordonne « la Destinée, — la race errante se lèvera pour « décimer les nations. »

Au pur instinct, père des Exodes primitifs, succédera bientôt le désir réfléchi. Hasard ou curiosité, des hommes s'en vont un jour, abandonnant la cité, πολις, qui constitue alors tout

l'Etat. Beaucoup disparaissent, meurent, on ne sait. Quelques-uns reviennent qui disent les villes rencontrées, les civilisations pressenties ou devinées, les merveilles entrevues, d'autres hommes, d'autres mœurs ; héros grandiloquents dont le verbe enthousiaste magnifie les réalités et provoque une intense suggestion collective, un puissant *mirage*.

Les Phéniciens reviennent des îles lointaines où les poussa leur amour du négoce, Hérodote revient d'Egypte ; plus tard, les compagnons de Colomb, de Cortès ou de Pizarre, racontent leurs souvenirs, les mers indiennes, les oiseaux couleur d'azur et les palais de Montezuma. Ainsi, les pays lointains entrent dans la littérature, embellis par l'imagination des premiers voyageurs. Ainsi, de tout temps, coexistent ceux qui partent et ceux qui restent, les errants et les sédentaires, les premiers que la curiosité de voir pousse vers les terres lointaines, hommes actifs et aventureux, les seconds que le désir de savoir incite à interroger les voyageurs et que satisfait le récit verbal ou écrit des courses accomplies.

Une première littérature, une « littérature de voyages » se crée, littérature documentaire, parfois, humble carnet de notes, écrites au jour le jour, comme la relation d'un Tavernier ou bien

reportage rapide comme le récit d'un Stanley. C'est là une littérature de voyageurs professionnels. Mais, comme l'a justement remarqué Henri de Régnier (1), « les plus beaux livres de « voyage n'ont pas été écrits par des voyageurs « de profession »... Le nombre des voyageurs volontaires s'est accru avec la facilité chaque jour croissante des communications mondiales. Les écrivains obéissant, d'ailleurs, à des motifs que nous mettrons en lumière au cours de cet ouvrage, se sont mis à courir le monde, et le livre de voyage est devenu « une évocation des êtres et des choses « par des yeux qui savent regarder et qui con- « servent le souvenir des lignes et des couleurs. « Ce que nous leur demandons, à ces témoins « de l'univers, c'est la peinture exacte de ce qui « est. La qualité de leur vision nous intéresse « presque même davantage que la matière de ce « qu'ils voient. C'est moins le secret des pays « inconnus que nous leur réclamons que l'impres- « sion des contrées que nous voudrions connaître « et où nous transporte en esprit le sortilège de « leurs descriptions...

« C'est ainsi, continue M. de Régnier, que « nous suivons de Paris à Jérusalem l'itinéraire

(1) Henri de Régnier, *Sujets et Paysages.*

« d'un Chateaubriand ou que nous accompa-
« gnons en Orient la rêverie d'un Lamartine. Un
« Théophile Gautier dresse devant nous, en sa
« prose solide, le décor de Constantinople. Avec
« lui, nous passons les monts et il nous intro-
« duit dans l'Alhambra ou nous fait errer
« dans le Généralife. Que d'écrivains ont ainsi
« contribué à notre plaisir, de Gérard de Nerval
« à Pierre Loti ! Les plus grands ont voulu nous
« peindre un coin de ce tableau général de l'uni-
« vers dont les livres déroulent devant nous la
« fresque mouvante et variée. Tous, presque,
« y ont posé quelques touches. Même les plus sé-
« dentaires ont quitté une fois leur table de tra-
« vail pour le bâton de route. Hugo est allé voir
« couler le Rhin entre les forêts et les burgs, et
« Taine est allé voir le Tibre rouler, parmi les
« ruines de la Ville Eternelle, son onde illustre
« et limoneuse. »

Ainsi, la littérature, que ce soit un apport direct ou indirect, doit beaucoup aux voyageurs qui ont constitué pour elle dans tous les temps une source perpétuelle de « renouvellement »

A côté du voyageur qui gagnait des pays lointains en vue de conquérir à son pays de nouvelles colonies ou de créer à son négoce de nouveaux comptoirs, nombreux ont été ceux qui voyageaient comme Mme E. de Girardin, « pour

promener leur rêve », ou bien comme Taine « pour changer non de lieu, *mais d'idées* » (1).

Puis, parmi les sédentaires que le mirage des rives lointaines sollicitait, il en fut qui incorporèrent dans leur œuvre de « gens assis » les matériaux précieux rapportés par les errants. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle et au XIXe siècle, l'influence coloniale marque fortement les productions d'écrivains qui bornèrent leurs excursions à la terrasse de Saint-Germain.

Mais, il faut le reconnaître avec Baudelaire (2),

... Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir, cœurs légers ; semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

(1) M. de Porto-Riche expose la conception opposée à celle de Taine dans ces vers :

« Ah ! voyager, Tiani, changer d'air et de femmes ;
Ne plus voir les objets qu'on avait sous les yeux ;
Voir des hommes nouveaux qui ne valent pas mieux,
Mais qui semblent meilleurs ; paraître et disparaître ;
Voguer comme un forban, chevaucher comme un reître ;
Voir des villes, des monts, des prés, des châteaux-forts,
Et posséder, les soirs où nous sommes très forts,
Dans des lits inconnus, en rêvant d'amours neuves,
Des vierges quelquefois et fréquemment des veuves. »

(2) BAUDELAIRE, *Le voyage.*

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits tendus comme une toile
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizon !

Et à ceux-là, les « assis », les « sédentaires » adressent leur prière :

Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires
Ces bijoux merveilleux faits d'astres et d'éthers !

Cette séduction de la littérature exotique, M. Ernest Babut (1) l'a fort bien exprimée :

« La littérature exotique, dit-il, flatte notre goût romanesque pour l'étrange ; elle excite notre curiosité ; elle nous promet des sensations nouvelles ; elle a l'attrait de ces fruits des tropiques qui mettent en nous comme un reflet ensoleillé de leur verger natal. L'exotisme est partout où les paysages sont différents de ceux qui servent de cadre à la vie de notre race, partout où les hommes nous paraissent être moins nos semblables ; mais il est surtout dans le décor des floraisons luxuriantes, dans la beauté épa-

(1) Ernest Babut, *Cahiers indochinois* (cinquième cahier).

nouie du ciel miraculeux, parmi la douceur parfumée des îles heureuses.

« Car, nous gardons au fond de nous une nostalgique dilection pour les pays du soleil. Le vieux rêve sémite a passé sur notre âme aryenne, et il y a laissé le mirage de ses jardins paradisiaques, lumineux et tièdes dans leur splendeur équatoriale. Puis, nous subissons toujours l'hérédité millénaire de cet instinct qui oriente sans cesse l'exode de nos races, filles du nord glacé, vers le cœur brûlant de la terre.

« Enfin, la littérature exotique satisfait encore ce perpétuel désir de la lointaine aventure, reste de l'esprit nomade de nos primitifs ancêtres. »

Ainsi, l'influence de l'exotisme sur notre littérature s'avère considérable : si nous remontons jusqu'aux temps anciens, nous trouvons des rhapsodes, des aèdes, célébrant les îles inconnues, chantant l'horreur des tempêtes dans les mers lointaines ; puis ce sont les récits, les traits de mœurs ignorées rapportés par un Hérodote de son voyage en Egypte ; plus tard, les rapports des croisés sur Constantinople et l'Orient, plus tard encore, la description prodigieuse des pays nouveaux découverts par les Conquistadors, la beauté des « Isles » à laquelle s'arrête complaisamment un Bernardin de Saint-Pierre ; enfin, dans les temps modernes les récits des explora-

teurs et les innombrables fantaisies littéraires auxquelles ces récits servent de base et d'excuse.

L'exotisme, à travers les temps, prend dans le domaine littéraire une place de plus en plus grande. En 1828, M. Lombard de Langres (1) constatait déjà :

« Est-ce que l'on ne vient pas de nous donner une traduction de poésies *erses*... Tout est de mode chez nous, le beau même nous fatigue ; et si, une fois, on donne dans l'*Ossianique*, dans les productions baroques de la Norwège, des peuples scandinaves et de la Germanie, je vois prochainement les classiques de la Grèce, de Rome et de la France étouffés par les Barbares. Ce n'est pas qu'il faille être exclusif. Non, sans doute : un pareil système serait dommageable pour l'esprit, pour l'imagination ; et peut-être, ne faut-il rien rebuter en littérature, car lui conquérir une nouvelle branche, c'est découvrir un nouveau monde. Mais prenons garde... »

Ici, M. Lombard de Langres, pauvre homme ! s'effraie et craint que la mesure ne soit dépassée. Aujourd'hui, il serait certainement autorisé à se demander si la curiosité humaine ne va pas être bientôt blasée sur les efforts sans cesse re-

(1) *Décaméron français*, Nouvelles historiques et contes moraux.

nouvelés de l'exotisme et si l'heure n'est pas venue où les récits des errants ne vaudront plus que comme faits-divers.

Quoi qu'il en soit, historiens, aèdes, touristes de jadis et d'aujourd'hui, grands voyageurs, marchands, conquérants et explorateurs ont apporté de nombreux aliments à notre littérature. Les noms de ces hommes rassemblés dans une vue d'ensemble méritent peut-être d'être rappelés. La qualité de certains et leur influence indéniable sur le milieu dans lequel ils vivaient et sur les générations qui les ont suivis valent qu'on s'arrête à leurs œuvres.

Et, sans vouloir tirer de cet essai des conclusions hâtives, nous pouvons affirmer que l'âme ardente des « errants », des grands « découvreurs de terres » et des hardis « chevaliers d'aventures » a tracé dans le champ de notre littérature un sillon profond, a exercé une action vivifiante et imprimé des marques qu'il n'est pas sans intérêt de mettre en lumière.

CHAPITRE PREMIER

VOYAGEURS

Les premiers voyageurs, voyageurs collectifs et non pas individus isolés, sont ces peuples qui, en des temps très reculés, se séparant de la souche principale de la race ou de la tribu, constituèrent les premières migrations humaines. Négligeons ces premiers voyageurs : ils appartiennent à la préhistoire.

Grecs et Phéniciens, les premiers, éprouvèrent le désir de connaître les peuples qui les environnaient. Les Grecs, notamment, comme mûs par un obscur instinct, furent toujours curieux de l'Orient : la mythologie et la fable l'attestent, serait-ce que par cette légende du *Voyage des Argonautes,* premier symbole peut-être de la recherche de l'or et dont surent s'inspirer les grands tragiques grecs.

A l'occasion de la guerre de Troie, Orient et

Occident mêlèrent les flots de leurs guerriers et plus tard, les philosophes Thalès, Pythagore, Anaximandre, Leucippe, Héraclide, Xénophane et Anaximène, s'en furent dans les villes du bassin méditerranéen poursuivre l'étude de la sagesse orientale.

Hérodote, né en 484, avant Jésus-Christ, dans la cité dorienne d'Halicarnasse, qui était alors sujette du roi de Perse, put visiter l'Egypte tout entière jusqu'aux cataractes du Nil, la Lybie jusqu'à Cyrène, la Phénicie, la Babylonie, très probablement la Perse, puis, les côtes méridiodionales de la Mer Noire et les rivages de la mer Egée, c'est-à-dire, la Thrace et la Macédoine pour descendre jusque dans la Grèce. Hérodote, chassé d'Halicarnasse se réfugie à Samos où il compose le premier livre de son *Histoire.* Cette histoire constitue un recueil de voyage intéressant et le genre descriptif y tient une large place (1).

(1) Hérodote, dans son Histoire, évoque le souvenir d'un *périple* fameux autour de l'Afrique. Il résulte d'un grand scarabée gravé sur l'ordre du roi Néchao II (610-695 avant Jésus-Christ) récemment donné au Musée Guimet : 1° Que le roi Néchao II envoya un messager pour faire le tour de la terre inconnue ; 2° que ce messager revint par eau en Egypte après avoir suivi tout le pourtour de cette terre (?) ; 3° que Néchao reçut le messager à Barbastis d'où le scarabée provient et fit mettre par écrit le récit de toutes les merveilles advenues à son envoyé.

Bien avant qu'Hérodote accomplît ses voyages, Homère, vers le IXe siècle avant Jésus-Christ, avait édifié un des premiers *Itinéraires* connus. Polype et Strabon, rappelle M. Pierre Quillard (1), pensaient que les faits narrés dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* avaient un caractère historique « et qu'il n'était point homérique de construire « une vaine tératologie sans aucun élément de « vérité. » Le mythe, pour ces deux historiens, habille mainte réalité « car l'homme aime savoir « et l'amour des contes est le premier éveil de « sa curiosité ».

M. Victor Bérard (2) a exposé comment Homère, qui fut probablement un homme de l'Ionie ou des îles grecques les plus orientales, put connaître avec tant de précision la Grèce continentale, les Iles du nord de l'Adriatique et jusqu'au Pilier du couchant, que les Egyptiens appellent *Manou* et les Grecs *Atlas*. M. Quillard, commentant l'œuvre de M. Victor Bérard, a émis l'avis que le poète avait utilisé des fragments de périple plutôt qu'un périple continu.

« Il n'indique, en général, ni l'orientation de la marche, ni la longueur des étapes, mais ses fragments n'ont point été choisis au hasard...

(1) *Mercure de France*, IX, 1902.
(2) Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée.*

C'est une anthologie d'horreurs, une sorte de *Roman des sept bouches,* représentant, avec complaisance, tous les épouvantements de la mer occidentale, comme pour en détourner les navigateurs non-phéniciens ; ainsi, pendant longtemps, dans les récits hollandais, des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du Cap de Bonne-Espérance (1), les typhons de la mer des Indes et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail.

« Le genre même du *Nostos,* du retour dans la Patrie, fut très probablement emprunté par les Hellènes à des romans sémitiques, si bien qu'un assyriologue de marque, M. P. Jensen, a pu trouver entre l'Odyssée et l'épopée assyrienne de Gilgamish des analogies telles qu'elles décelaient entre les deux poëmes des rapports de dépendance. Le Nostos d'Odysseus ne serait donc pas un coup d'essai. « Son auteur travaillait sur des modèles et construisait artistement, savamment, ce chef-d'œuvre des Nostoi, » et, pour prendre plus près de nous un exemple certain, il serait aux œuvres antérieures à peu près ce que les descriptions du Nouveau-Monde dans Chateaubriand sont à la prose quelconque de

(1) Dénommé même *Cap des Tempêtes.*

Charlevoix, de Bertram et de quelques autres, par un phénomène de transposition et d'adaptation que M. Joseph Bédier a fort exactement décrit en rapprochant irréfutablement les textes (1) ».

Avec l'*Odyssée*, un des plus anciens livres de voyages connus paraît être le *Périple* du navigateur carthaginois Hannon. Hannon fut chargé par ses compatriotes de visiter les régions situées au delà des colonnes d'Hercule qui avaient longtemps constitué les bornes du monde ancien. Il partit avec soixante vaisseaux, franchit le détroit qui unit l'Atlantique à la Méditerranée et fonda un établissement dans une île qu'il nomma Cerné et qu'on croit être l'actuelle île d'Arguin.

Il dut bientôt, faute d'approvisionnements suffisants, mettre le cap sur Carthage, sans rapporter de données précises sur cette légendaire *Atlantide* dont M. Paul Gaffarel a évoqué de façon si heureuse le souvenir. Hannon parvint-il jusqu'au Sénégal ? La question n'a jamais été nettement élucidée, non plus que celle de l'époque exacte où ce périple a été accompli, au xe siècle avant Jésus-Christ, selon les uns, au IIIe siècle selon les autres, au VIe siècle, d'après Bougainville.

(1) *Mercure de France*, I, 1904.

« Les Grecs et les Romains, dit Walckenaër (1), marins peu entreprenants et qui, jamais, n'osèrent dépasser le cap de Nun, ne crurent pas à la navigation d'Hannon et s'en moquèrent comme on s'est moqué de la relation de Marco Polo avant que les progrès des découvertes vinssent en confirmer les détails. Les premiers modernes, tels que Ramusio, qui publièrent les relations des découvertes des Portugais sur la côte d'Afrique, furent frappés de leur analogie avec la relation d'Hannon et lui accordèrent une attention que l'incrédulité de Méla et de Pline leur avait refusée. »

Vers le IVe siècle avant notre ère, le Grec Pythéas reprit l'itinéraire que n'avait pu mener à bien Sataspes, marin du roi Xerxès. Il franchit les colonnes d'Hercule, atteignit le cap Finistère, traversa la Manche, séjourna en Danemark, en Suède et s'arrêta à l'île de Thulé. Les deux relations de son voyage intitulées *De l'Océan* et *Périple de la terre* ne nous sont parvenues qu'à titre de mémoire et à travers les écrits de Strabon.

Le Crétois Néarque fut envoyé par Alexandre des bouches de l'Indus vers l'Euphrate, pour visiter la Perse. Arrien nous a donné son *Journal*

(1) *Histoire générale des voyages.*

riche en détails intéressants. Nous possédons également le récit du voyage de Scylax sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de la Libye, récit, d'ailleurs, qui n'offre qu'un intérêt médiocre.

Dans la période byzantine de la littérature grecque (1), un certain Antonius Diogène, qui vécut probablement dans le IIe ou le IIIe siècle, écrivit un roman intitulé *Les choses incroyables d'au delà de Thulé* qui inspira, selon toute vraisemblance, — et c'est l'opinion de M .Maurice Croiset, — le *Voyage véritable* de Lucien. Photius a laissé une analyse intéressante de ce voyage fantastique d'un Arcadien au nord de l'Europe et de l'Asie par delà l'île de Thulé.

« Les vingt-quatre livres des choses incroyables qui se voient au delà de Thulé, dit M. Zévort (2), offrent déjà sur une large échelle cette naïve confusion des lieux, des hommes et des choses qui nous fait sourire à la lecture des romans de chevalerie. Pythagore, passé depuis longtemps à l'état de personnage mythologique, y joue son rôle, et un de ses disciples, Astréus, y expose lon-

(1) Cf. Ottfried Muller, *Littérature grecque* ; F. Deltour, *Histoire de la littérature grecque.*

(2) Charles Zévort, *Introduction sur le roman chez les Grecs.*

guement sa doctrine (1). Zamolxis reçoit la visite du héros voyageur ; Paapis, prêtre égyptien, représente la sorcellerie ; Astréus nous introduit aux enfers ; Dinias va étudier de près les régions lunaires et en donne une description détaillée (2). Toutes les merveilles de la terre et du ciel, toutes les curiosités, historiques, géographiques et magiques ont leur place marquée dans cette vaste description qui embrasse une grande partie du monde connu, sans compter les contrées imaginaires. »

Héliodore, écrivain du IIIe ou du IVe siècle, composa un autre roman d'aventures lointaines connu sous le nom des *Ethiopiques* ou les *Aventures de Théagène et Chariclée*, roman qui a pour principal mérite d'avoir fortement ému la jeunesse rêveuse de Racine. Achille Tatius, alexandrin, écrivit, vers la même époque, les *Histoires de Leucippe et de Clitophon* (3).

La fiction de Théagène et Chariclée a provoqué de nombreuses imitations : les romans, si longtemps en faveur, de Gomberville et de Mlle de

(1) Porphyre cite toute cette exposition dans la *Vie de Pythagore.*

(2) Cf. *Cyrano de Bergerac.*

(3) MM. Charles Verrier et Pierre de Querlon ont donné, dans les éditions du *Mercure de France*, une parfaite adaptation de l'œuvre de Tatius.

Scudéri se rattachent à cette lointaine origine ; Guarini, dans le *Pastor fido*, et d'Urfé, dans *l'Astrée*, ont emprunté à Héliodore son dénouement ; Hardy a trouvé là le sujet de huit de ses nombreuses tragédies, et Dorat, n'estimant pas la matière assez épuisée, en a tiré un nouveau drame joué en 1762 et qu'il a jugé lui-même plus tard, avec une juste sévérité.

Pendant la longue agonie du monde grec, les misérables productions romanesques se succédèrent : Xénophon d'Ephèse écrivit ses *Ephésiaques* ou Amours d'Anthia et de Habrocome. Suidas cite, d'ailleurs, trois écrivains de ce nom de Xénophon qui, tous, avaient composé des aventures amoureuses. Chariton d'Aphrodisée conta *Les amours de Chéréas et de Callirhoé*. Ces innombrables récits de voyages romanesques, dont beaucoup ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ces récits où s'entassaient toutes les erreurs historiques et géographiques, tous les rêves d'imaginations abâtardies à la recherche d'un merveilleux de plus en plus vulgaire, sans en faire remonter, comme Lucien, l'origine jusqu'à l'*Odyssée*, ont bien constitué un genre ancien fortement marqué d'exotisme et qu'accueillit toujours la plus grande faveur. Nous lisons encore dans le préambule de l'*Histoire véritable* « que Jamblique « avait composé sur les productions de l'Océan

« une multitude de contes incroyables ; qu'une « foule d'autres écrivains avaient raconté leurs « voyages supposés, mêlant à leurs récits des des- « criptions de bêtes monstrueuses, de mœurs « étranges, d'usages barbares. » Antonius Diogène, de même, dans son roman de *Dinias et Dercyllis*, nous apprend qu'un certain Antiphanès avait écrit avant lui des récits du même genre.

Il exista donc dans l'antiquité une littérature exotique, mais limitée. Des voyageurs comme Platon, Hippocrate, Xénophon, Aristote, Dicéarque, Eudoxe, Eratosthène, Polybe, Jules César, Strabon, Pomponius Mela, Tacite, Pline et Ptolémée, pour ne citer que les plus notoires, consignèrent dans leurs œuvres des détails intéressants sur mainte région lointaine. Mais, à l'époque où ces hommes écrivirent, — encore que Pline avance que les empereurs romains entrèrent en relation avec les Empereurs d'Extrême-Orient, — le monde connu était limité au bassin méditerranéen. Les randonnées maritimes des Phéniciens demeuraient, nous l'avons vu, enveloppées de mystère. Les pays qui constituent aujourd'hui l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats scandinaves et la Russie, apparaissaient comme des régions légendaires. Le domaine où la curiosité humaine avait pu s'exercer

était restreint, restreinte aussi la littérature qui avait trait à sa description (1).

Aux temps primitifs de la Gaule et au Moyen Age, du Ier au Xe siècle, la littérature chôme. La société occidentale, issue des apports du sang latin et des flots complexes des grandes invasions, se constitue dans un cadre fermé avec un esprit très particulariste : c'est une société régionaliste que la société féodale. Les groupements hu-

(1) « La terre connue du temps d'Hérodote et même du « temps de Pline était assez peu de chose. Les deux tiers « de l'Europe, la Perse, l'Arabie, l'Egypte, l'Ethiopie et la « Barbarie composaient à peu près seules les régions habi- « tables.... Les grands voyages étaient si rares dans ce temps « d'ignorance et d'erreur que les Argonautes furent immor- « talisés pour avoir fait dans le Pont Euxin une route de cent « lieues, avec cette précaution qu'ils tiraient tous les soirs « leur vaisseau à terre et le lendemain le remettaient à flot « pour continuer leur route. Il ne paraît pas que dans toute « l'Antiquité il se soit fait des découvertes considérables pour « la géographie, même par les Phéniciens. La raison en est « que leur marine étant encore très imparfaite et eux, « se trouvant contraints faute de guides dans la haute « mer de naviguer toujours terre à terre, sur des vaisseaux « assez lourds et qui avaient besoin d'équipages prodigieux, « il leur était impossible de tenter les routes hardies qui font « les grandes découvertes et que nous pratiquons si heureu- « sement depuis près de trois cents ans. »

J.-Jacques Rousseau, *Le nouveau Dédale.*

mains sont isolés. Les communications, peu sûres, sont rares. Erigés sur les collines ou les coteaux, dominant les plaines, les chateaux-forts s'observent. Les rapports guerriers sont de règle. Une langue nouvelle s'élabore dont les premiers monuments ne se manifesteront qu'au début du xe siècle. Pas de porte ouverte sur les lointains. Seules, peut-être, les premières invasions de Normands et les incursions sarrazines qui viennent menacer cette société au berceau, et dont le souvenir a été fixé dans la *Chanson de Roland*, pourraient éveiller l'idée d'autres races, d'autres civilisations.

Les Juifs et surtout les Arabes représentent, seuls, à cette époque, la tendance aux exodes, individuels ou collectifs. Sous les Abassides, l'extension du commerce donne à ces exodes une nouvelle impulsion. Pour faciliter leurs recherches, les Arabes usent des sciences mathématiques qu'ils tenaient des Grecs et apprennent à déterminer, d'après le système de Ptolémée, la longitude et la latitude d'un lieu.

Abou'l-Kasem Mohammed ou Ibn-Hankal, voyageur arabe du xe siècle, quitte Bagdad en 942 et visite une grande partie du monde musulman. Il recueille des observations sur la géographie, l'histoire, le commerce et les coutumes des habitants et en fait un ouvrage intitulé les

Routes et les Royaumes, intéressant au point de vue documentaire.

Ibn Ouahab et Abou Saïd el Hassan visitent la Chine au IIIe siècle de l'Hégire. Benjamin de Tudèle, rabbin espagnol du XIIe siècle, est considéré comme le plus ancien et le plus célèbre des voyageurs du Moyen Age. Le premier, en Europe, il renseigna le monde occidental sur les contrées lointaines de l'Orient. Vers l'année 1160, il entreprit sa longue pérégrination dans un but mi-commercial, mi-religieux, désireux qu'il était d'étudier l'état moral et matériel de ses coreligionnaires dans tout l'ancien monde. Revenu dans sa patrie en 1173, il écrivit sa relation intitulée *Excursions* (Mazaoth) en 1178. Parti de Saragosse, il avait vu successivement le sud de la France, l'Italie, la Grèce, l'Archipel, la Cilicie, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie et la Perse d'où il revint par l'Arabie, l'Egypte et la Sicile. La réalité de son voyage a été fort discutée. Son ouvrage n'en demeure pas moins un curieux monument qui vint, plus tard, compléter l'œuvre énorme d'Ibn Batoutah intitulée *Voyages en Asie et en Afrique.* Ibn Batoutah qui quitta, à vingt-deux ans, au début du XVIe siècle, Tanger, sa ville natale, n'y revint qu'à l'âge de cinquante ans, après avoir parcouru, la Barbarie, l'Egypte, l'Asie Mineure, la Russie méridionale, la Syrie,

la Perse, l'Arabie, la Chine, l'archipel indien, l'Espagne et après avoir visité, affirme-t-on, la capitale du Soudan, Tombouctou (1). Etant donné l'époque à laquelle ce voyage fut accompli, il constitue une prodigieuse randonnée. La relation rédigée par Ibn Djozay vaut surtout par la peinture des mœurs et les indications précieuses qu'elle contient sur la pensée, la mentalité des Arabes au VIIIe siècle de l'Hégire.

En Occident, le cycle des Croisades engendra une littérature spéciale fortement teintée d'exotisme, littérature que pouvait, d'ailleurs, faire prévoir antérieurement la teneur de certaines chansons de geste et du voyage de Charlemagne à Jérusalem.

Dans leurs récits épiques, les trouvères firent entrer les aventures incroyables des romans bretons et le fantastique insensé du voyage d'Alexandre dans l'Inde.

« Ce ne furent plus, constate M. Lanson (2), que voyages lointains, pays fabuleux, une Asie de niaise féerie avec ses « soudans » et ses « amiraux » cocassement naïfs, avec son histoire et sa géographie folles. Il n'est pas jusqu'à Roland,

(1) Voir á cet égard : KOSEGARTEN, *De Muhammede Ibn Batoutah*, Iéna, 1808, in-4.

(2) GUSTAVE LANSON, *Histoire de la littérature française.*

le vaillant homme occis à Roncevaux, qui n'aille, un beau jour, se faire le chimérique gouverneur d'une vague « Persée ». Ce ne furent plus que géants hideux à plaisir, nègres cornus et même cornus « derrière et devant », enchanteurs et magiciens. »

Même fantasmagorie dans la *Chanson de Jérusalem* extraite des chroniques latines de la *Chanson d'Antioche* et qui devint le noyau d'un cycle romanesque dont le héros central, le grand Godefroy de Bouillon, était doté d'une généalogie fabuleuse, où s'insérait la merveilleuse légende du Chevalier au Cygne.

L'idée d'un voyage de Charlemagne en Terre-Sainte se trouve, pour la première fois, portée dans *La chronique de Benoît,* moine de Saint-André-sur-le-Mont-Socrate, qui écrivait vers 968. Un siècle plus tard, un autre moine reprit l'idée et la développa. On voit Charlemagne, dans son poème, rapporter de Jérusalem la couronne d'épines, un des saints clous, un morceau de la vraie croix et le bras de saint Siméon. M. Gaston Pâris a pu justement remarquer que « les « miracles absurdes qui y sont racontés, le carac- « tère niaisement dévôt qu'il prête à Charlemagne « contrastent singulièrement avec le ton et le « récit des chansons de geste. » La même remarque peut s'appliquer au *Pseudo-Turpin,*

œuvre du même genre, et qui fut très répandue au Moyen Age.

Au XIIe siècle, nouveau poème mi-héroïque, mi-comique encore inspiré par la légende du voyage de Charlemagne à Jérusalem. C'est un fabliau.

« La pointe d'immoralité et d'impiété de ce conte, dit Gaston Pâris, a tenté les écrivains du XVIIIe siècle. La Chaussée et Marie-Joseph Chénier en ont fait chacun une imitation ; celle de ce dernier, bien qu'elle ne rende pas le ton naïf et l'ironie modérée de l'original, est écrite avec esprit et peut passer pour un de ses meilleurs contes. »

Ces divers poèmes occidentaux du Xe au XIIe siècle, où l'Orient et ses légendes fabuleuses entrent en scène, montrent à quel point la curiosité humaine était excitée par les récits exotiques. « Les « poèmes relatifs aux Croisades, déclare M. Dou- « mic (1), mélange d'histoires vraies et d'inven- « tions pures, sont destinés à satisfaire cette « curiosité. »

A côté de ces récits imaginatifs, les chroniqueurs tels que Villehardouin et Joinville, Jean Sarrazin et Robert de Clari, nous ont laissé sur les Croisades des documents plus sérieux, des données plus précises.

(1) René Doumic, *Histoire de la littérature française.*

Villehardouin décrit avec émotion :

« Gaza, la cité fermée de hauts murs et de hautes tours, et vainement, eussiez-vous demandé une plus belle, plus forte ni plus riche », et le départ du port de Corfou « la veille de la Pentecôte qui fut mil deux cent trois ans après Jésus-Christ. Et là, furent toutes les nefs ensemble et tous les huissiers et toutes les galères de l'armée et beaucoup d'autres nefs de marchands qui faisaient route avec eux. Et le jour fut clair et beau et le vent doux et bon. Et ils laissèrent aller les voiles au vent.... »

Villehardouin nous dit encore son éblouissement, lorsque, de leurs vaisseaux ancrés à San-Stéfano, nos barons :

« Voient à plein tout Constantinople... Or, pouvez-vous savoir que ceux-là regardèrent fort Constantinople, qui jamais ne l'avaient vue ; car ils ne pouvaient croire que si riche ville pût être en tout le monde, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout autour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne l'aurait pu croire, s'il ne l'eût de ses yeux vu, et la longueur et la largeur de la ville qui, sur toutes les autres, était souveraine. Et sachez qu'il n'y eut si hardi à qui la chair ne frémit et ce fut une merveille car jamais si grande affaire ne fut en-

treprise de telles gens, depuis que le monde fut créé. »

Villehardouin qui, après la prise de Constantinople, avait reçu les fiefs de Trajanople et de Macra, et était devenu maréchal de Romanie, dicta ses mémoires dans les dernières années de sa vie entre 1207, sans doute, et 1212.

Joinville écrivit également ses mémoires au déclin de ses jours, à l'âge de quatre-vingts ans.

« En dictant son livre, il avait encore dans les yeux tous les détails du débarquement devant Damiette, la galère du comte de Jaffa, celle de toutes qui « le plus noblement aborda » ; qui était peinte « à écussons de ses armes, lesquelles armes sont d'or avec une croix de gueules pattée (1). » Joinville, déclare M. Lanson (2) « regarde tout, s'émerveille de tout, et dit tout. Il semble que l'univers ait été créé pour lui, et que ce soit le premier regard de l'humanité sur le monde des formes, des couleurs et du mouvement. Le Nil « qui sort de Paradis Terrestre », le miracle de ses crues périodiques, les alcarazas où l'eau se tient si fraîche en plein soleil, les Bédouins, « laide et hideuse gent » à barbe et cheveux noirs, les Tartares et les commence-

(1) Jeanroy, *Vie de Joinville.*
(2) G. Lanson, *op. citat.*

ments merveilleux de leur puissance, la Norwège et la longueur des jours polaires, trois ménétriers qui jouent du cor et font la culbute, les petites choses comme les grandes, ont frappé Joinville, et viennent, après cinquante ans, prendre place un peu à l'aventure au milieu des « chevaleries du roi Louis »... Il a l'imagination vive et les sens éveillés : tout ce qu'on lui dit, il le voit et le fait voir. Mais, surtout, il a des yeux : et tout ce qui a passé devant ses yeux y laisse une ineffaçable et précise image. Après cinquante ans, il voit la toile peinte en bleu qui revêtait le pavillon du soudan d'Egypte, la cotte vermeille à raies jaunes d'un garçon qui estvenu en Syrie lui offrir ses services; quand il s'attendait à avoir la tête coupée, il entend la confession de son compagnon sans qu'il lui en reste un mot dans la mémoire ; mais il voit le caleçon de toile écrue d'un Sarrasin et ce caleçon, toute sa vie, lui restera devant les yeux... »

Jean Sarrasin, chambellan du roi, a laissé aussi une intéressante relation de l'expédition d'Egypte à laquelle il prit part comme Joinville. Sa relation contrôle fort utilement celle du maréchal.

Quand à Robert de Clari, son récit est remarquable surtout en ce qu'il constitue comme la contre-partie de celui de Villehardouin. Il exprime l'opinion du soldat, « de la menue gent »,

en opposition avec celle des hauts barons de la Croisade. « Le premier partage du butin est fait « au détriment des pauvres chevaliers et des « sergents qui, après avoir mis en commun leurs « prises, n'en eurent plus leur part équitable... « Villehardouin a sur tous ces détails bien des ré- « ticences (1). »

Au moment même où s'épanouissait le cycle littéraire, historique et épique des Croisades, un commerçant vint apporter à la curiosité occidentale un aliment de premier ordre avec le récit de ses voyages aux pays extrême-orientaux. Marco Polo, né à Venise vers 1256, fils et neveu de voyageurs, partit pour l'Orient, à l'âge de quinze ans, en 1271. Il accompagnait son père et son oncle qui, commerçants riches et entreprenants, avaient poussé vers 1260 leurs entreprises jusqu'en Perse et qui, ayant obtenu la faveur du grand Khan de Tartarie, Koubilaï, avaient été par lui envoyés en mission près du pape. Marco Polo fut chargé par le même Koubilaï-Khan de missions qui le conduisirent aux extrémités de l'Asie, et l'amenèrent à explorer des pays absolument inconnus des Européens, la Birmanie, la Mongolie, la Chine, le Japon. La

(1) Hector Quignon, *Un historien picard de la Quatrième Croisade : Robert de Clari.*

relation de ses voyages, qu'il intitula simplement *Le livre de Marco Polo,* fut donnée par l'auteur lui-même en 1307 à Thiébault de Cépoy, représentant à Venise de Charles de Valois, fils du roi Philippe le Hardi. Jehan, fils aîné de Thiébault, remit à Charles de Valois une copie de l'original. Elle porte pour titre : *Livre des merveilles du monde.* En voici le début :

« Pour savoir la pure vérité de diverses régions du monde, si prenez ce livre et le faites lire, si y trouverez les grandismes merveilles qui y sont escrites de la grant Herménie (Arménie) et de Perse et des Tartares et d'Inde et de maintes autres provinces, si comme notre livre vous contera tout par ordre apertement ; de quoi, messire Marc Pol, sage et noble citoien de Venise raconte pour ce que il dit. Mais onques y a des choses que il ne vit pas, mais il entendit d'hommes certains par vérité. Et pour ce, mettons-nous les choses veues pour veues et les entendues pour entendues, à ce que nostre livre soit droit et véritable sans nul mensonge. Et chascuns que ce livre orra ou lira le doie croire pour ce que toutes sont choses véritables (1). »

Cet ouvrage, qui contenait une description de l'Asie orientale, contrée dont, auparavant,

(1) *Histoire générale des voyages.*

l'Europe soupçonnait à peine l'existence, fut traité de romanesque jusqu'à ce que les progrès de la géographie moderne en fissent voir l'étonnante exactitude.

« A ce moment, dit Walckenaër, comme, chaque jour, les notions sur les pays décrits par Marco Polo confirmaient de plus en plus ce qu'il avait dit, les cosmographes les plus instruits s'en emparèrent et, malgré la brièveté et le peu d'ordre des descriptions, ils dessinèrent d'après elles sur leurs cartes, comme d'après les seules sources authentiques, toutes les contrées de l'Asie, à l'Orient du Golfe Persique, et au nord du Caucase, et des monts Himalaya ainsi que des côtes orientales d'Afrique (1).... Le Cathay, en prolongeant considérablement l'Asie vers l'est, fit naître la pensée d'en atteindre les côtes et de parvenir dans les riches contrées de l'Inde, en cinglant directement vers l'Occident. »

Les rapports adressés aux souverains de l'Espagne par Christophe Colomb prouvent, en effet, nettement, qu'il était sous l'influence des opinions suggérées par le livre de Marco Polo, et que, dans toutes les terres dont il faisait la découverte, il voyait des dépendances du Cathay, c'est-à-dire de la Chine. L'ouvrage de Marco

(1) Ce fut notamment le cas du fameux d'Anville.

Polo eut un retentissement considérable. Aussi, lorsque Grynœus publia à Bâle vers 1532 son *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum* qui constitue la première histoire générale des voyages, cet auteur réunit à la relation de Marco Polo tous les documents qu'il possédait sur Christophe Colomb, Améric Vespuce et Fernand Cortez.

Au XVIe siècle, lorsqu'une véritable émulation dans la voie des découvertes et des voyages lointains régna entre les nations de l'Europe, les Français ne se laissèrent pas distancer. Déjà, au XIe siècle, des navigateurs dieppois avaient découvert la côte de Guinée, découverte revendiquée pour Joâo de Santarem et Pierre Escobar vers la fin du XVe siècle. Plus tard, ce sera un dieppois encore, Parmentier, émule du fameux Ango, qui, après divers voyages au Brésil et à l'île de Sumatra, publiera un curieux recueil de poésies sous ce titre : *Description des merveilles du monde* (1536).

En 1584, Jacques Cartier remonta le fleuve Saint-Laurent et découvrit le Canada. L'édition originale du livre qui contient la relation des découvertes de Jacques Cartier est intitulée : *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte és îles de Canada, Hochelega, Saguenay et aultres, et particulièrement des mœurs, langages*

et cérémonies d'habitants d'icelles. Ce livre parut en 1545 et fut suivi en 1598 du *Discours du voyage de Jacques Cartier aux terres neufves de Canada, Norimbergue, Hochelega, Labrador et pays adjacents, dites nouvelle France.*

Samuel de Champlain, qui partit de Honfleur le 15 mars 1603, continua les recherches de Cartier. Il rencontra le Saint-Laurent, pénétra dans l'intérieur des terres, en dressa la carte et reprit la route de France. Suivant la promesse qu'il avait faite au roi avant son départ, il lui présenta la relation de son voyage. Cette relation fut immédiatement imprimée sous ce titre, en 1603 : *Des sauvages* ou *Voyage de Samuel Champlain.* Champlain retourna au Canada, fit de nombreuses explorations, tenta de trouver une route pour aller en Chine et dans l'Inde, en passant par le nord de l'Amérique, et fonda la ville de Québec. Revenu en France, il publia successivement, en 1619, les *Voyages et découvertes en la nouvelle France ès années* 1615 *à* 1618, et, en 1632, *Les voyages de la nouvelle France occidentale, dite Canada, faits par S. de Champlain et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays depuis* 1603 *jusqu'en* 1629.

Les relations de Cartier et de Champlain doivent être complétées par l'*Histoire de la Nouvelle France* qu'écrivit, en 1744, un célèbre mission-

naire, le père Charlevoix. Pierre François Xavier de Charlevoix, jésuite, né à Saint-Quentin, en 1682, professa quelque temps les humanités et la philosophie, puis fut, en 1720, désigné pour les missions d'Amérique. Il parcourut le Canada et les contrées environnantes, visita saint-Domingue et, de retour en France, fit un voyage en Italie. Il se fixa en France où il travailla pendant vingt années au *Journal de Trévoux*. Il mourut en 1761. En 1736, il avait publié une *Histoire du Japon*, en 1740, une *Histoire de Saint-Domingue*, et, en 1744, cette *Histoire de la nouvelle France* qui passe, à juste titre, pour un des ouvrages exotiques les plus curieux qui aient paru au XVIIIe siècle.

Les guerres religieuses eurent pour conséquence, au XVIe siècle, de nombreuses tentatives d'établissements français en Amérique. L'amiral Coligny forma le projet d'y fonder une colonie, dans le but d'assurer un refuge aux calvinistes persécutés en France. Le vice-amiral Durand de Villegagnon, choisi pour exécuter ce projet, partit en 1515 et alla jeter l'ancre dans la baie de Rio de Janeiro. Il prit possession d'une île à laquelle il donna le nom de Coligny. Villegagnon gouverna despotiquement la nouvelle colonie, puis l'abandonna aux Portugais. Les réformés appellèrent Villegagnon le Caïn de l'Amé-

rique. Barré avait publié son *Discours sur la navigation de Villegagnon en Amérique* (Paris, 1558) avant le retour en France de ce dernier.

Coligny n'abandonna pas son dessein. La Floride, que Juan Ponce de Léon avait découverte en 1512 et dont les Espagnols avaient plusieurs fois été chassés par les naturels, lui parut convenir à ses coreligionnaires. Charles IX l'ayant approuvé, il plaça sous le commandement de Jean Ribaut et de René de Laudonnière deux navires où étaient embarqués 500 marins ou soldats d'élite, tous huguenots. L'expédition quitta Dieppe le 18 février 1562 et débarqua dans la Caroline du Sud. La colonie française fut attaquée par les Espagnols commandés par Pedro Menendez. Une tempête livra Ribaut à Menendez. Le capitaine français fut poignardé, écorché encore palpitant, et les lambeaux de son corps coupé en morceaux, furent plantés sur des piquets autour du Fort-Royal. Dominique de Gourgues le vengea. Jacques le Moyne de Gourgues, peintre dieppois, père de Dominique, qui avait accompagné Jean Ribaut en Amérique, écrivit la *Relation du capitaine J. Ribaut à la Floride.* C'est un récit coloré, émouvant et tragique que complètent, au point de vue documentaire (1), l'*Histoire de la Floride*

(1) Un certain Fulgence Girard a publié en 1857, en feuille-

contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et des pilotes français que publia, en 1586, René de Laudonnière, le *Voyage du capitaine de Gourgues dans la Floride,* écrit par Bazanier la même année, et un curieux manuscrit que possède la Bibliothèque nationale et qui est intitulé la *Reprise de la Floride par le capitaine de Gourgues* (1).

Au XVIIe siècle, Etienne de Flacourt qui, de 1648 à 1655, avait dirigé à Madagascar les comptoirs de la Compagnie des Indes, publie, en 1658 une intéressante *Histoire de la grande île de Madagascar.* Mais, les trois voyageurs et écrivains notoires de l'époque sont Tavernier, Chardin et Bernier.

Tavernier, à l'âge de vingt-deux ans, avait visité une grande partie de l'Europe. En 1638, il part pour la Perse à la suite d'une caravane. Les tissus et les pierres précieuses qu'il rapporte l'enrichissent à tel point qu'il décide de nouveaux voyage en Asie. Il retourne en Perse, parcourt l'Inde, visite les îles célèbres, Sumatra et Batavia. De retour en France, après son sixième

ton dans le journal *le Siècle,* un roman intitulé *Le Talion* et qui a pour sujet les aventures de Dominique de Gourgues en Floride.

(1) Bibliothèque nationale, n° 10-537.

voyage, il vend des diamants à Louis XIV pour une somme considérable. Il est admis à la cour, reçoit des lettres de noblesse et Boileau peut écrire pour son portrait les vers suivants :

En tous lieux, sa vertu fut son plus sûr appui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule, à nos yeux, il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Tavernier n'était pas instruit (1). Mais, il possédait une grande mémoire et il avait, au cours de son voyage, recueilli un certain nombre de notes. D'après ces notes, Chappuzeau et La Chapelle rédigèrent les *Six voyages de J.-B. Tavernier qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir* (1676-1679).

Chardin, fils d'un bijoutier protestant, se rend de bonne heure en Perse et dans les Indes Orientales (2) pour y faire le commerce des pierres

(1) « Quoique Tavernier, dit Voltaire, soit plus un marchand qu'un philosophe. »

(2) Cette région avait déjà été visitée au début du siècle par Pyrard de Laval, qui fit plusieurs expéditions aux îles et pays de Ceylan, de Malacca, de Sumatra, de Java, d'Ormus, de Cambay, etc. Ce récit de Pyrard de Laval intitulé *Discours du Voyage des Français aux Indes Orientales* et qui

fines. Pendant un séjour de six ans à Ispahan, où le titre de marchand du roi de Perse le met en relation avec tous les grands, il visite deux fois les ruines de Persépolis et rassemble des matériaux curieux sur les antiquités du pays. Revenu dans sa patrie en 1670, et s'y voyant, en raison de la religion qu'il professait, exclu des honneurs auxquels il avait droit d'aspirer, il se détermine à retourner en Asie. Après un nouveau séjour de dix années dans la Perse, il en part avec une riche cargaison et se rend à Londres, où il est bien accueilli par le roi Charles II. Après son premier voyage, il avait publié à Paris, en 1671, le *Couronnement de Soliman III, roi de Perse.* Il fit paraître à Londres, en 1686, la première relation de ses voyages qui fut rééditée à Amsterdam en 1711 sous ce titre : *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la Mer Noire et la Colchide.* Cet ouvrage est fort estimé ; le style en est simple et précis ; l'érudition de l'auteur lui a permis de contrôler sur les lieux mêmes les passages des historiens et des

parut en 1615, se distingue de la plupart des relations qui qui ont paru vers cette époque par la concision et la netteté du récit, le style clair et simple, l'exactitude des descriptions et surtout l'excellence de la méthode du voyageur, qualité si rare dans ceux de son temps.

géographes de l'Antiquité relatifs à ce pays, de les rectifier ou de les compléter.

François Bernier, après avoir séjourné au Caire, pendant un an, s'embarqua à Suez pour l'Inde où il réside douze ans, dont huit en qualité de médecin d'Aureng-Zeb. Ses *Voyages* qui parurent de 1699 à 1724, son *Histoire de la dernière révolution des Etats du grand Mogol* (1670-1671), jettent une vive lumière sur les révolutions de l'Hindoustan et sur les événements dont il fut le témoin. Il fait connaître des contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui et qu'on n'a pas mieux décrites après lui. Bernier, disciple de Gassendi, possédait un certain esprit philosophique. Il écrivait bien. A son retour en France, il se vit recherché par la haute société et par les gens d'esprit. La Fontaine, Boileau, Molière, Mme de la Sablière, Ninon de Lenclos, Chapelle, Saint-Evremond, furent ses amis. On l'appelait *le Mogol* à cause de son voyage et *le joli philosophe* à cause des agréments de son extérieur et de sa conversation.

D'autres voyageurs français, vers cette époque, visitent l'Extrême-Orient : Tachard écrit, en 1689, la relation de son *Voyage et second voyage au Siam*, la Boulère son livre sur *Le royaume de Siam* (1691). La Boullaye le Gouz visite le Radjpoutana (1649), Jean Thévenot est reçu par Aureng-

Zeb (1666). La Boullaye le Gouz rencontre à Surate Thévenot, Tavernier et Ambroise de Romilly, supérieur des Capucins, et à Agra un médecin français, Jacques de Palissy, qui le met en rapport avec le grand-vizir.

Au XVIIIe siècle, l'œuvre de ces voyageurs est complétée par Jean-Baptiste le Gentil (1) qui, parti dans l'Inde en 1752, y sert successivement sous les ordres de Dupleix, Bussy, Conflans et Law de Lauriston. Après la ruine de nos établissements, Gentil, qui est devenu colonel, offre ses services au nabab d'Aoud, vizir de l'empire mogol, dont il dresse les troupes. Il rentre en France en 1778 et, de cette date à sa mort qui survient en 1799, il écrit une *Histoire de l'empire mogol* et une *Histoire des radjahs de l'Hindoustan,* qui complètent utilement les ouvrages antérieurs sur le même objet.

Les deux voyageurs les plus célèbres du siècle, ceux qu'on peut opposer à Tavernier et à Char-

(1) A ne pas confondre avec Labarbinais-le-Gentil, voyageur français qui visita la Chine, le Brésil, l'île Bourbon et publia le récit de ses expéditions sous ce titre : *Nouveau voyage du monde avec une description de la Chine* (Paris, 1728). Bernardin de Saint Pierre estimait beaucoup l'œuvre de Labarbinais-le-Gentil qui « a aussi bien décrit les mœurs « de la Chine que celles de nos marins et de plusieurs colo- « nies de l'Europe ».

din, pour le siècle précédent, et qui ont joui d'une renommée mondiale, furent Bougainville et Cook.

Bougainville (Louis Antoine de), frère du littérateur qui avait, en 1752, publié un *Parallèle de l'Expédition d'Alexandre-le-Grand dans les Indes avec celle de Thamas Koulikhan*, après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres, devint aide-de camp du marquis de Montcalm à l'époque où celui-ci assurait glorieusement la défense du Canada. La mort de Montcalm, en 1755, l'abandon du Canada l'amenèrent à rentrer en France. Il servit en Allemagne jusqu'en 1762, époque à laquelle il reçut du roi, comme témoignage de sa satisfaction particulière deux pièces de canon. Peu après, il partait en croisière et effectuait la circumnavigation qui l'a rendu justement célèbre. Rentré en France en 1769, il publia la relation de sa croisière sous ce titre : *Voyage autour du monde* (1771). Ce livre bénéficia d'une heureuse fortune. Une nouvelle édition dut être donnée au public dès 1772 et l'ouvrage fut traduit en plusieurs langues.

La même heureuse fortune échut à la relation de James Cook. Cook était parti en 1768 sur l'*Endeavour* pour une expédition autour du monde. Ce fut dans ce premier voyage qu'après avoir visité les îles de la Société, déjà reconnues par Bougainville, il découvrit les côtes de Nou-

velle-Zélande. Dans une seconde campagne, il découvrait la Nouvelle-Calédonie. Il fut tué au cours d'un troisième voyage en 1779. De même que la relation de Bougainville, les relations des voyages de Cook obtinrent un succès universel. Le premier voyage fut rédigé par Hawkesworth et parut à Londres en 1773. Le second, rédigé par Cook lui-même, parut à Londres en 1777. King donna le récit du troisième voyage en 1784. Dès 1774, Suard avait traduit en français les deux premiers voyages et Demeunier donna une traduction du troisième voyage en 1785.

Jean François Galaup de la Pérouse, hors quelques *Lettres inédites* que publia la *Revue encyclopédique* en 1827, n'a pu laisser de relation de son voyage fameux dans le Pacifique au cours duquel il trouva la mort, dans des conditions qui n'ont jamais été clairement élucidées, et dont le mystère passionna à l'époque et, longtemps encore après, l'opinion publique.

Bruni d'Entrecasteaux, envoyé à sa recherche par Louis XVI, mourut lui-même, avant que son voyage eût pris fin, en vue de Java. Il rapportait de sa croisière des documents précieux que M. de Rossel publia, en 1799, sous ce titre *Relation du voyage d'Entrecasteaux.*

Littérature maritime autant qu'exotique, les grands voyages autour du monde connurent une

faveur que n'obtinrent point les œuvres sévères de Malouet (1) ou les impressions africaines du chevalier de Boufflers (2). Cela s'explique aisément si l'on considère que les récits de Cook et de Bougainville apportaient en Europe des données sur un monde nouveau et jusqu'alors inconnu, celui de l'Océan Pacifique. Les lecteurs français et anglais contemplèrent avec curiosité les gravures de l'ouvrage de Cook représentant les indigènes de l'île de Pâques et leurs monstrueuses idoles. Cela les reposait un peu de l'Asie que les voyages des Tavernier et de Chardin et aussi de nombreux missionnaires avaient, un temps, fort mise à la mode.

Les missionnaires ont été, en effet, d'admirables et intrépides voyageurs et de non moins intrépides écrivains. L'énumération de leurs mémoires et récits de voyages suffirait seule à

(1) Malouet, fonctionnaire du roi à Saint-Domingue et à Cayenne publia en 1788, *Mémoires sur l'esclavage des nègres*, *Mémoires et correspondances sur l'administration des colonies*, 1802, etc.

(2) Stanislas de Boufflers, qui fut gouverneur du Sénégal, avant la Révolution, a laissé de curieuses pages et très pittoresques sur la colonie qu'il administra quelques mois. Voir à cet égard, un intéressant article de M. Paul Bonnefon paru dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1910 et intitulé : *Le chevalier de Boufflers au Sénégal*, lettres et documents inédits.

constituer le sujet et la matière d'un gros ouvrage. Dès le XVIe siècle, ils partent au loin et le cordelier André Thévet va d'Italie en Terre-Sainte et de Terre-Sainte au Brésil. Il rentre en France où Catherine de Médicis le pourvoit de la charge d'historiographe et de cosmographe du roi. Il publie en 1554 ses *Singularités de la France antarctique* qui, du vivant même de l'auteur, le font taxer d'ignorance et de mensonge. La soixante-dix-septième nouvelle de l'Heptaméron de la reine de Navarre a été inspirée par les aventures de Marguerite de Roberval, contées par André Thévet, « personnage considé-« rable en son temps et en l'honneur de qui Joa-« chim de Bellay rima une poésie ».

Cette histoire et d'autres semblables, dit M. Henri Malo (1), « André Thevet les racontait « à son grand et intime ami Jacques Cartier » lorsque le célèbre marin se fut retiré dans son manoir de Limoïlou, où maints personnages illustres vinrent le visiter et entendre le récit des ses aventures. Par malheur pour Thévet, tous ses auditeurs n'admirent pas ses dires comme paroles d'évangile. Il s'en est plaint. « Je sçay bien ,dit-il, que quelques folastres éventés après m'en

(1) Henri Malo, *L'Ile des démons, la reine de Navarre et Alcofridas*, *Mercure de France*, 16, VII, 1910.

avoir ouï faire le discours comme il est advenu, y ont augmenté des folies et mensonges lesquelles ils ont insérées parmi leurs fables et histoires tragicques, desrobées de çà de là. » Le folastre éventé en question n'est autre que François Rabelais. Rabelais fut un des visiteurs du manoir de Limoïlou. Il apprit de Jacques Cartier « les « termes de la marine et du pilotage pour en cha- « marrer ses bouffonesques lucianismes et impies « épicuréïsmes » ; c'est la raison pourquoi M. Abel Lefranc a pu identifier les navigations de Pantagruel avec celles de l'explorateur malouin. »

En 1583, le jésuite Mathieu Ricci visite divers ports de la Chine et laisse de son voyage une relation détaillée. De même, François Xavier. En 1622, le pape Grégoire XV fonde la Congrégation de la Propagande, et le Séminaire des missions étrangères installé à Paris en 1633, et envoie de nombreux missionnaires en Orient et dans les autres parties du monde. C'est de ce séminaire que sortent les PP. Régis, Gerbillon, Pallu, Charlevoix, Parennius, etc., etc.

Les Annales de la Propagation de la foi recueillent leurs récits. Le Père Greslon publie son *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares* (1671) ; le Père Prémare écrit des études remarquables sur la littérature, les antiquités et la mythologie de la Chine. Le Père Jean-Baptiste

du Halde reçoit de ses supérieurs la mission de publier les lettres des missionnaires, travail qui avait été commencé par Legobien et qu'il conduit du IXe au XXVIe volume (*Recueil des lettres édifiantes*, etc.). Cette tâche considérable ne l'empêche point de publier, en 1735, sa *Description géographique, historique, chronologique, etc., de la Chine et de la Tartarie chinoise.*

Les Dominicains, également, tiennent une place honorable parmi les missionnaires religieux et les voyageurs du XVIIIe siècle. Un des plus célèbres est Godefroi Loyer qui visita la Martinique, la Grenade, Saint-Domingue, le Brésil, et publia en 1714 sa *Relation du royaume d'Issini, Côte d'or, pays de Guinée en Afrique.*

Il convient aussi de ne pas oublier le Père Labat qui partit pour la Martinique en 1693, et visita, comme supérieur des missions dominicaines, toute la chaîne des Antilles françaises, anglaises et hollandaises, depuis Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Les Anglais ayant, en 1703, attaqué la Guadeloupe, le père Labat, qui s'y trouvait, contribua à la défense de la colonie par ses conseils éclairés, et pointa lui-même plusieurs pièces contre l'ennemi. Revenu en France en 1706, il publia un grand nombre d'études dont les plus connues sont le *Nouveau voyage aux Iles de l'Amérique contenant l'histoire naturelle de*

ce pays (1722), une *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, d'après les *Mémoires de Brüe* (1728) ; *Le voyage du chevalier Desmarchais en Guinée* (1730) ; *Voyage en Espagne et en Italie* (1730) ; *Relation historique de l'Ethiopie occidentale* (1732) ; *Mémoires du chevalier d'Arvieux contenant ses voyages en Asie, en Syrie*, etc. (1735). »

« Les Jésuites, a dit Sainte-Beuve, qui n'avaient pas les mêmes raisons dogmatiques que les Jansénistes pour s'interdire le spectacle de la création, ont, de bonne heure, donné dans le descriptif sinon dans le pittoresque... »

Il convient de bénir *le chemin de velours*. La contribution apportée par les missionnaires à la littérature exotique est considérable. Au XIXe siècle encore, les ouvrages des PP. Huc et Gabet constitueront un monument capital pour la connaissance de la Chine. Les missionnaires, par leurs lettres et leurs récits, ont alimenté d'une façon suivie la curiosité occidentale. Ils partaient au loin porter la bonne parole. Inconsciemment et par un curieux échange, ils rapportaient en Occident un reflet des pays qu'ils avaient visités. Du XVIe siècle à la Révolution, ils suscitèrent certainement autant de « curiosités » que de conversions. La littérature exotique leur doit beaucoup (1).

(1) « Le père Philippe Couplet, nous dit M. Henri Cordier,

« lors de son voyage en Europe, en 1680, révéla les livres clas-
« siques de Confucius traduits par Ignacio da Costa, mais le
« premier apport sérieux de livres chinois en Europe est dû au
« Père Joachim Bouvet qui, revenant de Peking en 1697, remet-
« tait au Roi de la part de l'empereur Kang-Hi, quarante-neuf
« volumes chinois en échange desquels Louis XIV envoya
« un recueil de ses estampes dans une magnifique reliure. »

CHAPITRE II

LES TOURISTES

Le tourisme, à première vue, apparaît bien comme relevant d'une conception relativement moderne. Nous considérons, en général, le « touriste » comme un *voyageur amateur* qui utilise l'extraordinaire développement des voies de communications de toutes sortes, ferrées, fluviales et maritimes, — et bientôt même, — ce n'est pas folie que de le prévoir ou, du moins, d'y penser, — aériennes. Il est bien évident que, dans l'antiquité, la difficulté des voyages, l'absence de grandes routes commodes et sûres, prédisposaient assez peu les hommes même de tempérament aventureux à entreprendre de longues excursions. Puis, nous l'avons dit, les groupements sociaux, — et cette vérité s'avérera davantage encore au Moyen Age avec la société féodale, — étaient particularistes. La notion « na-

tion » était le plus souvent limitée à la Cité, « πολις », d'où, une vie resserrée, concentrée sur soi, excluant les possibilités de curiosité objective, par contre, préparant merveilleusement les citoyens à toutes les hantises du rêve et à l'audition des grands gestes contés par les rhapsodes errants de ville en ville.

Cependant, dès les temps les plus reculés, il se trouva des hommes assez hardis pour rompre avec la conception cloîtrée de la cité antique et pour tenter de lointains voyages. Tentative méritoire et intéressante, d'autant que ces premiers touristes, à la différence de nos touristes d'aujourd'hui qui se recrutent parmi des oisifs désœuvrés, n'abusaient pas de la situation : ni cartes postales illustrées, ni Kodaks. De retour dans leur patrie, ils contaient ou écrivaient ce qu'ils avaient vu ou ouï dire, car la tradition orale était, à cette époque, le grand mode d'information. C'est ainsi qu'Hérodote, qui fut autant un touriste qu'un voyageur, recueillit et mit en œuvre, pour ses contemporains, tous les documents qu'il avait soigneusement rassemblés, — et jamais touriste ne fut plus curieux, — sur les contrées grecques et l'Egypte. Pausanias qui, au IIe siècle avant Jésus-Christ, écrivit son *Voyage en Grèce*, donne une description exacte et circonstanciée des sites et des monuments.

« Sans cet ouvrage, a pu dire Schœll (1), un des plus importants que nous ayons sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce, Barthélémy n'aurait probablement pu écrire son *Voyage d'Anacharsis* ; au moins, ne lui aurait-il pas donné le cadre qu'il a choisi ou l'aurait-il moins bien rempli. Pausanias décrit les objets en voyageur qui n'a pas toujours eu le loisir nécessaire pour tout examiner et il les décrit dans la supposition que la Grèce resterait toujours à peu près dans l'état où il la voyait. »

Conception objective et qui vaut bien un lyrisme descriptif débridé, tel que celui qu'offre dans la littérature latine de la décadence le Gaulois Rutilius Numatianus. Ce Numatianus, maître des offices et préfet du prétoire sous l'empereur Honorius, partit vers l'an 420 de Rome, pour la Gaule et fit par mer le voyage dont il a raconté les incidents dans un poème en vers élégiaques. La barque qui le portait touchait terre chaque soir : autant d'occasions pour le voyageur de descriptions, et parfois de déclamations qui gâtent un peu la valeur littéraire de cet *Itinéraire*. Le genre descriptif est d'ailleurs une sorte de maladie, cultivée par nombre de touristes et de voyageurs, et qui atteindra son apogée avec

(1) Schœll, *Histoire de la littérature grecque profane.*

Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Toute autre sera, au XIVe siècle, la conception d'un Froissart dont la vie est bien le plus extraordinaire voyage qu'on puisse imaginer. Ce chroniqueur fut perpétuellement en mouvement. C'est le juif-errant de l'histoire, ainsi qu'il ressort de sa biographie telle que l'a tracée M. Lanson (1). Né à Valenciennes en 1337, il va à Londres en 1361. Il entre dans l'Eglise et s'attache à la reine Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III. Il vient en France en 1364 et visite l'Ecosse en 1365. Il suit le prince Noir à Bordeaux en 1366, le duc de Clarence à Milan en 1368. Il voit la Savoie, Bologne, Ferrare, et Rome. Après la mort de la reine Philippe en 1369, il se retire à Valenciennes, rédige un premier livre de ses *Chroniques*, gagne la protection du duc de Brabant, Wenceslas de Luxembourg, et celle du comte de Blois, obtient la cure des Estinnes-au-Mont près Mons en 1373, revise et complète son premier livre, devient chanoine de Chimay et chapelain du comte de Blois qu'il suit en France en 1384, 1385, 1386. En 1386, on le voit à l'Ecluse en France, puis à Riom, en Auvergne. En 1387, rédaction du deuxième livre. Vers la fin de 1388, il va visiter Gaston Phébus, comte de Foix et de

(1) Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française.*

Béarn, qui le retient trois mois à Orthez. Il revient par Avignon. En 1389-1390, on le trouve à Riom, Paris, Valenciennes, en Hollande, de nouveau à Paris (août 1389), en Languedoc, à Bourges et en Zélande. Entre 1390 et 1392, rédaction du troisième livre. En 1392, il est à Paris, en 1393, à Abbeville ; en 1394-1395, en Angleterre ; en 1395, à Chimay et Valenciennes. Dans ses dernières années, il complète son ouvrage, écrit son quatrième livre et semble être devenu plus sédentaire. Il fut donc un touriste effréné et l'admirable diversité de son œuvre le démontre suffisamment. Et, si nous nous sommes étendus sur le cas de Froissart, c'est qu'il est symptomatique de la mentalité d'un certain nombre des écrivains du XIVe siècle à la Révolution. Beaucoup semblent possédés d'une extrême agitation qui, en dépit de la difficulté réelle des communications, les pousse aux déplacements fréquents. Rabelais passa une partie de sa vie en voyage, de même Ronsard, de même Baïf, et plus tard, nous verrons Scarron, peu de jours avant sa mort, projeter un grand voyage en Orient. Mais il faut arriver à Montaigne pour rencontrer un auteur à qui ses manifestations de tourisme inspirent véritablement une œuvre. Montaigne participe, d'ailleurs, du même esprit que des poètes comme Ronsard ou Baïf. L'intense

curiosité de la Renaissance l'a touché de sa grâce. Il semble qu'à cette époque on assiste à un élargissement subit de la sphère des connaissances humaines. Le « désir de voir » s'accroît d'autant.

De 1572 à 1580, Montaigne vient de donner les premières éditions de ses fameux *Essais*. Il entreprend alors de voyager et parcourt la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, prenant des notes, philosophant sur les hommes et sur les choses .Une édition des *Essais*, parue en 1582, contient le récit de séjours qu'il fit dans plusieurs villes d'Europe, notamment à Plombières, à Bade et aux bains de Lucques. Il ne destinait pas à la publicité le récit de son excursion en Italie qui n'a été mis au jour qu'en 1774 par Meunier et Querlon sous le titre de : *Journal du Voyage de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en* 1580 *et* 1581 (1).

On retrouve dans ce récit de touriste toutes les qualités de l'auteur des *Essais*, observation juste, notation du trait décisif, psychologie avisée. A Rome, le titre de citoyen romain lui avait été décerné. Il n'en tira pas exagérément vanité, car Rome qui tenait une grande place dans

(1) Cf. la récente réédition du *Journal de voyage de Montaigne*, par M. Pierre Lautrey, précédée d'une remarquable étude critique.

son imagination avant qu'il ne l'eût vue lui valut quelques déceptions.

« On n'y voit plus, dit-il, que le ciel sous lequel elle est assise et le plan de son gîte. Ce n'est plus qu'un sépulcre et les masures chrétiennes perdues dans les ruines antiques font l'effet de nids d'hirondelles suspendus aux voûtes et aux parois des Eglises de France. »

Cette désillusion devant l'objet rêvé se retrouvera chez maint voyageur. Peu l'ont avouée et traduite avec autant de sincérité que Montaigne.

En 1656, parut, moitié vers, moitié prose, *Le Voyage de Chapelle et Bachaumont,* relation d'une excursion faite dans le Midi de la France par ces deux « bons compagnons ». Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, estime que cette œuvre n'est pas toujours d'un goût parfait. Voltaire qui, dans son *Voyage à Berlin* adressé à sa nièce Mme Denis, s'est souvenu de la fantaisie de tourisme de Bachaumont et de Chapelle, traite leur œuvre de « charmant badinage », mais déclare :

« N'allez pas imaginer que je veux imiter Chapelle qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand. »

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Chapelle et de Bachaumont rencontre de nombreux imitateurs : Hamilton (1), La Fontaine, qui a adressé à sa femme une relation d'un *Voyage de Paris en Limousin* ; Regnard, dans son *Voyage en Normandie* ; Le Franc de Pompignan, dans son *Voyage en Languedoc et en Provence* (1740) (2) ; Desmahis, dans son *Voyage à Saint-Germain* ; Boufflers dans ses *Lettres sur la Suisse* (1762) ; Parny, dans son *Voyage en Bourgogne* (1777) ; pour ne citer que les principaux.

Avant qu'il ne se livrât avec succès au théâtre, Regnard, pour se guérir, dit-on, d'un amour violent et de sa passion pour le jeu, entreprit un grand voyage dans le nord de l'Europe. Parti de

(1) Antoine, comte d'Hamilton, auteur des *Mémoires de Grammont.*

(2) Mélange de vers et de prose : l'auteur, dans sa préface, déclare : « Nous avons depuis longtemps un chef-d'œuvre « dans ce genre, c'est le voyage de Chapelle et de Bachau- « mont. De Castelnaudary à Toulon, tel est l'itinéraire. « Le lever de l'aurore et le coucher du soleil sont ordinaire- « ment accompagnés de ces douces exhalaisons. Les jardins « d'Hyères ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a « un entr'autres qu'on dit valoir communément en fleurs « et en fruits jusqu'à vingt mille livres de rente pourvu que « les brouillards ne s'en mêlent pas. »

Ce bref extrait donne le ton général de l'ouvrage de Le Franc de Pompignan.

Paris en 1681, il passa par la Flandre et la Hollande pour gagner le Danemark et la Suède. Engagé par le roi de Suède à visiter la Laponie, il partit dans ce pays avec deux gentilshommes français et parvint jusqu'à l'Océan glacial. Arrivé à la montagne de Metavara, il grava sur le roc, les vers fameux :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem,
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

C'était quelque peu prétentieux, cette inscription de touriste qui fait songer aux innombrables fâcheux que le précédent de Médor et d'Angélique, — que, d'ailleurs, ils ignorent, — incite à graver des initiales entrelacées sur le tronc des arbres de nos forêts.

En quittant Stockholm, Regnard traversa la Baltique, débarqua à Dantzig, d'où il passa en Pologne, de là, en Hongrie, et ensuite, en Allemagne. En 1687, il publia le récit de son *Voyage en Laponie,* ouvrage qui n'a point une grande valeur scientifique, mais qui vaut néanmoins par l'exactitude et l'originalité de l'observation, et l'esprit qu'il prodigua dans le récit de ses aventures normandes.

Au XVIIIe siècle, considérable fut le nombre des écrivains qui voyagèrent en Europe et qui, comme Voltaire, Grimm, Helvétius et bien d'autres, tracèrent dans des lettres ou des études spéciales le récit de leurs impressions. Afin de ne pas surcharger une étude déjà fort complexe, nous ne citerons que les plus intéressants. Parmi ceux-ci et au premier rang, il convient de nommer le président Debrosses, celui dont M. Rigault a pu dire : « Le président Debrosses qui, dans la « vieille Bourgogne, avait fait des études dignes « du XVIe siècle, a eu plus de goût que son temps « et, par là, il a su mieux comprendre l'Italie, « mieux voyager que Duclos (1), qui n'estimait « guère les Romains ni les Grecs. »

Debrosses, qui désirait donner une édition nouvelle et complète de Salluste, son auteur favori, se rend en Italie où il pensait trouver dans les bibliothèques d'utiles documents. En passant, il s'arrête à Marseille, à Toulon, à Nice et il appelle la Provence « une gueuse parfumée ». A Gênes, il cherche des gens de lettres, mais les négociants de la ville ne connaissent que les

(1) Duclos, académicien, auteur des anodines *Considérations sur les mœurs*, après un incident connu avec M. de Calonne, dut quitter Paris. Il vécut quelque temps à Rome. Il rapporta de ce séjour des notes qui furent publiées en 1791, sous ce titre : *Considérations sur l'Italie.*

lettres de change. Partout où il pense trouver des documents littéraires ou historiques intéressants, il s'arrête. C'est ainsi qu'il séjourne à Mantoue, à Vérone, à Vicence, à Padoue, à Bologne, à Florence, à Pise, à Livourne. Venise, la ville chère à Casanova, — cet autre touriste impénitent, — Venise l'enchante. Il gagne Naples où il évoque mille souvenirs. « Tous ces lieux, dit-il, sont délicieux et tirent un agrément infini des gens qui « n'y sont plus. » Le climat, lui parut, d'ailleurs, valoir mieux que les habitants. Il n'aime pas le bas peuple, « pervers à l'excès, méchant, supersetitieux, traître, enclin à la sédition et toujours « prêt à piller à la suite du premier Masaniello qui « voudra saisir une occasion favorable de faire du « tumulte. » Bonheur inespéré, le président Debrosses assiste à la découverte d'Herculanum et de Portici, d'où ses *Lettres sur Herculanum. Les lettres sur l'Italie* (1), œuvre infiniment spirituelle, sont très intéressantes et constituent sur les mœurs italiennes au XVIIIe siècle un document de premier ordre dont les admirables mémoires du chevalier de Seingalt confirment la véridicité.

(1) Dupaty, magistrat comme Debrosses, et auteur d'un *Eloge de Montaigne*, donna également en 1788 des *Lettres sur l'Italie*, dont un biographe déclare « qu'elles sont entre toutes les mains ». Ceci est quelque peu exagéré.

Le président Debrosses, parmi tant d'autres voyageurs que l'Italie attira, a écrit sur ce pays les meilleures pages, et c'est une joie de s'y reporter, en quittant le fatras prétentieux et sentimental que Florence et Venise inspirèrent à nos littérateurs d'aujourd'hui. Debrosses écrivit encore une *Dissertation sur les dieux fétiches* et une *Histoire des navigations aux terres australes* (1756) par quoi il se rattache à l'esprit de l'époque, curieux d'aventures lointaines, et dans laquelle il relate les divers voyages tentés au XVIIe et au XVIIIe siècle par les précurseurs de Franklin.

De Saussure, de 1770 à 1779, parcourt les Alpes, le Jura, les Vosges, les montagnes de la Suisse, de l'Allemagne ,de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes, et les volcans éteints de la France et des bords du Rhin. De 1779 à 1796, il publie son célèbre *Voyage dans les Alpes* qu'il avait traversées quatorze fois par huit passages différents. Cet ouvrage est surtout considéré comme un ouvrage scientifique intéressant par les nombreuses constatations d'ordre géologique qu'il renferme. Mais il vaut aussi, au point de vue littéraire, par l'intérêt des descriptions qui valurent à son auteur le surnom de « premier peintre des Alpes ». De Saussure aux qualités d'analyse et d'observation du savant sut allier, en effet, de véritables dons de styliste et de poète.

En 1782, le comte de Choiseul-Gouffier publie le premier volume de son *Voyage pittoresque en Grèce*, dont les deux autres volumes parurent en 1809 et en 1820. L'auteur avait visité la Morée, les îles de l'Archipel, l'Asie-Mineure et les îles voisines. Les plaines de la Troade le retinrent longtemps et il consacra des pages émues à la description de Constantinople moderne et à l'évocation de l'ancienne Byzance.

En 1787, Volney publia son *Voyage en Egypte et en Syrie.* qui obtint un vif succès et que, plus tard, l'expédition d'Egypte dirigée par Bonaparte devait remettre à la mode.

Ce livre, dit Quérard (1), « valut à son jeune auteur l'estime des savants, l'admiration de ses compatriotes instruits et une célébrité contemporaine européenne. Grimm, ayant eu la délicatesse d'en présenter un exemplaire à Catherine II, de la part de Volney, sans l'avoir prévenu, l'impératrice gratifia l'auteur d'une très belle médaille en or, qu'il renvoya à Grimm lorsque Catherine eut pris parti contre la France, avec une lettre dans laquelle il témoignait le regret de ne pouvoir conserver cette marque flatteuse de l'estime d'une souveraine, qui se déclarait l'ennemie des institutions que la France venait de se donner pour assurer sa liberté. »

(1) Quérard, *La France littéraire.*

Volney avait donné comme épigraphe à son ouvrage cette phrase : « J'ai pensé que le genre « des voyages appartenait à l'histoire et non aux « romans. » Donc, peu de détails précis d'excursions, d'aventures personnelles. C'est du tourisme prétentieux sur le mode historique, et cette œuvre vaut ce que valent les *Ruines*.

Cette revue rapide des écrivains qui, des temps anciens à la période révolutionnaire, eurent l'occasion de faire œuvre de tourisme, serait incomplète si nous n'accordions une mention toute spéciale à l'anglais Arthur Young, qui publia en 1792 ses *Voyages en France pendant les années* 1787, 1788, 1789. Ce n'est plus l'esprit, la verve comique, les anecdotes soigneusement contées que prodigua Sterne dans son *Voyage sentimental* (1768). Néanmoins, l'œuvre de Young est curieuse et fort instructive à maints égards. L'humour y éclate à chaque page. A propos de l'abbaye des Bénédictins à Paris, il constate :

« C'est la plus riche abbaye de France ; l'abbé a 300.000 livres. La patience m'échappe quand je vois disposer de tels revenus comme on le faisait au xe siècle, et non selon les idées du XVIIIe. Quels navets ! Quels choux ! Quelles pommes de terre ! Quels trèfles ! Quels moutons ! Quelle laine ! Est-ce que tout cela ne vaut pas mieux qu'un prêtre à l'engrais ! Si un fermier anglais

était derrière cet abbé, il ferait plus de bien à la France avec moitié de sa prébende que la moitié des abbés de ce pays avec toute la leur. Je suis passé près de la Bastille, autre objet propre à faire vibrer dans le cœur de l'homme d'agréables émotions. Je suis en quête de bons cultivateurs et, à chaque pas, je me heurte contre les moines et les prisons d'Etat. »

Notre agronome est sévère. Gouverneur Morris le sera moins. Puis, la Révolution va éclater.... Les armées de Napoléon vont parcourir l'Europe, atteindre même à l'Orient, tourisme armé et collectif, dont il ne serait pas sans intérêt de noter les effets au point de vue de son influence sur l'évolution littéraire. Bornons-nous à constater ici, comme nous aurons à le constater plus tard, que, déjà, les écrivains de profession, — et Bernardin de Saint-Pierre sera très explicite à cet égard, — éprouvent le besoin d'élargir leur champ habituel d'observation, de « sortir de leur pays », de noter les mœurs étrangères, et, soit eux-mêmes par des excursions hors de France, soit par l'étude des écrits des voyageurs de profession, cherchent dans l'*exotisme* un condiment inédit, un élément nouveau d'intérêt.

CHAPITRE III

L'EXOTISME AU XVIIIe SIÈCLE
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Du XVIe au XVIIIe siècle, l'apport de l'exotisme dans la vie sociale et morale des nations occidentales n'a pas cessé de s'accroître. Peu à peu, à la faveur des grands voyages et des relations publiées à leur occasion, les contrées les plus lointaines apparaissent comme « des pays connus », des prolongements du vieux continent. Au XVIIIe siècle, gentilshommes, marchands, aventuriers s'embarquent très naturellement, et sans que cela leur semble une aventure risquée, pour les Isles ou le Canada. Une légère exagération se produit même et la néfaste expédition du Kourou (Guyane) vint démontrer qu'il n'en était point d'un voyage en Amérique comme d'une excursion à Saint-Germain. Du moins,

M. de Choiseul dut-il penser ainsi. « Les Isles » deviennent un sujet de conversation courant. Tel y possède un parent, tel autre un ami, et le souvenir des exploits des Boucaniers (1) est encore présent dans mainte mémoire.

« Les Isles », ce sont les combats, les amours lascives dans un cadre merveilleux, les fleurs bizarres, les oiseaux aux couleurs éclatantes. Ce sont les *épices*, ces épices dont l'usage s'est si fort répandu que leur commerce enrichit les Hollandais, nos Boulonnais et nos Dieppois et que leur emploi devient l'accessoire courant d'une bonne justice. De grandes compagnies à charte se sont constituées. Tour à tour bonnes et mauvaises, leurs affaires intéressent maint continental jusqu'au jour où l'*agio* de Law effraiera l'opinion.

Les Isles, ce sont les Antilles, la Guyane...

(1) Les boucaniers, chassés en 1630 de Saint-Christophe par l'escadre espagnole de Frédéric de Tolède, vinrent s'installer au nord de Saint-Domingue. Après de nombreuses alternatives de revers et de succès, ils demeurèrent maîtres de l'île de la Tortue. Le bruit de leurs hauts faits attira parmi eux une foule d'aventuriers de tous pays. Les noms de l'Ollonais, de Montbars, devinrent populaires en France, en Angleterre, en Espagne et avec eux le cadre exotique où ils menaient leur vie étrange de trafiquants-soldats.

Cf. Emmanuel Gonzalès, un curieux roman intitulé : *Les Frères de la Côte* (feuilleton du *Siècle*, 1859).

Et voici l'Orient auquel la traduction des *Mille et une nuits* de Galland, qui paraît en 1708, vient restituer l'actualité. Les mille et une nuits, c'est un admirable apport d'images colorées, de traits de mœurs exotiques. Inutile de rappeler la trame assez lâche qui rassemble, en un seul récit, une foule de contes de nature diverse. Cette trame, la Perse l'avait peut-être tirée de l'Inde, avec laquelle elle se trouvait en contact depuis les grandes enquêtes des Sassanides, renouvelant les vastes exploits de l'empire des Achéménides, fondé par Cyrus et Darius et détruit par Alexandre.

« Dans ce cadre évidemment artificiel, dit Claude Huart (1), se glissent des récits de nature diverse, introduits à diverses époques que la critique a réussi à déterminer . Il y a d'abord un ancien fonds, de source probablement indienne, remarquable par le déploiement de la fantasmagorie, tel que le conte « Le Pêcheur et le Génie ». Puis, viennent s'y joindre, à Bagdad, les histoires d'amour et les aventures de bazar qui se terminent par l'apparition du calife Haroun-Al Raschid, accompagné de son vizir, Djafar le Barmékide, et de son eunuque Mesrour, faisant, la nuit, la police des rues de sa capitale. Dans ce

(1) Cl. Huart, *La littérature arabe.*

cycle de récits populaires, se sont glissés des extraits de la littérature, comme l'histoire du calife Oumgyade, Omar ben Abd-el-Aziz, et des poètes. Un troisième groupe, plus récent, est formé par les aventures du Caire, qui se groupent autour des personnages nommés Ahmed ed Danaf et Dalila. Ce sont des contes surnaturels et fantastiques, dont quelques-uns semblent une survivance de l'ancienne Egypte. D'autres sont sûrement d'origine juive, comme le conte de Bolougya. En outre, on a introduit, pour ainsi dire, de force, dans ce cadre d'histoires populaires, pour parfaire ce nombre de mille et une nuits, auquel on était tenu par le préambule, des romans de chevalerie et même un roman d'aventures maritimes, l'histoire de Sindbad le Marin, dont l'origine remonte à l'époque où florissait le commerce du golfe persique et de l'Océan indien et qui aurait été composé à Bassarah au xe siècle... (1). »

L'Orient, ce sont les mille et une nuits.

L'Orient, ce sont encore les récits de Tavernier, de Chardin, les lettres des missionnaires. Des relations commerciales, — non sans grandes

(1) Le Dr Mardrus a renouvelé les *Contes des mille et une nuits*, avec sa curieuse traduction (Editions de la *Revue Blanche*).

difficultés étant donné la xénophobie des Fils du ciel, — se sont établies avec la Chine. Des relations diplomatiques, — si toutefois ce terme pompeux est de mise ici, — ont été inaugurées avec le Siam par l'arrivée, le 22 août 1662, à Juthia, alors capitale du royaume, de Pallu, évêque d'Héliopolis et de la Mothe Lambert, évêque de Bergte. Une première ambassade siamoise à destination de la France, a péri sur les côtes de Madagascar avec le « Soleil d'Orient » qui la portait. Cependant, un certain Constance Falcon ou Phalk, Céphalonien d'origine, devenu premier ministre du roi de Siam, se montre favorable aux Français et, le 25 janvier 1684, une seconde ambassade part du Siam et arrive à Calais sans trop d'aventures. Fort bien reçus en France, les ambassadeurs siamois sont chargés d'une lettre, pour leur roi, par Louis XIV. Le chevalier de Chaumont reçoit la mission de les accompagner au Siam, en qualité d'ambassadeur, et le 18 juin 1686, il rentre à Brest accompagné de trois légats siamois et de vingt mandarins porteurs d'une lettre de Phra Naraï pour Louis XIV.

Cette visite des Siamois à Paris et à Versailles frappa vivement les imaginations et quelques années plus tard, en 1707, Dufresny (1) devait

(1) Dufresny (Charles Rivière) petit-fils d'un valet de

s'en inspirer pour la composition d'une œuvre badine intitulée : *Les Amusements sérieux et comiques d'un Siamois.*

Orient, Extrême-Orient, sont à la mode. L'opposition du monde asiatique avec le nôtre devient un sujet de méditation fréquent, et l'idée paraît heureuse de choisir un Oriental pour critique de nos travers et de nos préjugés. C'est ce qu'avait fait Dufresny. C'est ce que fait encore Montesquieu, en 1781, avec ses *Lettres persanes.* Il suppose deux persans, Usbeck et Rica, qui viennent en Europe, à Paris, dans les dernières années du règne de Louis XIV. Ils reçoivent des lettres de leurs familles, d'où des descriptions complaisantes de la vie oisive et voluptueuse du sérail. Mais, ceci n'est que hors d'œuvre. Ce que Montesquieu a voulu surtout exprimer ce sont les impressions de deux Orientaux brusquement lancés au milieu de notre civilisation (1). C'est

garde-robe de Louis XIII, né des amours d'Henri IV avec la belle jardinière d'Anet, fut protégé par Louis XIV. Valet de chambre de ce roi, il en reçut le privilège d'une manufacture de glaces et plus tard, le privilège du *Mercure.* Le goût des plaisirs lui fit vendre l'un et l'autre pour une rente qu'il aliéna bientôt. Son insouciance et son inconduite l'ayant réduit á la misère, il épousa sa blanchisseuse pour la payer de ce qu'il lui devait. Il mourut en 1724.

(1) « Comme on pouvait le supposer, dit M. Henri Cordier,

de l'exotisme renversé. Il plut beaucoup aux contemporains, qu'enthousiasmera davantage encore le *Voyage du jeune Anarchasis en Grèce*, de Barthélemy, ouvrage qui nous apparaît aujourd'hui comme une fausse reconstitution des mœurs antiques et une ennuyeuse parodie (1),

« les lectures de Montesquieu sont vastes : il connaît non « seulement la *Description de la Chine* de du Halde, mais aussi « la traduction des *Livres classiques* chinois qui sont insé- « rés dans ce grand ouvrage, les *Lettres édifiantes*, le *Jour-* « *nal de Lange*, envoyé russe à Péking. De nombreux cha- « pitres de l'*Esprit des lois* sont consacrés à la Chine. Montes- « quieu n'est ni un admirateur, ni un dénigreur de parti- « pris ; à l'opinion favorable des missionnaires jésuites, il « oppose les renseignements de commerçants ou de marins, « comme lord Anson... »

(1) Plus tard, en 1798, on verra Lantier, se souvenant du procédé adopté par Barthélemy, bâtir son *Voyage d'Anténor en Grèce et en Asie*, en utilisant la légende fameuse du comte de Saint-Germain qui prétendait vivre depuis deux mille ans. De cette existence imaginaire, Lantier fit un cadre pour décrire les mœurs des différents pays que cet aventurier disait avoir parcourus. Mais la peinture donnée est fade. Les personnages n'ont de grec que le nom ; ces héros, comme ceux du théâtre de Racine ou de Voltaire, accomplissent les actions et prononcent les discours des Français du XVIIIe siècle. C'est la mascarade habituelle au genre vaudevillesque, ce qu'au siècle suivant Hervé et Offenbach perfectionneront encore avec, en plus, quelque musique. Le succès, comme il sied, fut considérable : Anténor et Phanor connurent vingt éditions successives et des traductions dans toutes les langues de l'Europe.

mais qui valut à son auteur une renommée mondiale, une consécration universelle.

Tout ce qui est étranger, que ce soit chinois, grec ou lapon, reçoit l'assentiment du public, et tel ouvrage, comme l'*Histoire naturelle des dorades de la Chine*, de Jean Martinet, encore que l'édition en soit luxueuse et le prix fort élevé, trouve de nombreux souscripteurs. La mode est à l'Asie. Aussi, voit-on bientôt Voltaire donner à la scène, le 20 août 1735, — et ce, avec le plus grand succès : la pièce eut vingt représentations de suite, — *L'orphelin de la Chine*. D'où lui vient l'idée de cette tragédie ? L'auteur le dévoile lui-même : « De la lecture, dit-il, de *L'orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le Père Prémare, qu'on trouve dans le recueil que le Père du Halde en a donné au public (*Description de la Chine*, du Père du Halde, 1735). » La Chine et ses magots représentent le goût du jour. Voltaire, lui-même, a une certaine prédilection pour le peuple chinois, et il est séduit par la pensée de transporter l'action dramatique en Chine, et d'avoir à peindre des mœurs nouvelles au théâtre. Il est à l'affût de ces grands événements qui frappent les esprits, comme les Croisades, la découverte de l'Amérique, l'établissement de la religion de Mahomet. Aussi, ajoute-t-il, dans sa pièce, à l'amour, à la passion « bien

tendre », la peinture de la conquête de la Chine par les Tartares, et du contraste entre les mœurs tartares et les mœurs chinoises. La pièce n'est, d'ailleurs, chinoise ou tartare, que dans certains récits, soit que les personnages fassent eux-mêmes l'exposé de leurs propres mœurs, soit qu'ils laissent ce soin à d'autres. C'est en ce sens seulement, et dans ces seuls récits, qu'il existe un faible essai de peinture des mœurs ou quelque couleur locale. Mais les spectateurs étaient satisfaits : Voltaire n'en demandait pas davantage.

Dans ses *Fragments sur l'Histoire générale* (1773), Voltaire consacrera encore un article à étudier : *Si les Egyptiens ont peuplé la Chine et si les Chinois ont mangé des hommes.*

« Sa plaisanterie, dit M. Cordier, en voulant « être plaisante, devient lourde dans le dialogue « entre le Père Rigolet et l'empereur Youg-Tcheng, « désireux de s'instruire de la religion chrétienne « et, dans ce but, faisant venir le frère qui, dit-il, « avait converti quelques enfants des crocheteurs « et des lavandières du Palais. »

Diderot a usé de la Chine et des Chinois avec plus de modération que Voltaire, et a écrit un curieux article, dans le *Dictionnaire Encyclopédique,* sur la Philosophie des Chinois. Dans le même temps, avec des personnages aux noms exotiques, Diderot écrivait les *Bijoux indiscrets,*

puis le *Supplément au voyage de Bougainville.* Ici, les mœurs peintes sont celles de la France du XVIIIe siècle : l'exotisme sert uniquement à masquer la satire politique et sociale.

Même expédient dans les *Incas,* l'insupportable roman historique de Marmontel, qui valut, bien à tort, à son auteur les rigueurs de la Sorbonne et du Parlement, dans *Zadig,* le précieux conte de Voltaire, dans les *Trois Sultanes* de Favart, où noms et décors orientaux sont une commodité qui permet de placer le sérail à la scène et d'exhiber une figuration bariolée.

Jean-Jacques Rousseau, comme Helvétius, s'inquiète des Chinois : c'est en Chine qu'il cherchera le principal argument de son « Discours sur cette question : le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? » et, dans son *Discours sur l'économie politique,* il fait le plus bel éloge de l'administration et de la justice chinoises.

Lesage, rappelle M. Cordier, avec d'Orneval, après Regnard, fait monter la Chine sur les tréteaux du *Théâtre de la Foire.*

« En février 1723, la troupe du sieur Restier donnait, à la Foire de Saint-Germain, *Arlequin Barbet, Pagode et Médecin,* pièce chinoise de deux actes en monologue»... Cette pièce est restée

inédite (1), mais, en 1729, les mêmes auteurs donnaient, à la Foire Saint-Laurent, *La Princesse de la Chine*, pièce en trois actes qui fait partie du recueil imprimé du *Théâtre de la Foire* ; la scène se passe à « Péquin, capitale de la Chine» ; nous y trouvons une véritable *olla podrida* de personnages de différentes parties de l'Asie. »

On joue successivement, à Paris, *Les Chinois*, comédie en cinq actes mise au théâtre par MM. Regnard et du F*** ; *Les Chinois*, comédie en un acte, en vers mêlée d'ariettes, par M. Naigeon, *Le Chinois de retour*, scène lyrique, représentée sur le théâtre de l'Opéra en 1753 ; *Le Chinois poli en France*, parodie du précédent, par M. Anseaume.

Parmi les nouvellistes et les romanciers, l'habitude se généralise d'emprunter aux pays exotiques des noms de pays ou de personnages. En 1745, Crébillon le fils (2), fait paraître *Le Sopha*, roman assez médiocre, qu'il intitule « conte moral », mais auquel la plaisante bêtise du Sultan Shahabaham prête quelque gaîté. La malice des

(1) Bibliothèque nationale, Mss. 9314 et 25471.

(2) Crébillon le père avait emprunté déjà à l'antiquité orientale imitant, en cela, Corneille, Racine, et quelques autres auteurs tragiques des XVIe et XVIIe siècles, plusieurs sujets de pièces, notamment *Rhadamiste et Zénobie* et *Sémiramis*.

contemporains voulut voir dans ce personnage un portrait satirique de Louis XV. Mme de Pompadour pensa ainsi et fit exclure l'auteur de la cour durant plusieurs années.

« Pour bien gouverner, demande Shahabaham à son vizir, ai-je besoin de savoir tout ce que mes prédécesseurs ont fait ? — Non, Sire, dormir en repos, écouter des contes et faire de la tapisserie, voilà vos fonctions ! »

Le même Crébillon fils attribue à un auteur chinois la critique qu'il fait du cardinal de Rohan, de la Bulle *Unigenitus* et de la Duchesse du Maine, dans le roman satirique paru en 1734, sous le titre de *Tanzai et Néadarné, histoire japonaise,* avec l'adresse : *A Pékin, chez Lou-chou-lu-la, seul imprimeur de Sa Majesté chinoise pour les langues étrangères.* L'auteur, dans sa préface déclare :

« Cet ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monuments de l'antiquité et les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célèbre Confucius... Ce livre est cependant de Kiloho-ée, personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siècles... traduit de l'ancienne langue japonaise... »

« Dix lignes, dit M. Cordier, à faire frémir un « sinologue ! Il est vrai que les sinologues ne « lisent pas Crébillon le fils. »

En 1745, paraît *L'Espion chinois en Europe, Pékin, chez Oucha-lou-lou, libraire de l'empereur Choanty, dans la rue des tigres.* L'auteur est Victor de la Cassagne, connu sous le nom de Dubourg, enlevé à Francfort par les agents de la police royale et enfermé dans une cage en fer au Mont Saint-Michel où il périt de privations et de chagrin après plus d'un an de captivité. En 1765, 1768 et 1774, Ange Gondar publie successivement les six volumes de *L'Espion chinois ou l'envoyé secret de la Cour de Pékin pour examiner l'état de l'Europe, Traduit du chinois.* En 1739-1746 paraissent *Les lettres chinoises,* attribuées au marquis J.-B. de Boyer d'Argens, en réalité, de Frédéric II, puis les *Lettres chinoises, indiennes et tartares de Monsieur Pauw par un Bénédictin,* qui n'est autre que Voltaire (Londres 1778). Encore, *Les Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire de la Cour de Pékin,* d'Antoine Pecquet (1746) et *La Balance chinoise ou Lettres d'un chinois lettré sur l'éducation, contenant un Parallèle de celle de la Chine avec celle de l'Europe.* Moncriff, dans ses *Voyageuses,* insère un *Conte brahmane.* La Morlière, en 1746, publie *Angola, histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance, à Agra-Paris, avec privilège du Grand Mogol.* Cet ouvrage fut réimprimé plusieurs fois, suivi, en particulier, en 1751, d'*Acajou,* de Duclos. Le même

La Morlière, en 1749, écrit *Mirza Nadir* avec l'histoire des dernières aventures de Thamas Koulikan (La Haye-Paris). Le chevalier de Boufflers intitule un de ses contes *Aline, reine de Golconde*, Sénac de Meilhan place son *Royaume des Queues* dans le pays de Bassora, et Florian dans ses *Nouvelles nouvelles* fait figurer *Zulbar*, nouvelle indienne.

Cette recherche de l'exotisme au XVIIIe siècle, ce goût de l'art oriental ou extrême-oriental n'existent pas seulement à la scène ou dans les livres ; ils pénètrent dans les mœurs et dans l'art même de l'époque. Innombrables sont les menus meubles ou objets de toilette, glaces, plateaux, brosses, tous bibelots imités de l'art chinois quand ils ne sont pas de provenance chinoise même.

« Piron, nous disent Edmond et Jules de Goncourt, aimait le luxe des âmes délicates, les belles estampes, les belles porcelaines... Mme de Luxembourg peuplait ses étagères de chiens, de chats et de perroquets de porcelaines de la Chine. »

Mme de Pompadour possédait des cages chinoises remplies d'oiseaux et dont les barreaux étaient d'or, des éventails de Nankin, des vases de Chine, des coupes représentant des singes, des éléphants.

M. Henri Cordier, dans son très remarquable ou-

vrage intitulé *La Chine en France au* XVIIIe *siècle* (1) cite les noms des grands collectionneurs de porcelaine de Chine du XVIIIe siècle : Fontpertuis, Coypel, le peintre, M. de Jullienne, le protecteur de Watteau, Gaignat, la duchesse de Mazarin...

« Après avoir dénaturé la porcelaine de Chine, on se mit à l'imiter ou, tout au moins, on décora les produits locaux de sujets représentant des personnages chinois ou pseudochinois : *Delft* fut un grand centre de cette fabrication. »

D'après M. Mâcon (2) :

« Les porcelaines de Chantilly, à l'imitation des pièces dites *coréennes*, reproduisent des figures japonaises grimaçantes, mais surtout la haie de bambou avec des rinceaux de pampre au milieu desquels se jouent des singes et des écureuils. On rencontre aussi des frises et des postes de papillons bleus et verts voltigeant sur la couverture opaque ou encore des semis de fleurs copiés sur des dessins japonais... »

En 1734, Jean-Antoine Fraisse dessine pour Chantilly, 53 planches sous le titre de : *Livre de dessins chinois, tirés d'après des originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon.*

(1) H. Laurens, éditeur, Paris, 1910.
(2) *Les arts dans la maison de Condé.*

Le goût des choses de la Chine s'était développé, d'ailleurs, au début de la majorité de Louis XV, grâce aux importations des objets de l'Extrême-Orient par l'intermédiaire des Hollandais. En 1692, d'après Abraham du Pradel, il existe des marchands d'objets chinois à Paris. Senecé (1717), consacre des vers dans ses *Epigrammes* à des *Eventails de la Chine et robes de chambre du même pays.* C'est de 1745 à 1750 que Huet exécute une de ses décorations les plus connues, les arabesques et les figures chinoises du cabinet de l'ancien hôtel de Rohan et ses *Singeries* du château de Chantilly. Boucher dessine et grave lui-même un *Recueil de diverses figures chinoises.* Dumont fournit *Les Délassements chinois* pour tapisserie à Oudry, directeur de la manufacture de Beauvais. Même dans les étoffes, on copie des modèles chinois, d'ailleurs fort beaux, et la mode des *satins chinés* commence en l'année 1732. Oberkampf, dans les toiles de Jouy, à partir de 1760, représente « des scènes chinoises de la plus haute fantaisie ». Les meubles s'inspirent également de l'art chinois : le bureau qui sert à Louis XVI, lors de sa captivité au Temple, est un bureau Louis XV, en « vernis de Chine ».Mme de Pompadour acclimate en France les « poissons de Chine » d'un rouge éclatant. L'architecture chinoise trouve un écho en France : le duc de

Choiseul, exilé, en 1770, dans sa terre de Chanteloup, fait élever par l'architecte Le Camus une pagode de sept étages. Le poète Lemierre célèbre la résidence du comte d'Artois, Bagatelle, dont les jardins possèdent deux ponts chinois et une grande tente chinoise. Deux ponts chinois également à Valençay, chez le prince de Bénévent, et Chantilly s'enorgueillit de son pavillon chinois. Un kiosque chinois s'élève encore dans le jardin de l'hôtel de Montmorency-Luxembourg, en bordure du boulevard Montmartre.

Même engouement en Angleterre : les jardins de Kew possèdent une pagode chinoise. Frédéric-le-Grand appelle, à cause de sa décoration, « la Salle des singes » la maison japonaise construite à Sans-Souci. Aranjuez possède aussi son pavillon chinois !

Le vieux laque du Japon et de la Chine s'emploie pour décorer les meubles. Les paravents chinois sont légion, et le cabinet d'histoire naturelle, d'antiquités et de curiosités chinoises du duc de Chaulnes occupe plusieurs pièces de son hôtel de la rue de Bondy.

M. Henri Cordier constate : « L'art chinois au « XVIIIe siècle a eu surtout le caractère d'un en- « gouement (1). » Cet engouement, il est intéres-

(1) HENRI CORDIER, *op. citat.*

sant de le noter, coïncida avec un mouvement littéraire certain, développé par les écrits des voyageurs et des missionnaires. Cet engouement, d'ailleurs, demeura délicat et raffiné. Le XVIIIe siècle n'admit que les objets de réelle valeur artistique. Rien de notre goût moderne pour les japoneries de bazar. A cette époque frivole, ou qui paraît telle d'autant qu'elle va être suivie d'événements si tragiques, le goût est capricieux et éclectique. Les gens qui lisent, — et il en est beaucoup dans cette société très cultivée de la fin de l'Ancien Régime, — passent sans souffrance du plaisant au sévère, du licencieux au pittoresque, des écrits des Encyclopédistes aux intrigues de *La Folle journée* ou à telle relation de voyage autour du monde. Même, les récits de voyage ne suffisent plus : il s'en fait des recueils : de 1746 à 1789, l'abbé Prévost va publier son *Histoire générale des voyages*, en vingt volumes, et, en 1780, Laharpe donne son *Abrégé de l'histoire générale des voyages*, en vingt et un volumes (1). Laharpe, en particulier, est bien

(1) Ces recueils de voyages ne sont, d'ailleurs, pas les premiers qui aient été publiés. Antérieurement ,avaient paru : en 1536 à Bâle, *Collectio diversarum navigationum et itinerum* de Huttich ; à Venise, de 1550 à 1559, *Raccolta di navigazioni e viaggi* de Ramusio, à Londres (1598-1600, *The*

de son époque et il est plein de tendresse pour les voyageurs dont il a colligé les relations :

« Les premières relations de tant de découvertes, dit-il, sont, pour la plupart, d'une naïveté charmante, il s'y mêle beaucoup de fables, mais ces fables n'obscurcissent point la vérité. Les auteurs de ces relations sont trop crédules, sans doute, mais ils parlent en conscience ; chrétiens peu éclairés, souvent passionnés mais sincères, s'ils vous trompent, c'est qu'ils se trompent eux-mêmes. Moines, marins, soldats employés dans ces expéditions, tous vous disent leurs dangers et leurs aventures avec une piété et une chaleur qui se communiquent. Ces espèces de nouveaux croisés, qui vont en quête de nouveaux mondes, racontent ce qu'ils ont vu ou appris ; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parce qu'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent, dans leurs récits, l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces terres inconnues, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus. »

principal navigations de Hakluyt ; enfin, à la Haye, en 1735, le recueil des *Voyages faits principalement en Asie.*

C'est dans un milieu aussi bien préparé, aussi curieux d'exotisme que Bernardin de Saint-Pierre, ami de d'Alembert et cher à Mlle de Lespinasse, publie successivement, en 1773, la relation de son *Voyage à l'île de France,* en 1784, ses *Etudes de la nature,* en 1788, *Paul et Virginie,* en 1791, *La chaumière indienne* (1). Paul et Virginie provoque un véritable délire. En moins d'un an, il en paraît cinquante contrefaçons outre les éditions avouées par l'auteur et dont le nombre fut considérable.

« Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage, dit Bernardin. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers, et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrite et des Virgile, pour que nous en ayons des tableaux au

(1) Dans le *Café de Surate,* Bernardin imagine des individus de diverses religions, catholiques, protestants, chinois, musulmans, brahmes, discutant de l'existence et de la nature de Dieu. Cela ressemble aux contes orientaux de Voltaire avec l'esprit et la simplicité en moins et une insupportable ignorance philosophique en plus.

moins aussi intéressants que ceux de notre pays... J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les Tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé, aussi, d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celles-ci *que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu.* »

Donc, Bernardin de Saint-Pierre n'a pas seulement l'ambition de peindre un décor. Il veut plus : « faire aimer la vertu. » Paul et Virginie constitue *un roman colonial à thèse.* L'auteur qui appartient bien à son époque, le XVIIIe siècle expirant, a été touché par la grâce toute puissante de l'imbécile théorie de Jean-Jacques Rousseau, touchant la bonté originelle de l'homme à l'état de nature. Cette préoccupation d'une thèse morale et sociale à développer est très sensible dans ce hors-d'œuvre que constitue le dialogue entre Paul et le vieillard, où celui-ci fait une critique de la société civilisée (1).

Bernardin de Saint-Pierre est un moraliste. N'est-ce point lui, cause-finalier enragé, qui affirmait que le melon avec ses côtes régulières appelle fatalement le repas de famille : chacun

(1) Argument repris par Claude Farrère dans les *Civilisés* avec une perspicacité et une profondeur philosophiques qui valent à peu près celles de Bernardins.

sa tranche ; d'où une preuve indubitable de l'existence de la Providence.

Bernardin de Saint-Pierre est un tendre. « Je croirai avoir été utile aux hommes, dit-il, dans son « Voyage à l'Ile de France », si le faible tableau du sort des malheureux noirs peut leurs épargner un seul coup de fouet, et si les Européens qui crient en Europe contre la tyrannie et qui font de si beaux traités de morale, cessent d'être aux Indes des tyrans barbares... »

Et plus loin : « Je croirai avoir rendu service à ma patrie, si j'empêche un seul homme honnête d'en sortir et si je puis le déterminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée. »

Bernardin de Saint-Pierre a l'âme bonne, humanitaire et logique puisqu'il comprend l'antinomie irréductible qui existe entre la colonisation européenne et le bonheur des indigènes. A cet égard, il est bien supérieur aux humanitaires modernes et il est fondé de s'écrier :

« Y a-t-il donc plus de mal à tuer des gens qui n'ont pas nos opinions qu'à faire le tourment d'une nation à qui nous devons nos délices ! Ces belles couleurs de rose et de feu dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouatent leurs jupes, le sucre, le café, le chocolat de leur déjeuner, le rouge dont elles relèvent leur blan-

cheur, la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes! (1) »

Bernardin de Saint-Pierre est « un tendre » et il prête, avec une persistance légèrement agaçante, la même angélique tendresse à ses nègres. Exemple, le petit tableau suivant :

« Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vu passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître ; en reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors, il fit un signe et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules et, Dominique marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe qui

(1) Cf. Développement identique dans une pièce de vers, d'ailleurs fort belle, de Guyau, intitulée *Le Luxe* (Vers d'un philosophe).

les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul : « Oh ! mon ami, jamais Dieu ne laissa un bienfait sans récompense ! »

Ce développement n'est-il point d'une admirable et candide sottise ? Il rappelle le melon des *Harmonies de la nature,* et M. Lanson (1) n'est point trop sévère lorsqu'il constate :

« *Paul et Virginie* est l'œuvre la plus populaire de Bernardin de Saint-Pierre. C'est la même puérilité de philosophie que dans les *Etudes de la nature,* avec une psychologie étonnamment courte. »

L'invention est également pauvre :

« Une promenade de Paul et Virginie, une averse torrentielle, la crise du départ, la tempête où se perd le Saint-Géran, voilà les événements et le ressort de l'émotion. »

Quelques fausses notes aussi que la sentimentalité philosophique du temps ne remarquait pas :

Les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. » Ailleurs, « ces paisibles enfants de la nature » sont des singes « qui se balancent dans les hauts cocotiers ».

Voilà bien ce sentiment de la nature dont les critiques littéraires saluent avec émotion la ve-

(1) Gustave Lanson, *op. citat*

nue tant désirée à la fin du XVIIIe siècle. Le voici qui s'épanouit dans les passages suivants qui donnent le ton général de cette berquinade exotique.

«... Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue et la rendait étincelante de lumière ; le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons. »

« ... Il faisait une de ces nuits délicieuses si communes entre les Tropiques et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament entourée d'un

rideau de nuages que ses rayons dissipaient par degrés ; sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel et se réfléchissaient au sein de la mer qui reflétait leurs images tremblantes. »

Il convient de bénir le sentiment de la nature qui nous valut ces descriptions insipides, et depuis Bernardin de Saint-Pierre si souvent renouvelées, car le père de *Paul et Virginie* a fait école et inauguré une formule dont le XXe siècle n'est pas encore libéré. Sainte-Beuve, d'ordinaire moins indulgent, goûta beaucoup ces proses :

« Bernardin, dit-il, avait fait comme les peintres, qui, pendant leurs courses errantes, amassent une quantité d'esquisses et d'aquarelles dans leurs cartons... Bien des pages de *Paul et Virginie* ne sont que le composé poétique et coloré de ce dont on a, dans *le Voyage à l'Ile de France*, le trait réel et nu. Pour n'en citer qu'un

exemple, le pélerinage de Virginie et de son frère à la Rivière noire est fait, dans le voyage, par Bernardin accompagné de son nègre, et, lorsqu'au retour, avant d'arriver au morne des Trois Mamelles, il faut traverser une rivière à gué, le nègre passe son maître sur ses épaules. Dans le roman, c'est Paul qui prend Virginie sur son dos. »

Et Sainte-Beuve, que le lyrisme de Bernardin a conquis, continue :

« Lemontey, dans son étude sur *Paul et Virginie*, a remarqué que ces mêmes sites qui deviendront sous la plume du romancier les plus enviables de l'Univers et un Eden ravissant, ne sont représentés dans le *Voyage à l'Ile de France*, que comme une terre de cyclopes, noircie par le feu. S'il y a quelque exagération à dire cela, il faut convenir que Bernardin parle à chaque instant de cette terre *raboteuse, toute hérissée de roches*, de ces vallons *sauvages*, de ces prairies *sans fleurs*, pierreuses et semées *d'une herbe aussi dure que le chanvre*. Mais la tristesse de l'exil rembrunissait tout à ses yeux. Revenu à Paris, le séjour déjà lointain de l'*Ile de France* s'embellit pour lui alors, et sa pensée y revola, comme la colombe au désert, pour y replacer le bonheur..»

Pathos sur pathos ! Bernardin de Saint Pierre incarne au plus haut degré la manie descriptive

délirante. M. Melchior de Vogüé (1) déclare :

« Depuis le grand René jusqu'à notre Pierre Loti, tous les écrivains du siècle qui a fait une si large place au pittoresque, à l'exotisme, à la couleur locale, tous, sans exception, doivent à Bernardin l'instrument qu'ils ont perfectionné. » En désaccord sur ce point avec l'auteur de *Jean d'Agrève*, nous pensons que Bernardin de Saint-Pierre, constitue un déplorable exemple. Mais, la faveur qui accueillit ses œuvres à la fin du XVIIIe siècle est un phénomène intéressant. Elle prouve à quel point, à cette époque, toute manifestation exotique était bien accueillie. Ce qu'il faut retenir, c'est la réceptivité du XVIIIe siècle pour cette œuvre banale et truquée, mais qui possède ce prestige d'être située dans un cadre exotique « où poussent en abondance *palmistes, tatamaques et papayers* », et aussi, — car ceci n'est point négligeable, — ce privilège d'exprimer à merveille l'humanitarisme pleurard, la sensiblerie de cette époque qui, au seuil de la guillotine, rêvait de pastorales et de blancs moutons enrubannés.

C'est le temps où Huber donne la première traduction des *Idylles* de Gessner, lesquelles obtiennent un prodigieux succès.

(1) Melchior de Vogüé, *Discours* prononcé à l'inauguration de la statue de Bernardin de Saint-Pierre.

Imitateur de Gessner et émule de Berquin, Nicolas-Germain Léonard, né à la Guadeloupe, en 1744, se souvient parfois dans ses vers des Antilles, où s'écoula son enfance. En son poème des *Saisons*, il s'écrie :

Quels beaux jours j'ai goûtés sur vos rives lointaines,
Lieux chéris que mon cœur ne saurait oublier !
Antille merveilleuse où le baume des plaines
Va jusqu'au sein des mers saisir le nautonier !

Et, avec un parfait mauvais goût, le poète ajoute :

Mais ces riches climats fleurissent en silence,
Jamais un chantre ailé n'y porte sa cadence.
Ils n'ont point Philomèle et ses accents si doux
Qui des plaisirs du soir rendent le jour jaloux.
Autour de ces rochers où les vents sont en guerre
Le terrible Typhon a posé son tonnerre.....

Vous devinez peut-être? Il s'agit du volcan de la Soufrière. O couleur locale ! O poésie ! et le *Voyage aux Antilles* du même Léonard « est écrit avec la même plume », comme dirait Sainte-Beuve, qui plaisante légèrement Léonard, lui dénie des dons sérieux de peintre, et conclut :

« C'est la gloire propre de Bernardin de Saint-Pierre d'avoir, le premier, reproduit et découvert

ce nouveau monde éclatant, d'en avoir nommé par leur vrai nom les magnificences, les félicités, les tempêtes, dans sa grande et virginale idylle ! » (1)

Créole comme Léonard, le vicomte de Parny

(1) « Léonard, dit M. Henriot, fait parfois songer à Lamartine.... Il cheville, il abuse de l'épithète, du diminutif, du terme inexact. Ce sont les vers faciles d'un homme paresseux. »

« Il avait du talent, dit M. Charles Verrier, il aima, il fut aimé. Mais ses œuvres sont aujourd'hui ignorées par tout le monde, et peut-être est-ce le sentiment qu'il eut lui-même de l'oubli où son nom allait bientôt tomber qui augmenta la tristesse dans laquelle il passa les dernières années de sa vie.

« Je me plais à évoquer sa figure dans ce bois de Vincennes où il se promena jadis et où l'on eût dû lui élever une stèle poétique, semblable, selon le vers de Jammes :

A quelque musséen et fatal mausolée.

« Il marchait enveloppé dans son manteau. Le vent chassait les feuilles devant lui dans les allées que Lamartine allait parcourir en récitant des vers passionnés. Il songeait aux bergers de Virgile qui suspendaient leurs pipeaux usés au-dessus des fontaines et son cœur se gonflait comme la mer qui, aux Antilles, élève jusqu'au ciel entre les troncs des palmiers du rivage, ses grandes vagues couleur de violette. »

(Ch. Verrier, *Le poète Léonard. Mercure de France,* 15 septembre 1905.)

(1762-1791), connu surtout par ses *Poésies érotiques,* commit un recueil de *Chansons Madécasses,* d'ailleurs peu intéressantes, qu'il fit précéder de cet avertissement :

« Les Madécasses sont naturellement gais, les hommes vivent dans l'oisiveté, et les femmes travaillent, vraiment avec passion, la musique et la danse. J'ai recueilli et traduit quelques chansons qui peuvent donner une idée de leurs usages et de leurs mœurs... »

Parny, laissant à Paris son ami le poète Bertin, revint à vingt ans à l'Ile Bourbon. Sainte-Beuve que, décidément, son amour pour Bernardin transporte, adresse des reproches à Parny :

« Il estimait peu l'imagination, dit-il. Il ne songe pas à *rehausser et à redorer son cadre*, à rajeunir ses images de bordure et de lointain, par l'observation de cette nature nouvelle qu'il avait eue pourtant sous les yeux et qu'il éteignait sous des couleurs un peu vagues. Il estimait que Bernardin de Saint-Pierre l'exagérait et la rendait trop. Lui, il ne la rendait pas. Tout à l'amour et au sentiment, il ne prenait pas garde à la flore des tropiques et ne paraissait pas se douter qu'il y avait là, pour le premier occupant, une conquête et un trésor. Il laissa cueillir la pomme d'or de son île natale par un étranger... »

Parny ne vit pas, ou vit mal la nature. Du

moins, jugeait-il assez bien des hommes, témoin cet extrait d'une de ses *lettres* :

«... Le Créole est ombrageux, inquiet et susceptible à l'excès. Il se prévient facilement, et ne pardonne guère... Le Créole est bon ami, amant inquiet et mari jaloux. Ce qu'il y a d'impayable, c'est que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, et que la foi conjugale n'en est pas mieux gardée de part et d'autre. Il est vain, il est entêté. Il méprise ce qu'il ne connaît pas, et il connaît peu de chose; il est plein de lui-même et vide de tout le reste... »

Chateaubriand disait de Parny : « Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages; poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme ! »

Parny était un sage.

Un Créole, encore, que Campenon (Vincent) qui naquit à la Guadeloupe en 1772. Venu très jeune en France, il lut *Paul et Virginie* dans sa nouveauté. Emu et ravi, il composa et adressa à Bernardin de Saint-Pierre, une romance dont voici le refrain :

Repose en paix, ma Virginie !
Le repos n'est plus fait pour moi.
Hélas ! le monde entier, sans toi
N'a rien qui m'attache à la vie.

Ces stances élégiaques furent l'origine d'une correspondance littéraire entre Bernardin et Campenon. Celui-ci borna, d'ailleurs, là ses velléités d'exotiste, et il fallut son exil en Suisse durant la Révolution pour qu'il écrivît une fantaisie de touriste, mi-prose, mi-vers, intitulée *Voyage de Grenoble à Chambéry.*

A la veille de la Révolution, l'idylle fleurit, l'élégie est souveraine, Gessner, Léonard, Bertin, Campenon et Parny, et cent autres, font assaut d'affèterie, de grâce, et de subtilité. André Chénier, voulant évoquer les îles, prend son chalumeau, et chante :

Bourbon, île charmante, Amphitrite, ta mère,
N'environne point d'île à ses yeux aussi chère ;
Paphos, Cnide, ont perdu ce renom si vanté.
C'est chez toi que l'amour, la grâce et la beauté,
La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.
Berceau délicieux des plus belles mortelles,
Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs ;
Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.
Bonneuil reçut le jour sur tes heureux rivages.
Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages ;
Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,
Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !

La Révolution décapita l'idyllique André

Chénier. Elle respecta le père de Paul et Virginie. Elle lui devait, en effet, quelques égards : Bernardin de Saint-Pierre, est l'aboutissement normal, la synthèse du XVIIIe siècle finissant. Agitant comme un pavillon son exotisme artificiel, il en pare une médiocre idylle dont il déguise ainsi la pauvreté ! Le goût public trouve son compte à cette débauche de pamplemousses et de choux palmistes. Il retrouve de plus en Bernardin tout ce qu'il aime, tout ce qu'il chérit; car ce peuple qui, comme dit Chamfort, va bientôt pratiquer la fraternité à la Caïn — « Sois mon frère, ou je te tue ! » — est altéré de douceur et d'amour. Il aime la liberté, il adore l'égalité, il chérit le nègre. Il aime aussi les « belles descriptions ». Jean-Jacques Rousseau lui en a donné le goût. Il ne saurait désormais le perdre. Avec Bernardin, le genre descriptif exotique est devenu majeur, faux diamant serti d'humanitarisme et de sensiblerie, mauvaise herbe semée dans le champ littéraire et que tout le XIXe siècle cultivera pieusement...

CHAPITRE IV

DU ROMANTISME AU PARNASSE
TOURISME ET EXOTISME

En 1822, Stendhal, publiant une brochure sur *Racine et Shakespeare*, dénonce l'ennui comme le signe éminent du classicisme : c'est là le premier manifeste du romantisme. Lamartine vient de donner ses *Méditations* (1820) et Vigny ses *Poëmes* (1822). Autour de Charles Nodier, dans le fameux salon de l'Arsenal, se constitue le premier cénacle.

« Nodier, dit M. Lanson, fureteur et voyageur, est épris de sentimentalité, de fantastique, d'exotisme, possédé du besoin de *romancer* l'histoire, et d'y machiner des dessous ténébreux ou singuliers. »

Dans une *préface* de 1824, Victor Hugo refuse encore le nom de romantique, mais, dans sa *Pré-*

face de 1826, il le revendique hautement pour, enfin, en 1827, à l'occasion de son *Cromwell*, se déclarer le chef du nouveau mouvement.

Nous ne nous attarderons pas à rechercher, après tant d'autres, les origines de ce fameux mouvement littéraire, non plus qu'à en discuter les tendances et l'exacte portée. Constatons seulement, — car ceci est notre sujet, — l'influence certaine qu'excercèrent, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, quelques ouvrages qui aidèrent l'imagination de nos artistes et de nos poètes à se dégager de l'influence de l'antiquité et du classicisme du XVIIe siècle. Ces ouvrages ont été, en général, *des ouvrages exotiques*, au sens large du mot : c'étaient des traductions d'ouvrages étrangers, des recueils de chants populaires ou d'anciennes poésies, des études d'histoire littéraire, des voyages. Benjamin Constant donnait le *Wallenstein* de Schiller et l'accompagnait de *quelques réflexions sur le théâtre allemand* (1809) ; Mme Necker de Saussure traduisait le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel (1814) ; Creuzé de Lesser publiait la *Romance du Cid* (1814-1823) et Raynouard *un choix de poésies originales des troubadours* (1816-1821), Guizot traduisait Shakespeare (1821), Barante, Schiller (1821), et Pichot, Byron (1822-1825). Fauriel faisait connaître Manzoni et les *Chants populaires de la*

Grèce moderne (1824-1825), Lœve-Veimars traduisait Wieland et publiait (1825) *Ballades, Légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Ecosse.* Gérard de Nerval donne *le Faust* de Gœthe (1828), et Deschamps, la *Divine comédie* de Dante (1829). La Bible, le grand livre d'Orient, est le livre de chevet de Vigny, de Lamartine, d'Hugo. En 1801, Baour Lormian, après une traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, publie celle des *Poésies d'Ossian,* d'après Mac Pherson. James Mac Pherson avait composé, en 1762 et 1763, deux grands poèmes épiques *Fingal* et *Temora* qu'il donnait comme la version en prose de *Poëmes d'Ossian,* barde gaélique du IIIe siècle. Malcolm Laing, dans son édition de ces Poèmes, parue en 1803, démontra que ces prétendues œuvres du barde du IIIe siècle n'étaient que la fiction d'un auteur du XVIIIe siècle. La traduction de Baour Lormian fut accueillie en France avec faveur (1).

Enfin, le souvenir de *Paul et Virginie* est présent encore dans toutes les mémoires. Depuis Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau, c'en est fait : l'admirable *santé spirituelle*

(1) Baour Lormian publia encore, en 1807, la tragédie d'*Omasis* ou *Joseph en Egypte*, en 1811, *Mahomet II*, et, en 1812, l'*Atlantide* ou *Le géant de la Montagne bleue.*

du XVIIIe siècle a vécu. L'exaltation passionnelle, la tendance à la mélancolie deviennent de mode. Romanciers et poètes ne conçoivent plus désormais de peinture des caractères et des âmes, sans l'accompagner de longues et poétiques descriptions du décor environnant. « L'émotion », le « sentiment », la « couleur locale », voilà ce que s'efforcent avant toutes choses d'exprimer, en Angleterre, un Byron, un Walter Scott, un Wordswortk, un Southey, un Coleridge ; en Allemagne, un Schiller, un Novalis, un Tieck ; en France, enfin, un Chateaubriand. Déjà, Mme de Staël, encore qu'usant d'un style tout classique, avait fait œuvre romantique. Dans son livre *de l'Allemagne* (1810), elle oppose le Nord au Midi, le nord *romantique* au midi *classique* :

« La littérature romantique, dit-elle, est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau, elle exprime notre religion, elle rappelle notre histoire... Elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir. »

Mme de Staël, M. Souriau (1) l'a justement remarqué, a inventé ce cosmopolitisme aristocra-

(1) MAURICE SOURIAU, *Les idées morales de Mme de Staël.*

tique qu'elle dépeint ainsi : « Les gens de génie sont toujours compatriotes entre eux » ; et qui lui a dicté ces lignes, à propos de sa vraie patrie, l'Europe intellectuelle : « Il reste encore une chose vraiment belle et morale... c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent, ils n'ont entre eux aucune relation; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre; mais, quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'études, c'est le culte de la vérité qui les réunit... Tantôt, ils étudient les langues de l'Orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme; tantôt, ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion ou la poésie... »

Et l'auteur de *Corinne* rêve d'une littérature européenne : « Les nations, dit-elle, doivent se servir de guides les unes aux autres et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à un autre; le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin, surtout, les évènements de l'histoire, puissance plus extraordinaire encore que toutes les autres, contribuent à ces diversités, et un homme, quelque

supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui se développe naturellement dans l'esprit de celui qui vit sur un autre sol et respire un autre air; on se trouve donc bien en tout pays, d'accueillir les pensées étrangères ; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui la donne. »

Il est impossible de souhaiter plus clairement que ne l'a fait Mme de Staël dans ces lignes, que toutes portes soient grandes ouvertes aux éléments extérieurs, *à l'exotisme*, en un mot. Mais, ce n'est là que de l'exotisme de principes, de l'exotisme d'idées, sec, rationaliste, tel que pouvait le concevoir un bon cerveau de Genevoise, qui emprunte à Jean-Jacques son sentimentalisme humanitaire, mais ne rappelle que de bien loin sa richesse et sa splendeur verbales.

« *Corinne*, déclare M. Lanson, est tantôt un guide exact et sec, tantôt un rêve lyrique. Dans ce voyage d'Italie, l'art italien échappe à Madame de Staël : elle raisonne froidement, rapidement sur la peinture et la sculpture; mais, vraiment, Debrosses et Dupaty en parlaient mieux. »

Il appartenait au chevalier François-René de Chateaubriand d'apporter au XIXe siècle, à son aurore, une prose somptueuse et colorée, autant que copieuse, et une évocation artificielle et romantique des ciels lointains. A la Révolution, son père étant mort, Chateaubriand, dit M. S. Roche-

blave, « conçut le projet de passer aux Etats-Unis, pour découvrir le passage nord-ouest de l'Amérique... L'entreprise offrait plus d'un mirage à son génie sans emploi. Muni de livres et de lettres, sans oublier une bonne provision de papier blanc, il partit en janvier 1791. Sa vocation de voyageur commençait... A bord, il s'enchanta de rêves. Suspendu entre mer et ciel, il goûta la poésie de ces deux infinis, tandis que ses livres l'entretenaient des hardis pionniers dont il allait continuer la gloire. Aux Açores, à l'Ile Saint-Pierre, où il toucha, il promena sur une nature presque vierge le frais regard de ses vingt-deux ans (1).

« Le spectateur commence à poindre chez lui. Il rase les côtes de la Virginie, débarque à Baltimore, se dirige vers Philadelphie. Là, il voit Washington, déjeune avec lui, est frappé de sa simplicité toute républicaine. A New-York, où il redescend ensuite, le nouveau Mackensie est médiocrement encouragé. Ses ressources sont, d'ailleurs, faibles. L'intérêt scientifique de son voyage pâlit à ses yeux à mesure que l'intérêt pittoresque augmente. Il renonce aux glaces du Pôle et s'enfonce dans les forêts du Nouveau Monde. Il y trouve, d'abord, ce qu'il n'attendait

(1) C'est M. S. Rocheblave qui parle.

pas. La première fois qu'il rencontre des Indiens, ceux-ci dansaient *Madelon Friquet,* au son d'un petit violon dont râclait un Français... Heureusement pour lui, il y avait encore de vrais sauvages. Il s'habille à l'indienne et se donne l'illusion délicieuse d'une vie primitive. Il prend part aux chasses du pays, s'applique à pénétrer les croyances des Indiens, écoute leurs chansons, se fait traduire leurs contes. Il note avec soin, que « la femelle du rat musqué est pour les Indiens la mère du genre humain » et autres imaginations de même importance. Il songe déjà à « une épopée de l'homme primitif » et il amasse cette énorme quantité de matériaux dont il tirera *Atala, René, les Natchez,* sans parler du *Voyage en Amérique.* »

Chateaubriand alla encore au Niagara, descendit l'Ohio jusqu'à sa rencontre avec le Kentucky. Il prétend avoir descendu le Mississipi, dont il a laissé une description fameuse autant que fantaisiste, et avoir visité la Floride. Les lambeaux de son journal de voyage, mêlés d'extraits de ses lectures, laissent entendre qu'il parcourut d'immenses espaces. Le 10 décembre 1791, après un séjour de sept mois en Amérique, il s'embarqua pour le Havre où il arrive le 2 janvier 1792.

Quatorze ans plus tard, projetant *les Martyrs,* il partira pour l'Orient, visitera la Grèce, Jéru-

salem et regagnera la France par Carthage et Grenade (1).

« Dans les *Natchez*, comme dans *les Martyrs*, dit M. Lanson (2), Chateaubriand a voulu poser deux mondes face à face, et deux types historiquement opposés de la mobile humanité. Dans les *Natchez*, œuvre de jeunesse, bien que publiée tardivement, il oppose le nouveau monde et l'ancien monde, l'homme de la nature, le sauvage, et l'homme de la civilisation, l'Européen. Il semble que la première idée de l'œuvre soit née d'une lecture de Rousseau. Dans *les Martyrs*, encore un ancien monde et un nouveau monde, le monde païen et le monde chrétien, la beauté gracieuse et la sainteté sublime... »

Ainsi, dans Chateaubriand, nous trouvons, trait de liaison entre les deux siècles, la conception naïve de Jean-Jacques, et l'amour des antithèses violentes que Victor Hugo développera bientôt jusqu'à l'excès. Et, dans Chateaubriand, nous trouvons surtout, développée et amplifiée encore, cette manie de la description perpétuelle que nous avons dénoncée déjà chez Bernardin de

(1) Sur l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en mars 1811, lire l'intéressante étude intitulée « Le centenaire d'un livre » et publiée dans le *Mercure de France* du 16 mars 1911 par M. Legrand Chabrier.

(2) G. Lanson, *op. citat.*

Saint-Pierre, et qui vaut à ces deux auteurs, de la part des critiques enthousiasmés, la réputation « d'admirables peintres de la nature ». Or, rien de moins naturel que le style gonflé et prétentieux de Chateaubriand dont la description célèbre de l'*Oiseau Mouche,* qui a sa place marquée dans toutes les anthologies, constitue le modèle achevé. Dans *les Natchez,* un fusil devient un « tube enflammé », une baïonnette « un glaive de Bayonne », des dragons, « des centaures au vêtement vert , un artilleur « un cyclope ».

Offrant au public *Atala* ou les amours de deux sauvages dans le désert : « Je ne sais, disait Chateaubriand, si l'on goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout a fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala.* C'est une sorte de poème moitié descriptif, moitié dramatique ; tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en prologue, récit et épilogue... »

En présentant ainsi cette œuvre, Chateaubriand négligeait un peu Bernardin de Saint-Pierre, qui, avant lui, avait usé des mêmes recettes et mon-

tré également au public européen des amoureux dans le désert, au milieu d'une nature et de mœurs assurément étrangères à l'Europe. La fausse sensibilité de cette œuvre, ses descriptions interminables, le christianisme prêcheur du Père Aubry, touchèrent les esprits et les imaginations dévoyés par l'humanitairerie rousseauiste, et valurent à Chateaubriand un gros succès. Le faux exotisme littéraire a trouvé, dans l'auteur des *Natchez*, son expression sublimée et l'on ne peut s'empêcher de songer, à lire cette description d'une nuit dans le nouveau monde, à quelque nuit de roman feuilleton :

«... Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel, tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couvertes de neige. Ces nues ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des blancs d'une ouate éblouissante... La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et

velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein... »

La description continue ainsi, impitoyable et sans fin. La formule Bernardin de Saint-Pierre-Jean-Jacques Rousseau s'affirme et va se répéter dans tout le cours du siècle jusqu'aux condors de Leconte de Lisle et aux filaos de Léon Dierx. M. Lanson (1), citant des extraits de descriptions semblables, déclare : « A vrai dire, ces choses-là ne sont presque plus de la littérature : on en est enchanté dans la mesure justement où l'on est sensible à la peinture. »

Ceux qui préfèrent à ce fatras dix lignes de Charlevoix se demandent simplement comment il se fait qu'il n'ait pas dégoûté à tout jamais les Français de l'exotisme ainsi formulé (2).

(1) G. Lanson, *op. citat.*

(2) Le *Temps* du 17 octobre 1910 a publié, sans signature, un article curieux sur les « inexactitudes » de Chateaubriand :

« La sévérité impitoyable des chercheurs, des redresseurs d'inexactitudes continue à s'exercer sur Chateaubriand. Il y a quelques années, M. Joseph Bédier, à qui nous devons cette œuvre d'art incomparable qu'est la traduction de

Après la spirituelle et limpide prose de Voltaire et des bons auteurs du XVIIIe siècle, quelle effroyable régression !

Lamartine, qui, enfant, s'était attendri avec

Tristan et Yseult, sentit, à la lecture des impressions de Chateaubriand sur l'Amérique, sa méfiance s'éveiller. Il résolut de soumettre à une critique minutieuse les narrations du célèbre voyageur. Est-il besoin de dire, hélas ! que le résultat fut désastreux pour la véracité du narrateur ? Dans son cabinet de travail, environné d'atlas et de « guides », M. Bédier prouva que Chateaubriand n'a pas vu tous les lieux et même tous les hommes dont il parle, qu'il a fait un usage abusif de certains récits de voyage qui lui sont tombés sous la main et sans citer d'aucune manière leurs auteurs.

Puis un fin lettré, M. Edouard Champion, publia l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* par Julien, domestique de M. de Chateaubriand. La différence est considérable entre les dires du maître et ceux du valet. Mais Julien n'avait pas accompagné le noble vicomte dans son voyage en Grèce. Tandis que Chateaubriand débarquait à Modari, pour traverser le Péloponèse, il envoyait son domestique l'attendre à la pointe de l'Attique ou à Smyrne. « C'est là autant de gagné, s'écrieront les admirateurs quand même de Chateaubriand. Nous voilà débarrassés d'un témoin aussi prosaïque qu'importun ! »

Il n'en est rien malheureusement. Un certain Avramiotti, médecin grec que Chateaubriand rencontra à Argos, a éprouvé, lui aussi, le besoin de redresser les affirmations, parfois imaginaires, du voyageur. Sainte-Beuve, qui pour toutes sortes de raisons, dont beaucoup n'avaient rien à

Paul et Virginie, publie en 1835 son *Voyage en Orient, souvenirs, impressions, pensées, paysages*, gâtés également par la manie descriptive, et les *Orientales* de Victor Hugo (1829) peignent un

voir avec la littérature, n'aimait pas Chateaubriand, connut quelques extraits de l'ouvrage d'Avramiotti, qu'il se fit un malin plaisir de reproduire. Mais l'ouvrage lui-même avait jusqu'ici échappé aux recherches des érudits, ce dont Chateaubriand n'avait pas à se plaindre. Or, voici cette lacune comblée. M. Aulard a retrouvé le volume dans la bibliothèque de Brera, à Milan, et il en publie dans la *Revue* de forts curieux passages.

Cet Avramiotti, originaire de Zante, exerçait la médecine à Argos. Quand il lut l'*Itinéraire*, il se sentit, dit-il, suffoqué de surprise. L'amour de la vérité le poussa aussitôt à en écrire la réfutation. Comme on pense, il n'est pas tendre pour Chateaubriand ; il exerce une revision minutieuse sur les moindres détails de son récit, et quelle joie quand il peut saisir l'auteur en flagrant délit d'inexactitude !

Quant aux inexactitudes de Chateaubriand, à quoi bon s'acharner ainsi à les relever toute· Quand on a lu les descriptions si poétiques et si vraies dans l'ensemble de l'*Itinéraire*, cette incomparable évocation d'un paysage nocturne de Messénie qui est au premier livre des *Martyrs*, comment ne pas lui pardonner des inexactitudes de détail ? Et n'est-ce pas Chateaubriand lui-même qui laissa un jour échapper cet aveu : « A ce moment, écrit-il, la lune se leva ; et elle se leva juste à point pour m'éviter un mensonge. Car si elle n'avait pas été dans le ciel, je l'aurais mise tout de même dans ma description ! »

Anatole France a raconté ici même cette délicieuse anec-

Orient imaginé de toutes pièces, ce que le poète lui-même a appelé « son beau rêve d'Asie ». Nous ne parlerons pas de *Bug Jargal*, fantaisie de jeunesse, d'ailleurs fort belle, encore que pure fiction.

Mais l'Orient est à la mode sous la Restauration et Alfred de Musset introduit dans le Cénacle en 1828, publie en 1830, ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Le Midi, n'est-ce pas de l'Orient encore? Du moins, Musset était-il spirituel, et il railla doucement le pittoresque romantique et les lamentations lamartiniennes sans s'attarder dans un exotisme artificiel.

Théophile Gautier de son *Voyage d'Espagne* (1840) rapporte des paysages nets et objectifs. Ici, il y a progrès. L'auteur qui se dépeint lui-même « un homme pour qui le monde extérieur existe » ne se laisse pas emporter par la fantaisie de ses sentiments. Du reste, il renonça

dote : « Mon professeur de rhétorique, dit-il, homme instruit et fort sensé, nous lut un jour en classe un endroit du *Génie du Christianisme*, dans lequel Chateaubriand dit qu'il vit trois œufs bleus dans un nid de merle. Mon professeur s'arrêta pour nous demander, avec cette bonne foi qui faisait le fond de son caractère, si les œufs de merle nous paraissaient bleus. « A mes yeux, ils sont gris », ajouta-il. Il resta pensif un moment, puis reprit avec un sourire : « Chateau-« briand était bien heureux de les voir bleus ! »

vite au lyrisme subjectif, et de ses divers Voyages en Espagne (1), en Italie (1850), à Constantinople et à Athènes (1852), en Russie (1858), il rapporta des visions précises, d'exactes observations. Son *Roman de la Momie* (2) a la valeur d'une

(1) Le *Voyage en Espagne* parut tout d'abord sous le titre de *Tra los montes*, titre à moitié castillan qui eût dû être remplacé par celui-ci : *Tra los sierras*. L'Espagne du nord laissa Théophile Gautier dans une indifférence relative. Mais son admiration éclate quand il découvre l'Andalousie. Cette Espagne africaine, si luxuriante et si embaumée, aux horizons chatoyants, se déroule comme un décor de fête devant ses yeux émerveillés. Vues de près, Grenade et ses antiquités mauresques lui font retrouver enfin les illusions qu'il avait apportées dans son bagage littéraire.

(2) « L'idée qu'on se faisait de l'Orient au temps des *Orien-* « *tales*, déclare M. Gaston Deschamps, s'est singulièrement « affermie, élargie, précisée, vérifiée. Il n'est pas défendu « aux poètes de lire les comptes rendus de la société asiatique « ou de la *Revue du monde musulman*.... Rien ne nous empêche « d'emporter dans notre bagage les livres savoureux des « Orientalistes, des arabisants et des professeurs de turc « lorsque nous chevauchons gaiement, sous le ciel bleu, à « l'amble accéléré des chevaux arabes, au pays des *Mille et* « *une nuits*. Un grand savant, un vrai savant, dont la science « est trop authentique, trop élégante pour refuser le voisi- « nage de la poésie, M. Gaston Maspéro, disait, un jour, que « Théophile Gautier, dans son *Roman de la momie*, a fait « preuve d'une connaissance très exacte des résultats de « l'égyptologie. Il se réjouissait même de voir quelques-une

étude scientifique et vaut autant par le détail des objets que par la couleur du style. Théophile Gautier est profondément artiste. Dès 1833, il se dégoûte du *bric à brac* romantique. Athènes, le Parthénon, précisent sa conception esthétique.

Chez Stendhal, prodigieux voyageur, qui, de 1799 à 1842, promène ses pas dans la plupart des pays de l'Europe, on ne trouve rien, dit Paul Léautaud (1), « de cet art d'écrire qui n'est souvent qu'une hypocrisie, ni aucune déformation par de la rhétorique, ni aucun souci de séduire l'œil ou de plaire à l'oreille...

« C'est l'idée, la sensation, le fait, le souvenir notés sur le moment et tels que l'expression en est venue, par un homme qui dit comme il pense et qui écrit comme il sent, uniquement soucieux d'être clair, prompt et exact. Le ton est si vrai, et l'accent si sincère qu'il semble parfois que ce soit une voix qu'on entend plutôt que des mots qu'on lit... »

Aussi bien, les œuvres que ses voyages inspirèrent à Stendhal, *Rome, Naples et Florence* (1817),

« des acquisitions de cette science parvenir ainsi, sous une « forme romanesque et poétique, à la connaissance du pu- « blic. »

(Journal *Le Temps*, 25 novembre 1906).

(1) STENDHAL, éditions du *Mercure de France*.

Promenades dans Rome (1829), *Mémoires d'un Touriste* (1838) sont-elles dépourvues de toute fantaisie romantique et point touchées par le fléau de la description.

Il en sera de même des œuvres de Prosper Mérimée dont la *Colomba*, le *Mattéo Falcone*, la *Carmen*, écrites avec une singulière puissance d'expression, un don d'évocation et un pittoresque remarquables, s'éloignent fort de l'exotisme romantique. Le cadre est peint sobrement. Les personnages sont sains, vivants. Stendhal, Mérimée, sont des auteurs intelligents : ils ont échappé à la contagion « d'humanitairerie » du siècle. Grandes et admirables exceptions !

George Sand n'échappa point, elle, non plus que Marceline Desbordes-Valmore, au fâcheux fléau. En 1836, elle écrit ses *Lettres d'un voyageur*. « Elle rêvait souvent des colonies, affirment Marius et Ary Leblond (1). Son roman *Indiana* a pour décor l'Ile de la Réunion, sur laquelle un de ses meilleurs amis, le naturaliste Maillard, lui avait donné les renseignements les plus précis. »

Marceline Desbordes-Valmore, d'un voyage à la Martinique, conserve une très forte impression (2). A. Lacaussade, dans sa Préface aux

(1) Marius, Ary Leblond, *Anthologie coloniale*.

(2) Desbordes-Valmore, voyageant en Italie, fut choquée

œuvres complètes de M. Desbordes-Valmore, dit que « dans ses premiers vers on retrouve, çâ et là, quelque chose de la mollesse et des tiédeurs des zônes tropicales. » A la vérité, peu de pièces de l'œuvre de la poétesse rappellent « le ciel brûlant des Antilles » pour parler comme M. Lacaussade. Du moins, le souvenir des Iles lointaines inspira-t-il à Marceline un de ses plus admirables poèmes :

Le Réveil

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore ?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi.
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Eveille, éveille-toi !

Mais, ce souffle d'amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor, je n'ose le ravir.
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge et tu me fais mourir.
Je n'ose le ravir !

par la *divina lingua.* « On ne comprend pas les nègres en arrivant aux colonies, mais leur voix ressemble à une haleine d'oiseau. »

Viens ! sous les bananiers, nous trouverons l'ombrage.
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour.
Le soleil est jaloux, il est sous un nuage
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour.
Viens éclairer l'amour !

Non, non, tu ne dors plus ! tu partages ma flamme !
Tes baisers sont le miel que nous donnent les fleurs.
Ton cœur a soupiré. Viens-tu chercher mon âme ?
Elle erre sur ma bouche et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs !

A titre de curiosité, citons cet autre poème bien inférieur au précédent :

La veillée du nègre (1)

Le soleil de la nuit (2) éclaire la montagne ;
Sur ce sable désert, faut-il encor rester ?
Doucement, dans mes bras, laisse-moi t'emporter,
Bon maître, éveille-toi ! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître, dormiras-tu toujours ?...

(1) *Elégies et Nouvelles.*
(2) Expression nègre.

L'orage dans son vol a brisé les platanes ;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau :
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau,
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître, dormiras-tu toujours ?

. . . . . .

Mais, la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur ;
Viens ! que ton front est froid ! quelle triste blancheur !
Oh ! maître ! que ta voix me rendrait du courage !
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître, dormiras-tu toujours ?

C'est là une pièce banale, dans le ton pleurard cher à l'auteur de *Paul et Virginie.* A l'époque où elle fut écrite, le monde entier s'enthousiasmait pour le livre de Mrs Beecher-Stowe : *la Case de l'oncle Tom.* Ceci, à la rigueur, peut constituer une excuse.

Méry, une des physionomies les plus curieuses de l'histoire littéraire aux environs de la Révolution de Juillet, fut comme Gérard de Nerval, avec qui il collabora plusieurs fois au théâtre (*Le Chariot d'enfant,* drame en cinq actes et en vers (1850), l'*Imagier de Harlem*, drame en cinq actes, prose et vers (1852), un voyageur déterminé. En 1822, il va chercher fortune à Constantinople. Après son *Napoléon en Egypte,* écrit en collaboration

avec Barthélemy (1828), il se rend en Italie. Il est plus tard, dans ce pays, chez la reine Hortense, le commensal du futur Napoléon III, et il raconte son voyage, en 1834, dans la *Revue de Paris*. De 1843 à 1847, il écrit une trilogie de romans dans laquelle il dépeint avec splendeur les paysages exotiques de l'Inde, de l'Amérique et de l'Afrique, contrées qu'il n'avait jamais vues (1). *Héva, la*

(1) Méry ne visita jamais l'Asie, mais, il avait lu et étudié Sonnerat.

Commissaire de la marine, mais surtout naturaliste, Sonnerat parcourut de 1768 à 1778 et de 1783 à 1805, les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, les Moluques, les Philippines, les îles des Papous, l'île de Ceylan, le côte de Malabar, les montagnes des Ghattes dans l'Inde, le golfe de Cambay, la côte de Coromandel, la péninsule de Malacca, le littoral de la Chine, enfin le cap de Bonne-Espérance. Il avait visité la Nouvelle-Guinée dans un premier voyage dont il a donné une relation en 1776 sous ce titre : *Voyage à la Nouvelle-Guinée*. Dans son grand ouvrage intitulé : *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine*, qui parut en 1782, Sonnerat a étudié avec exactitude et conscience l'histoire, la topographie de l'Inde et les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, la mythologie et la religion des Hindous. Il voit dans l'Inde le plus antique berceau de la civilisation. Au Cambodge, il admira fort « des ruines d'une grandeur colossale, d'immenses murailles en marbre sculpté, des édifices gigantesques, le tout couvrant un cercle de terrain de 10 à 12 lieues de diamètre, des monuments si prodigieux et si somptueux que le Vatican et le Colisée, mis à côté, paraîtraient d'infimes baraques. »

Floride, la Guerre du Nizam, eurent un succès énorme dans la *Presse,* ainsi d'ailleurs, que ses nombreuses séries de nouvelles, groupées sous les titres suivants : *Nuits anglaises* (1840), *Nuits italiennes* (1853), *Nuits d'Orient* (1854), *Nuits espagnoles* (1854).

Gérard de Nerval fut un grand touriste. « En dehors des commis-voyageurs et des explorateurs, dit Arvède Barine (1), peu d'hommes ont fait autant de lieues que Gérard de Nerval. Il connaissait la moitié de l'Europe sur le bout du doigt, pour l'avoir arpentée dans tous les sens et à pied autant que faire se pouvait... » Il voyagea également en Orient, visita l'Egypte, la Syrie, la Turquie et raconta dans un de ses meilleurs livres, (*Voyage en Orient* (1856), réimpression des *Scènes de la vie orientale, des nuits du Ramazan*), sous une forme charmante et très modérément romantique, ses séjours dans ces divers pays. « Il était né voyageur, dit Arsène Houssaye. Il n'aimait l'argent que pour voyager; quand il n'avait pas d'argent, son esprit voyageait... » Il voyagea si bien qu'il devint fou.

Théophile Gautier apprécia ainsi le très léger exotisme de Gérard de Nerval : « Il faisait des récits de voyages, des promenades humoris-

(1) Arvède Barine, *Poètes et névrosés.*

tiques, d'une fantaisie charmante et mesurée, d'un style fin et doux, d'une nuance argentée, car il s'abstint toujours des violentes colorations et le seul défaut qu'on puisse peut-être lui reprocher, c'est trop de sagesse... »

Pendant le voyage que Gérard de Nerval accomplit en Orient, ses lettres ne furent guère que des récits de voyage. Il semblait n'avoir d'yeux et de pensée que pour les scènes pittoresques qui défilaient devant lui. Annonçant à son frère qu'il a renoncé, sans aucun regret, à visiter les ruines de Thèbes, il ajoute : « Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes des cités mortes. »

« Les détails qu'il donna au public à son retour, dit Arvède Barine, sur les harems et les marchés d'esclaves, ne témoignaient pas non plus d'un esprit tourmenté par des idées abstruses. Ils sont d'un conteur spirituel et gai, qui n'annonce les Fromentin et les Loti, ni par la couleur du style, ni par l'intuition des sentiments exotiques, et qui demeure à la surface des choses. On ne devine le cours souterrain de sa pensée qu'en arrivant aux chapitres sur les Maronites et sur les Druses... En réalité, tandis qu'on le croyait tout occupé de sa femme jaune et autres incidents futiles, il ne songeait qu'à de nouvelles initiations à de nouvelles arcanes. Il absorbait avidement tout ce que

l'Orient, qui en est si riche, lui fournissait d'idées cabalistiques et de légendes surnaturelles, et achevait de se troubler la cervelle au contact des sectes mystérieuses et malsaines... »

De l'Orient, Baudelaire allait aussi rapporter de profondes impressions. Il s'était, à vingt ans, embarqué à Bordeaux sur un navire qui devait faire voile pour Calcutta. « L'ennui morne, dit Eugène Crépet (1), qui le saisit, dès les premiers temps de la traversée, abrégea son absence. Quand il eut manifesté sa ferme intention de rentrer en France, le capitaine du navire, à qui ses parents l'avaient confié, consentit sans difficulté à son désir et aida lui-même à le rapatrier. Son absence avait duré à peine dix mois (de la fin de mai 1841, à février 1842). Ce voyage a marqué dans la vie de Baudelaire. Il a, sans nul doute, contribué à développer sa sensibilité artistique, car on peut découvrir, çà et là, dans les *Fleurs du Mal* et dans les *Poëmes en prose*, quelques traces des impressions qu'il avait reçues des pays lointains et des cieux, inconnus contemplés pendant son voyage. »

Théophile Gautier, dans sa biographie de Baudelaire, affirme que le poète « de ce voyage au long cours, ne rapporta qu'un éblouissement

(1) Eugène Crépet, *Etude biographique sur Charles Baudelaire.*

splendide, qu'il garda toute sa vie. Il admira ce ciel où brillent des constellations inconnues en France, cette magnifique et gigantesque végétation aux parfums pénétrants, ces pagodes élégamment bizarres, ces figures brunes aux blanches draperies, toute cette nature exotique si chaude, si puissante, si colorée et, dans ses vers, de fréquentes récurrences le ramènent des brouillards et des fanges de Paris vers ces contrées de lumière et de parfums. Au fond de la poésie la plus sombre, s'ouvre souvent une fenêtre par où l'on voit, au lieu des cheminées noires et des toits fumeux, la mer bleue de l'Inde ou quelque rivage d'or, que parcourt légèrement une svelte figure de Malabaraise, demi-nue portant une amphore sur la tête... » (1)

L'exotisme de Baudelaire, un simple souvenir de la grande adolescence, celui de Gérard de Nerval, quelques impressions de tourisme sans plus d'importance que celles rapportées d'Europe par Alexandre Dumas père et qui sont consignées dans ses très amusantes et spirituelles *Impressions*

(1) Parmi les pièces des *Fleurs du mal* que le souvenir de son voyage put inspirer à Baudelaire, citons : « Sisina », « l'Albatros », « A une dame créole », « A une Malabaraise », « Bien loin d'ici »..., et enfin l'admirable « Invitation au voyage ».

de voyage (1839-1841), sans plus d'importance que celles rapportées par Victor Hugo de son voyage sur *le Rhin* (1842). Plus tard, en 1867, Taine écrira son *Voyage en Italie,* puis, humoristique, son *Voyage dans les Pyrénées.* C'est le tourisme classique, dans la note du président Debrosses, celui qui inspirera, en 1887, les *Sensations d'Italie* de Paul Bourget, et, plus près de nous, le *Voyage à Sparte* de Maurice Barrès et les diverses études de Charles Maurras et *tutti quanti.*

D'ailleurs, à dater du second Empire, les voyages en Europe se multiplient à tel point et, de nos jours, ils sont devenus d'une pratique si générale, que les ouvrages qu'ils inspirent, sous forme d'impressions et de souvenirs, ne constituent plus, à vrai dire, une littérature spéciale qui mérite une étude particulière. De nos jours, le terme « exotisme » qui, avant la Révolution, pouvait, pris au sens large du mot, embrasser toute recherche et toute incursion hors des frontières nationales, ne peut vraiment plus s'entendre que des pays séparés de la métropole par de longs parcours sur mer ou sur terre. Regnard, au XVIIIe siècle, se rendant en Laponie, vivait une aventure extraordinaire. Il n'en serait plus de même aujourd'hui.

Mieux que Baudelaire et que Gérard de Nerval, Fromentin sut, de ses souvenirs de voyages, tirer

deux œuvres remarquables. Les deux volumes, *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel* (1859), où il consigna ses impressions, contiennent d'admirables tableaux dont le coloris est bien supérieur à celui de ses productions picturales. Mais ce peintre n'est pas seulement « un descripteur », il est un analyste merveilleux et « il critique » un site, un décor avec une étonnante maëstria.

« A quoi bon, dit-il, multiplier les souvenirs, accumuler les faits, courir après les curiosités inédites, s'embarrasser de nomenclatures, d'itinéraires et de listes? Le monde extérieur est comme un dictionnaire; c'est un livre rempli de répétitions et de synonymes : beaucoup de mots équivalent pour la même idée. Les idées sont simples, les formes multiples. C'est à nous de les choisir et de les résumer. Quant aux endroits célèbres, je les compare à des locutions rares, luxe inutile dont le langage humain peut se priver sans y perdre rien. J'ai fait autrefois deux cents lieues, pour aller vivre un mois, qui durera toujours, dans un bois de dattiers sans nom, presque inconnu et je suis passé à deux heures de galop du tombeau numide de Syphax, sans me détourner de mon chemin. Tout est dans tout. »

Ceci n'est pas seulement d'un peintre, mais aussi d'un penseur. Le peintre est d'ailleurs admi-

rable, et il ne s'arrête pas aux surfaces, il pénètre jusqu'aux âmes. Ecoutons-le, par exemple, parler du *vieil Alger* :

« Leur ville, dont la construction même est le plus significatif des emblèmes, *leur ville blanche* (1) les abrite à peu près comme le burnous national, les habille d'une enveloppe uniforme et grossière. Des rues en forme de défilés, obscures et fréquemment voûtées; des maisons sans fenêtres, des portes basses; des échoppes de la plus pauvre apparence; des marchandises empilées pêle-mêle comme si le marchand avait peur de les montrer ; des industries presque sans outil, certains petits commerces risibles, quelquefois des richesses au fond d'un chaudron. Pas de jardins, pas de ver-

(1) Fromentin dit ailleurs :

« Alger est encore, et pour longtemps, j'espère, *El Bahadja*. « c'est-à-dire la plus blanche ville peut-être de tout l'Orient. « Et, quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illu- « mine et se colore à ce rayon vermeil qui, tous les matins, « lui vient de la Mecque, on la croirait sortie de la veine d'un « immense bloc de marbre blanc jaspé de roux.... »

« Les petites maisons construites dans ce paradis par des « voluptueux qui sont morts, sont du plus pur style arabe « et d'une blancheur de lys. Peu de fenêtres, des comparti- « ments réguliers, des chambres qu'on devine, des divans « circulaires indiqués par de petits dômes et des ouvertures « treillagées qui font rêver. Le ciel matinal couvre ces mys- « tères de lueurs fraîches et vives... »

dure; à peine un pied mourant de vigne ou de figuier qui croupit dans les décombres d'un carrefour; des mosquées qu'on ne voit pas; des bains où l'on va mystérieusement, une seule masse compacte et confuse de maçonnerie, bâtie comme un sépulcre, où la vie se dérobe, où la gaîté craindrait de se faire entendre; telle est l'étrangeté où vit, où s'éteint plutôt, un peuple qui ne fut jamais aussi grand qu'on l'a cru, mais qui fut riche, actif, entreprenant. J'ai parlé de sépulcre, et j'ai dit vrai. L'arabe croit vivre dans sa ville blanche : il s'y enterre, enseveli dans une inaction qui l'épuise, accablé de ce silence même qui le charme, enveloppé de réticences et mourant de langueur... »

Qu'on lise encore cette description de la vallée du Chéliff :

« Imaginez un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles ; une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil, tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu ; sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon, — des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi

nues qu'une aire à battre le grain ; quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé si c'est possible, avec un bloc énorme posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là, sur un amas de silex en fusion ; et, tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistre, mais exactement couleur de peau de lion. »

Cette description, et — l'œuvre exotique de l'auteur de *Dominique* en contient nombre d'autres aussi remarquables, — cette description est typique par sa netteté, sa concision et sa rigueur quasi-scientifique.

« *Une année dans le Sahel, Un été dans le Sahara,* dit Ernest Gaubert (1), ce que sont ces livres d'un style sobre, d'une couleur fondue qui, pleins d'ardeurs de soleil et de parfums, suggèrent plus encore qu'ils ne montrent, on l'a déjà dit, et leurs pages fleurissent toutes les anthologies. C'est un style et un coloris qui se rapprochent de Mérimée et de Stendhal, avec moins de sécheresse que le premier et infiniment plus de sûreté dans le choix des mots que le second... »

Guillaumet, plus tard, peintre comme Fromentin, écrira des *Tableaux Algériens,* mais d'une

(1) Ernest Gaubert, *Figures françaises* : Eug. Fromentin.

bien moins grande intensité, encore que très remarquables.

Peintre de lettres, seulement, mais grand et formidable peintre, Gustave Flaubert, dans *Salammbô*, roman carthaginois (1862), a réalisé la plus étonnante évocation de mœurs exotiques qui se puisse imaginer, et, cette évocation, il la réalisa plus en poète et en visionnaire, qu'en archéologue ou en savant. Il n'avait point le respect servile de l érudition : « Je me moque de l'archéologie (1), écrit-il à M. Frœhmer ; si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions,

(1) L'archéologie le lui rend bien : car M. Albert Gayet le savant égyptologue qui découvrit Antinoë et Thaïs, moins indulgent que M. Gaston Maspéro, déclare :

« ... Cette mystique *Tentation de saint Antoine*, que Flaubert interpréta de façon si plaisante, tandis que son contemporain, Théophile Gautier, nous gratifiait de l'inénarrable *Roman de la Momie*, faisant assaut d'ignorance romantique avec lui.

« Mais n'était-ce pas le propre de ces romantiques, d'ignorer toujours les sujets qu'ils traitaient, et même, lorsqu'ils pouvaient les connaître, de s'entêter à ne pas les regarder, et à les envisager d'une manière préconçue ? Ce manque de sincérité nous rend aujourd'hui l'œuvre tant réputée jadis, insipide et intolérable.

« A la critique, pas plus la *Tentation* que le *Roman* ne tiennent debout. »

si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. »

Flaubert avait raison, et *Salammbô* est un des plus nobles apports de l'exotisme à la littérature française : « Cette œuvre, dit M. Lanson (1), en son éclat étrange est forte comme *Madame Bovary*. La psychologie, naturellement, est moins intérieure, plus sommaire ; les passions, bizarres parfois, en leurs effets, ou monstrueuses, sont élémentaires en leur principe. Mais, c'était une condition du sujet. Tout l'intérêt va aux manifestations extérieures par lesquelles cette humanité lointaine se représente à nous, formes de meubles ou de palais, formes de sentiments ou d'actes. Un peu lourd, quoi qu'en ait pensé Flaubert, en sa richesse descriptive, ce roman est supérieur à tout ce qu'on a pu tenter en ce genre, par la largeur pittoresque et l'énergie dramatique des tableaux. »

Gustave Flaubert, prosateur, voulait que le roman fût objectif, impersonnel, « impassible ». Il prétendait que l'émotion, la pitié sortissent, s'il y avait lieu, des choses mêmes et non pas d'une pression indiscrète et arbitraire de l'auteur

(1) G. Lanson, *op. citat.*

sur le lecteur. Et Flaubert abdique les haines des romantiques : il admire même Boileau en qui il sent un art *impersonnel* et il le félicite *d'avoir fait ce qu'il voulait.*

Leconte de Lisle, autre grand poète de l'impassibilité et exotiste aussi, prétendit de même « faire ce qu'il voulait », et Maurice Barrès a pu dire (1) « qu'il exagéra le rôle de la volonté dans l'art. Il s'est trop méfié du beau trésor qu'un artiste porte dans son cœur. » Flaubert, dans sa *Correspondance,* témoigne d'une profonde admiration pour Leconte de Lisle, et c'est son nom avec celui de Baudelaire, qu'il invoque dans la lettre à Sainte-Beuve, au sujet de *Salambô,* pour légitimer le choix de son sujet exotique et antique.

MM. Marius et Ary Leblond, qui ont consacré à Leconte de Lisle, leur compatriote, une remarquable étude (2), établissent que le poète, qui quitta son pays natal à l'âge de trois ans (1821), y revint à deux reprises. Il passa douze années dans l'île et ces « douze années furent précisément celles de l'adolescence naïve et studieuse, et de la virilité laborieuse, inquiète et méditative ».

Leconte de Lisle, créole de naissance, était-il créole d'esprit? Baudelaire écrit :

(1) Maurice Barrès, *Discours de réception à l'Académie française* (17 janvier 1907).

(2) Editions du *Mercure de France,* 1906.

« Je me suis souvent demandé, sans pouvoir me répondre, pourquoi les créoles n'apportaient, en général, dans les travaux littéraires, aucune originalité, aucune force de conception ou d'expression. On dirait des âmes de femmes, faites uniquement pour contempler et pour jouir... De la langueur, de la gentillesse, une faculté d'imitation qu'ils partagent, d'ailleurs, avec les nègres, et qui donne presque toujours à un poète créole, quelle que soit sa distinction, un certain air provincial, voilà ce que nous avons pu observer généralement dans les meilleurs d'entre eux (1). M. Leconte de Lisle est la première et l'unique exception que j'aie rencontrée. En supposant qu'on en puisse trouver d'autres, il restera, à coup sûr, la plus étonnante et la plus vigoureuse. Si des descriptions trop bien faites, trop enivrantes pour n'avoir pas été moulées sur des souvenirs d'enfance, ne révélaient pas de temps en temps à l'œil du critique l'origine du poète, il serait impossible de découvrir qu'il a reçu le jour dans une de ces îles volcaniques et parfumées, où l'âme humaine, mollement bercée par toutes les voluptés de l'atmosphère, désapprend, chaque jour, l'exercice de la pensée. »

(1) « C'est une habitude de Baudelaire, disent MM. Marius et Ary Leblond, de généraliser, mais il songeait ici exclusivement à Lacaussade. »

« Bourbon, disent MM. Marius et Ary Leblond, occupe une grande place dans l'œuvre de Leconte de Lisle, si l'on considère surtout que cette œuvre fut relativement restreinte. Il apparaît dans chacun de ses volumes comme le motif constant des plus diverses inspirations. Toujours visionné par ses années de jeunesse dont il garde une «rose» mémoire, il associe généralement son oubli de la jeunesse et l'émotion que lui apportent ses souvenirs d'adolescence à la vision constamment « rose » de l'île où il naquit. Les poésies où il chante Bourbon sont celles où son âme se découvre le plus profondément et ont le frisson de pudeur des sensations virginales. De toutes ces pièces, ce sont celles où il fut proprement un poète lyrique... »

La belle pièce intitulée le *Manchy*, confirme ce point de vue :

LE MANCHY (1)

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

(1) *Poèmes barbares.*

La cloche de l'Eglise alertement tintait,
Le vent de mer berçait les cannes ;
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir jaune au chignon,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de manille.

Ployant leur jarret maigre et nerveux et chantant,
Souples dans leurs tuniques blanches,
Le bambou sur l'épaule et les mains sur les hanches,
Ils allaient le long de l'étang.

Le long de la chaussée et des varangues basses,
Où les vieux créoles fumaient,
Par les groupes joyeux des noirs, ils s'animaient
Au bruit des bobres madécasses.

Dans l'air léger, flottait l'odeur des tamarins ;
Sur les houles illuminées,
Au large, les oiseaux, en d'immenses traînées,
Plongeaient dans les brouillards marins.

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche,
Pendait rose, au bord du manchy,
A l'ombre des Bois-noirs touffus et du letchi
Aux fruits moins pourprés que ta bouche ;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'azur et d'écarlate,
Se posait, par instants, sur ta peau délicate,
En y laissant de sa couleur ;

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et sous leurs cils, mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
Au pas rhythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sol aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves !

« Leconte de Lisle, disent encore MM. Marius et Ary Leblond, ne sentit pas la beauté de l'île une fois qu'il en fut éloigné, comme Bernardin de Saint-Pierre découvrit la beauté de Maurice, dans la joie de se retrouver sur la terre de France. Sans doute, lui aussi, bénéficia de ce « recul » nécessaire à mettre toute chose en plus artistique valeur. Mais, le pittoresque de son pays avait intéressé ses yeux avant qu'il commençât à voyager : le début d'une nouvelle de jeunesse écrite à Rennes : *Mon premier amour en prose*, est à ce sujet d'un précieux renseignement :

« Il y avait donc, une fois, un beau pays, tout rempli de fleurs, de lumière et d'azur. Ce n'était

pas le paradis terrestre, mais peu s'en fallait, car les anges le visitaient parfois. L'Océan l'environnait de ses mille houles murmurantes, et de hautes montagnes y mêlaient la neige éternelle de leurs cimes aux rayons toujours brûlants du ciel. Or, je vivais, si je ne croyais vivre, dans un des doux recoins de ce pays. Je n'admirais rien, avec le pressentiment, sans doute, que l'admiration m'eût rendu fou, mais, en revanche, j'aimais instinctivement tout ce qui m'apparaissait, le ciel, la terre, la mer et les hommes. »

Et, plus tard, Leconte de Lisle dira son émotion à lire *les Orientales* : « Je ne puis me rappeler pour ma part, sans un profond sentiment de reconnaissance, l'impression soudaine que je ressentis, tout jeune encore, quand ce livre me fut donné, quand j'eus cette vision d'un monde plein de lumière, quand j'admirai cette richesse d'images si neuves et si hardies, ce mouvement lyrique irrésistible, cette langue précise et sonore. Ce fut comme une immense et brusque clarté illuminant la mer, les montagnes, les bois, la nature de mon pays, dont, jusqu'alors, je n'avais entrevu la beauté et le charme étrange que dans la sensation confuse et inconsciente de l'adolescence. »

Leconte de Lisle, affirment, dans leur *Anthologie coloniale*, les auteurs du *Zèzère*, « c'est le plus

grand poète exotique de la France : ses quatre livres de poèmes forment une épopée panthéïstique et darwinienne. Nul n'a décrit avec plus de puissance, exacte et colorée, la faune et la flore des tropiques, en les faisant vivre dans leur atmosphère lumineuse... »

Mais ici, intervient le sourire malicieux de M. Pierre Mille qui déclare :

« Leconte de Lisle? Oui... on lui doit le *Manchy* et une ou deux pièces encore, d'une sensibilité sincèrement exotique. Mais tout de suite, il s'est mis à décrire des condors, des jaguars et des éléphants, toutes bêtes qu'il n'avait jamais pu voir dans son île. Et il en fut de même pour le noble et pur Heredia. Ils furent de très grands poètes, mais ils ont été presque immédiatement métropolisés. »

Et M. Pierre Mille, qui pourrait encore citer ici Lacaussade et ce très pur et très grand poète, Léon Dierx, n'a pas tout à fait tort. Leconte de Lisle continue, en effet, la grande tradition de Bernardin, cette tradition dans laquelle l'exotisme apparaît surtout comme un motif admirable à descriptions et à développements poétiques. Leconte de Lisle s'écrie :

Salazes !... c'en est fait, j'ai quitté sans retour
Et vos pieds parfumés et mon natal séjour,
Et jamais mon regard ne portera mon âme
Sur vos fronts couronnés de neiges et de flammes....

Vigny adressera une exhortation semblable aux monts des Pyrénées, et la forme et la couleur seront les mêmes.

« L'amour que Leconte de Lisle voue à Bourbon, disent ses savants biographes, on peut dire qu'il fut l'amour même de la vie de Nature et celui de la Beauté. »

Oui, sans doute, mais comme l'expression de cet amour est générale et peu localisée ! Qu'on se reporte aux lignes de Fromentin que nous avons citées, par exemple, à sa description de la vallée du Chéliff. Cette description ne saurait s'appliquer à aucun site autre, ni dans le même pays, ni dans tout autre pays du monde. En est-il de même pour les descriptions d'un Leconte de Lisle, d'un Heredia? Non. Ce sont là des descriptions de poètes ; la forme en est admirable, mais à ce point universelle dans sa beauté, que le caractère exotique de l'œuvre pourrait être entièrement méconnu si le titre, une ou deux épithètes locales ne venaient rappeler aux lecteurs que tel ou tel pays est en cause. Est-ce là vraiment de l'exotisme? Nous ne le pensons pas.

En somme, du romantisme au Parnasse, de Chateaubriand, — et on pourrait dire, aussi justement, de Bernardin, — à Leconte de Lisle et à José Maria de Heredia (1), l'exotisme est le

(1) Chez José Maria de Heredia, cependant, constate

plus souvent un exotisme de parade, un exotisme superficiel, guère plus profond ni plus compréhensif que celui du XVIIIe siècle.

MM. Marius et Ary Leblond le reconnaissent eux-mêmes en d'excellents termes :

«... Une chaleur ambrée, une matité orientale colore les visages des portraits de Pauline Bonaparte ou de Mme Récamier, qu'une nostalgie des Antilles ou du Bosphore semble, dans le zézayant entourage de Joséphine, avoir couchées, en leurs tuniques légères, sur ces canapés déroulés ou relevées dans des attitudes d'attente. De même,

Maurice Barrès, la sensibilité « n'a rien à voir avec cette « vaine pitié où trop d'esprits veulent chercher la poésie. « Heredia trouve, comme le héros, son grand plaisir moral « dans un fait de guerre et dans l'ordre. En exposant à « la pleine lumière les fermentations du désir et de la mort, « il assainit les passions insensées. Chez la femme, il aime « la douceur et la soumission. Ses thèmes sont l'épée, le lit, « le foyer, le temple, et puis, les dieux, les héros, les parents « et les morts. Ces hautes figures, il les regarde avec tran- « quillité. Il est leur éternel compagnon. Il est celui, poète « ou prêtre, qui donne un sens divin aux nécessités immua- « bles.... »

« Heredia ! s'écriait Théophile Gautier, je t'aime parce « que tu portes un nom exotique et sonore et parce que « tu fais des vers qui se recourbent comme des lambre- « quins héraldiques » (cité par JULES LEMAITRE dans les *Contemporains*).

les poèmes de Leconte de Lisle présentent des visages chauds, des corps souples, des passions muettes et vibrantes et, dans une voluptueuse faroucherie, un idyllisme frugal et lumineux dans une atmosphère de belle île parfumée et capiteuse. *Ils réveillent au cœur et sous les yeux les souvenirs des pastorales créoles de Bernardin,* susceptibles du même effet *humaniste et humanitaire* sur l'élite du second Empire, que *Paul et Virginie* sur le public du XVIIIe siècle. »

« Humanitaire ! » hélas ! oui. Le zézaiement de Joséphine, les pastorales créoles de Bernardin, et pourquoi pas, de Léonard ? voilà en effet, tout l'exotisme. Il est assez curieux que les meilleurs esprits aient pu s'y tromper ; et n'est-ce point chose étonnante que Leconte de Lisle, prenant au sérieux les *Orientales* d'Hugo ? Mais, avons-nous vraiment le droit de maudire la fâcheuse influence de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques Rousseau, instaurateurs dans notre littérature de la pastorale humanitaire, avec ou sans accompagnement de nègres et de bananiers ? Non : ces écrivains et tous ceux qui, après eux, ont procédé de leur formule, avec les variantes adéquates aux tempéraments de chacun, ces écrivains n'ont fait que constater l'ambiance et l'état de sensibilité de leur époque. Ce n'est qu'en vertu d'une vue arbitraire de l'esprit et d'une

compréhension superficielle de l'histoire, qu'on pourrait les traiter de novateurs et les accuser d'avoir imposé aux hommes de leur temps un concept particulier.

Ainsi que le constate M. Emile Faguet, à propos de Michelet, autre grand humanitariste, « ils ont embrassé de tout leur cœur les préjugés que chaque époque apporte avec elle ». Ces préjugés, qui étaient le fait de tous ou de presque tous autour d'eux, ils les ont exprimés et présentés avec des formes somptueuses et belles, ils les ont colorés et vêtus avec un style riche et renouvelé aux sources lointaines de la poésie, de telle sorte qu'ils parurent guider la Foule, dont ils ne faisaient, au vrai, que traduire, avec habileté et grande éloquence, l'obscure conscience du Beau. Et c'est là l'histoire, vraisemblablement, de tous les précurseurs.

De Bernardin et de Chateaubriand à Leconte de Lisle, du Romantisme au Parnasse, prosateurs et poètes, sauf quelques exceptions notoires, telles que l'admirable Fromentin, ont donné au lecteur français l'exotisme qu'il méritait et qu'il était capable d'apprécier, exotisme de pure forme en tant que réalisation extérieure, exotisme conventionnel et compliqué, chez certains, de cet humanitarisme morbide, directement inspiré du rousseauisme. « Fausse, la prétendue

couleur locale des romantiques », a sévèrement, mais justement prononcé M. Melchior de Vogüé. Il semble bien *qu'autre chose pouvait être écrit*, et cet « autre chose », Gautier, Stendhal, Mérimée, Flaubert et Fromentin l'ont senti.

A la fin du XIXe siècle, et au début du XXe siècle, va régner une intense « activité coloniale », fait historique considérable, fait mondial et non limité à notre seul pays. Nous aurons à examiner si les prosateurs et les poètes de cette « activité coloniale » ont enfin réalisé une formule exotique moins conventionnelle, moins artificielle, plus proche du Fait, et, partant, de la Vie.

LIVRE II

L'ACTIVITÉ COLONIALE

Un des plus grands faits de l'histoire moderne, c'est assurément l'élargissement soudain du monde occidental, qui commença de se manifester à la fin du XVe siècle, avec les voyages de découvertes et les premières conquêtes espagnoles, anglaises et françaises, pour se continuer jusqu'à nos jours. Les civilisations, groupées d'abord autour du bassin méditerranéen, puis aux bords « des mers occitanes » prennent leur essor et rayonnent jusqu'aux terres les plus lointaines. C'est en ce qui touche notre pays que ce fait atteignit et réalisa une signification toute particulière. A considérer d'ensemble l'évolution économique, politique et morale de la France, surtout au XIXe siècle, la reconstitution de son empire colonial après 1870 apparaît comme un des événements capitaux de sa vie nationale et de son existence mondiale (1).

(1) « Lorsqu'il sera possible de juger les événements avec « le recul de l'histoire, il apparaîtra certainement que le

Au milieu du XVIIIe siècle, la France possédait un véritable empire d'outre-mer. Tout le nord de l'Amérique paraissait appelé à constituer une Nouvelle France. La géniale prévision d'un Cartier venait au fait. Tout s'écroule bientôt et le traité de 1763 consacre l'hégémonie anglaise et la déchéance française.

Mais, la France apporte un instinct tenace à poursuivre ses destinées coloniales. A la veille de la Révolution, elle travaillait à se reconstituer un nouvel empire.

Un moment, la force française est souveraine dans le monde, et Napoléon imagine une entreprise coloniale épique : la reprise de l'Inde aux Anglais et la conquête de l'Asie. Ce rêve s'effondre dans les plaines glacées de la Russie. 1815 : la France n'a plus de colonies. Saint-Domingue lui

« plus grand fait social du siècle dernier fut l'expansion co-
« loniale... Le XIXe siècle demeurera dans la mémoire des
« peuples celui où, grâce à l'expansion coloniale, l'histoire
« de la civilisation s'est confondue avec l'histoire de l'hu-
« manité. Dans cette grande œuvre, la France a eu la part
« qui convenait à ses traditions et à son génie : non, la plus
« avantageuse, mais , assurément, la plus belle, parce que
« la plus considérable et la plus difficile, celle qui devait
« exiger la plus sûre intelligence du but et comporter les
« plus grands devoirs. »

A. Messimy. *Notre œuvre coloniale.*

a été ravie en 1803, la Louisiane a été vendue. Elle garde la Martinique, la Guadeloupe, Cayenne, Saint-Pierre et Miquelon, une partie du Sénégal, la Réunion et quelques comptoirs dans l'Inde, tout ce qui reste de cette compagnie des Indes, qui, du temps de Dupleix, possédait dix-sept vaisseaux de ligne, vingt-cinq frégates et sept cent cinquante navires ordinaires !

Le gouvernement de la Restauration a des visées outre-mer. « A ce maigre domaine colonial, épars aux quatre coins du monde, dit M. Schéfer, il essaie de faire rendre tout ce qu'il est capable de donner (1). » Il encourage les explorations africaines de Caillé, de Sylvain Roux et de Gourbeyre ; il prépare, enfin, la conquête de l'Algérie poursuivie et réalisée par Louis-Philippe. Les Marquises, Taïti, les îles Wallis et Gambier, sont occupées ou protégées de 1841 à 1847.

Sous le second Empire, l'Afrique occidentale française se développe : guerre avec les Maures, expansion en Guinée, en Côte d'Ivoire, au Dahomey, au Gabon. Des traités sont passés à Madagascar. La Cochinchine est occupée, des conventions conclues avec le Cambodge et le Siam ; le

(1) Ch. Schéfer, *La France moderne et le problème colonial.*

Mékong et le Tonkin sont explorés. Enfin, la Nouvelle-Calédonie est explorée, conquise, et Tahiti s'organise.

La troisième République continue cette œuvre d'expansion. Protectorat de la Tunisie, expéditions répétées au Sénégal, au Soudan, au Niger et à la Côte de Guinée, c'est l'Afrique occidentale française ; explorations et missions au Congo et au Tchad, c'est l'Afrique équatoriale française. La Côte des Somalis devient colonie française, aux heures mêmes où l'activité italienne échoue à Adoua. Madagascar est occupée (1895). Nous sommes maîtres de toute l'Indo-Chine.

Cette activité coloniale de la France au XIXe siècle, encore qu'il soit assez difficile d'en déterminer avec précision toutes les causes, n'est pas un phénomène purement accidentel. Elle a ses racines dans la fatalité instinctive de la race française. Elle est mise en mouvement par les grandes influences économiques normales que nous retrouvons à la base de la vie de toutes les nations : besoin de débouchés nouveaux, recherche de matières premières et de denrées exotiques de consommation. A côté de ces moteurs économiques et politiques, il en est un autre, — le seul que nous voulions retenir au point de vue qui nous occupe, — il en est un autre purement moral, qui est constitué par l'influence des récits des

grands voyageurs du siècle, qui continuent l'œuvre des hardis pionniers des siècles précédents.

L'élargissement progressif du monde, dit civilisé, se manifeste ainsi sous la forme de suggestions étendant leurs ondes, du sujet à l'objet et de l'objet au sujet. Le mirage des pays lointains appelle les explorateurs, qui à leur tour font école. Il y a là un mimétisme très puissant, d'autant que fixé et magnifié par la fiction ou le récit littéraires. Tels hommes partent au loin, — la simple ambition personnelle déçue, ou quelque désillusion sentimentale y suffit parfois, — et c'est un empire nouveau qui se lève. La fantaisie d'un individu s'exerce et, du même coup, le domaine de son pays s'augmente. *Littérature de découvertes et de conquêtes.* Mais, ces temps héroïques sont vite abolis. L'heure moderne n'admet plus que difficilement épopées et héros. L'humiliation de Fachoda marque la fin des raids à la Marchand. Plus personne après Stanley ne songe à traverser l'Afrique : sport inutile. Le moment des « utilisations », des « exploitations » est venu. Les conventions internationales ont délimité *hinterlands* et sphères d'influences. Il s'agit désormais moins de procéder à de nouvelles conquêtes qu'à mettre en valeur les conquêtes déjà réalisées. A cette conception s'appliquent économistes et savants : d'où une *littérature de techniciens* non dépourvue d'in-

térêt et qui comprend des œuvres de toutes sortes, depuis des ouvrages d'économie politique générale jusqu'aux dictionnaires de langues indigènes, en passant par le manuel du parfait colon.

Enfin, correspondant à ce fait, « nos colonies », nombre d'œuvres d'ordre purement littéraire sont nées, très nombreuses depuis quelques années, et se multipliant d'autant que la vie coloniale, la vie exotique de la France a pris plus d'intensité. Ces œuvres, dans la présente étude, à laquelle nous avons volontairement donné le caractère d'un simple exposé historique, nous ne saurions en entreprendre la critique détaillée, non plus que chercher à établir les origines, la portée de chacune. Leur nombre est tel : dix volumes de critique n'y suffiraient point. Nous nous bornerons à une énumération rapide, la plus complète possible : au reste, il en paraît chaque jour de nouvelles. L'ensemble de ces œuvres constitue-t-il une littérature vraiment coloniale ou une simple manifestation d'exotisme comparable à celle des siècles précédents? Telle est la question que, pour conclure, nous serons amenés à poser, sinon à catégoriquement résoudre.

CHAPITRE I

VOYAGEURS ET TECHNICIENS

Au XIXe siècle, la mode des voyages se généralise à tel point et les récits de voyage et de tourisme sont si nombreux qu'il serait impossible de les tous dénombrer. Nous avons vu précédemment que la plupart des personnalités intéressantes de la littérature romantique se livraient à des randonnées européennes et même extra-européennes. Nous avons cité Stendhal, Gérard de Nerval, Théophile Gautier et quelques autres. Pour être complets, nous y devons joindre Pouqueville, qui, de 1820 à 1822, écrivit son *Voyage de la Grèce,* Pouqueville dont Chateaubriand, dans la *Préface* de son *Itinénaire à Jérusalem,* a pu dire qu'il serait certainement « le meilleur guide pour la Morée, s'il avait pu voir tous les lieux qu'il a décrits. Malheureusement, il était prisonnier à Tripolitza. »

A dater du premier Empire, la connaissance du monde européen est telle, les communications sont à ce point devenues sinon faciles, du moins fréquentes, qu'il ne saurait plus être question d'une littérature de « découvertes ».

Dodwell écrira bien encore, en 1809, son *Voyage classique et topographique de la Grèce,* Simond, en 1816, ses *Voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie,* Hommaire de Hell, ou plutôt, sa femme, fera paraître (1835) la relation d'un *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale.* Plus près de nous, contemporains même, les Daryl, les Victor Tissot publieront bien de nombreux récits de voyages dans les divers états européens, et en useront pour placer telles anecdotes cosmopolites ou peintures de mœurs plus ou moins suggestives. Mais ici, vraiment, l'exotisme perd ses droits. Tout au plus, peut-on plaider l'excuse du tourisme. Nous n'avons plus affaire qu'à de simple littérature, et Alfred Tattet écrivant à Musset ou à Güttinguer, Mérimée écrivant à Beyle ou à Mareste, n'ont point la prétention de révéler à leurs correspondants l'Angleterre ou l'Italie...

Mais, l'intérêt prêté aux récits relatifs aux pays lointains d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique n'est pas près de s'éteindre. Les lecteurs français qu'avaient passionnés l'*Histoire des voyages* de

l'abbé Prévost et les *Voyages de Cook* ont transmis à leurs fils le goût de telles lectures et l'*Histoire générale des voyages* de Walckenaër qui paraît de 1826 à 1831, les *Voyages autour du monde* de Dumont d'Urville (1833-1834) sont accueillis avec la plus vive faveur.

Et partout, à travers l'ancien comme à travers le nouveau continent, de hardis voyageurs partent à la découverte des terres encore inconnues ou inexplorées et rapportent de ces lointains pays d'intéressants récits. Bruce publie à Londres en 1790 la relation de son *Voyage en Abyssinie,* et Thurnberg à Upsal de 1788 à 1793 ses *Voyages en Afrique et en Asie.* Sonnini qui avait la prétention de traverser l'Afrique entière dans son milieu, depuis le golfe de la Sidra jusqu'au cap de Bonne-Espérance, doit se borner à parcourir l'Egypte dans tous les sens. Le récit de ses *Voyages en Egypte, en Grèce et en Turquie* (1799-1801) n'a pas l'aridité d'un itinénaire et constitue une lecture substantielle. Bory de Saint-Vincent, en 1804, publie son *Voyage dans les îles d'Afrique* (Ténériffe, Maurice, la Réunion et Sainte Hélène), où les descriptions géologiques, les observations de météorologie et les détails de botanique tiennent une large place. C'est l'inauguration de la littérature exotique à tendance scientifique et documentaire. Dessinateur et graveur habile, Denon,

déjà connu par un *Voyage en Sicile et à Malte*, accompagne Bonaparte dans la Haute et la Basse Egypte et en rapporte un volume orné de dessins, du plus haut intérêt. Puis, voici les grands voyageurs africains : Mungo Park remonte la Gambie, découvre le Niger, aux bords duquel il meurt assassiné, au cours d'une seconde exploration. Ses *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique* paraissent en 1799 et 1815. Et, après Mungo Park, c'est Salt, en Abyssinie, Ali-Bey, Bowdich, au pays des Achantis (1819), Belzoni en Egypte et en Nubie (1820), Laing, dans toute l'Afrique occidentale (1825), et Clapperton, Oudney, Denham et Lander, tous quatre morts en Afrique, de fatigue et de privations (1822-1834), « après avoir épuisé le cercle des misères humaines ». C'est encore le *Voyage en Afrique* de Thomas Baines (1861-1862), les *Voyages en Abyssinie et dans le Kordofan* de Heuglin, Munzinger, Beurmann et des dames Tinné (1864-1865), les admirables explorations des Barth, des Nachtigall, des Schweinfürth, le *Voyage en Abyssinie* de Th. Lefebvre, dont le récit est précédé d'un large tableau des institutions de l'Abyssinie, le *Voyage sur la Côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale* de Hecquard (1853).

De 1857 à 1865, paraissent à Londres les *Voyages et recherches d'un missionnaire dans*

l'Afrique méridionale. Ce missionnaire glorieux, c'est David Livingstone qui « s'était proposé un triple but : propager l'Evangile, conquérir de nouvelles données à la science et, enfin, nouer avec des peuples inconnus des relations avantageuses pour sa patrie ».

Livingstone, en 1869, sera cru perdu et Stanley recevra la mission du New-York Herald de le retrouver, d'où le récit de *Cinq années au Congo.* De 1861 à 1867, Paul du Chaillu écrit ses *Voyages dans l'Afrique équatoriale,* et voici les récits récents de Faidherbe, du général Daumas, auteur d'un remarquable ouvrage : *Le Grand Désert,* de Paul Soleillet *(Voyage en Ethiopie, Obock, le Choa, le Caffa),* d'Edouard Foa *(Les Grandes Chasses dans l'Afrique centrale),* de Brazza, de Birger *(Du Niger au Golfe de Guinée),* de Pierre d'Espagnat *(Jours de Guinée)*, de Félix Dubois *(La vie au Continent noir* et *Tombouctou la mystérieuse),* du commandant Hourst *(Sur le Niger)*, de Fernand Foureau *(D'Alger au Tchad)*, de d'Olonne *(De la Côte d'ivoire au Soudan),* de Colrat de Montrozier, d'Emile Gentil *(La Chute de l'Empire de Rabah)* et de mille autres qui, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, explorèrent la terre d'Afrique.

En Asie, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, les voyageurs sont également

nombreux. Georges Forster et Staunton viennent de publier à Londres (1797 et 1798), le premier son *Voyage du Bengale en Angleterre*, le second, son *Voyage en Chine et en Tartarie*. En 1806, paraît le *Voyage en Chine* de sir John Barrow, que les Anglais considèrent encore aujourd'hui comme l'ouvrage le plus remarquable qui ait été écrit sur le Céleste Empire. D'autres Anglais publient divers ouvrages curieux sur l'Asie. C'est J. Mouer, en 1812, et 1818, avec ses *Voyages en Perse, en Arménie et dans l'Asie Mineure*, le capitaine Basil-Hall avec ses *Voyages en Chine et en Corée* (1818), J. de Kinneir avec son *Voyage dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Kurdistan* (1818), H. Pottinguer avec ses *Voyages dans le Béloutchistan et le Sindh* (1816). En 1821, Amédée Jaubert publie son curieux *Voyage en Arménie et en Perse*. Puis, ce sont encore des récits d'explorations anglaises : *Le Voyage en Asie Mineure* du colonel W. M. Leake (1824), *Le Voyage de Calcutta à Bombay par les provinces supérieures de l'Inde* de R. Heber (1827-1828), *Les Voyages d'Alexandre Burnes en Asie* (1834), dont l'auteur, déclare Humboldt, est « le premier des voyageurs qui ont parcouru l'intérieur du continent asiatique ».

En 1834, paraît à Paris le *Voyage de Victor Jacquemont dans l'Inde*, un des livres les plus précieux qu'ait inspirés l'Hindoustan. La mort

de Victor Jacquemont, survenue à Bombay le 7 décembre 1832, inspira à Prosper Mérimée une lettre émouvante (1). Paraît encore *le Voyage d'exploration sur l'Euphrate et sur le Tigre* du colonel F. R. Chesney (1850-1868), contemporain des *Voyages et recherches en Chaldée et en Susiane* de W. L. Loftus, un précurseur des Dieulafoy et de M. de Morgan.

Continuant, avec le P. Gabet, la grande tradition des missionnaires voyageurs, le Père Huc (Evariste Régis) part en Chine, vers 1840. Après cinq ans de séjour dans ce pays il va au Thibet. Il est de retour à Macao, en 1846. Il passe encore plusieurs années en Chine, puis, reprend la route de la France en traversant l'Inde, l'Egypte et la Palestine. Outre des *Lettres* et des *Mémoires* insérés dans les *Annales de la propagation de la foi*, le Père Huc a laissé : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet, et la Chine pendant les années* 1844, 1845 et 1846, ouvrage publié à Paris en 1850 ; l'*Empire chinois*, suite du précédent, couronné par l'Académie française en 1855 ; *Le Christianisme en Chine et en Tartarie* (1857-1858). Les ouvrages du Père Huc, qui ont été plusieurs

(1) Cf. *Mercure de France*, 16 septembre 1910. Seize lettres, inédites de Prosper Mérimée à Sutton Sharpe, publiées par M. Adolphe Paupe.

fois réimprimés et traduits en plusieurs langues, constituent, aujourd'hui encore, le monument le plus remarquable qui ait été jamais consacré à l'étude des mœurs de la Chine, et leur retentissement dans les milieux savants et littéraires du second Empire fut considérable.

Le docteur A. Bastian de Leipzig, après avoir visité de 1860 à 1863 le Pégu, le Barma, le Siam, le Cambodge et la Cochinchine, publia ses *Voyages dans l'Asie Orientale,* qui contiennent sur l'Indo-Chine quantité de documents et d'informations intéressantes (1866-1869). W.G. Palgrave, en 1865, publie son *Voyage dans l'Arabie centrale et orientale.* En 1863, Arminius Vambéry, hongrois expatrié, prend le nom de Reschid-Effendi et le costume d'un derviche, part de Téhéran et traverse le désert turcoman. Il visite Khiva, Bokhara, Samarcande, villes fameuses dont la connaissance lui apporte une profonde désillusion. Il revient en Europe par Hérat et Téhéran en janvier 1864. Dans le compte-rendu de son voyage paru à Londres en 1867, sous ce titre, *Voyage dans l'Asie centrale,* il s'attache surtout à des recherches philosophiques, à l'exposé des mœurs des pays visités et à la narration de ses aventures qui furent nombreuses.

De 1870 à nos jours, du Père Huc à M. Marcel Monnier, en passant par Francis Garnier, c'est

par centaines que les voyageurs parcoururent le continent asiatique. Les noms de Mme de Ujfalvy-Bourdon, de Russel Killough, de Kennan, de Courrière, de Cotteau, d'Atkinson, de Boulanger, de Louis Rousselet, de Gabriel Bonvalot, du prince Henri d'Orléans, de Dutreuil de Rheins, de Fournereau, de Pavie, sont présents dans toutes les mémoires et le nombre des récits de voyages publiés seulement en ce qui concerne l'Indo-Chine comporterait une bibliographie de plusieurs centaines de pages.

Pour l'Amérique, Alexandre Mackensie publie en 1801 son *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, Marve, en 1812, son *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, le prince Maximilien de Neuwied, en 1819, son *Voyage au Brésil*, Martius et Spix en 1824 leur *Voyage dans le Brésil.*

Pendant cinq années, de 1799 à 1804, Alexandre de Humboldt, le célèbre auteur des *Voyages en Amérique et en Asie* (1809-1848), parcourut la Colombie, les Cordilières, les bords de l'Orénoque et de l'Amazone, le Pérou, le Mexique et Cuba. Cette expédition provoqua un enthousiasme mondial ; « trente ou trente-cinq volumes de grand et de petit format en ont été le fruit, en tout, une dizaine d'ouvrages renfermant des études, des documents, des données de toute espèce, sur la géographie et les sciences annexes,

l'anthropologie, l'ethnologie l'archéologie américaine, l'économie politique et sociale, l'histoire physique et morale du nouveau continent. »

Emule de Humboldt, Alcide d'Orbigny traverse le Brésil et l'Uruguay, explore le Parana et ses affluents, parcourt les pampas dans tous les sens, séjourne en Patagonie, passe au Chili et en Bolivie. Son long voyage qui dura sept années se termine par le Pérou. Le compte-rendu qu'il en fit, sous le titre *Voyage dans l'Amérique méridionale* (1835-1849), constitue une œuvre d'une réelle valeur littéraire et dont le cadre est presque encyclopédique.

Après Humboldt et d'Orbigny, et plus près de notre époque, voici le *Voyage à Terre-Neuve* du comte de Gobineau, le *Mexique* de Désiré Charnay, puis les récits du docteur Crevaux, de Coudreau, de Jules Gros, de Wiener, d'Elisée Reclus *(Voyage à la nouvelle Orléans)*, que complètent dans l'ordre littéraire les *Vues d'Amérique* de Paul Adam, l'*Outre-mer* de Paul Bourget, et le *Voyage de San Francisco au Canada* de Jules Huret.

En Océanie, après les célèbres voyages des Cook, des Bougainville et des La Pérouse, il convient de citer ceux de Parker King, de Fitz-Roy et de C. Darwin (1828-1839), de Leichhardt en Australie (récit publié à Londres en 1847), et tout récents

les ouvrages de Mœrenhout, d'Henri Rivière et de Charles Lemire.

Puis, ce sont les grandes narrations océanes et polaires, et successivement paraissent, en 1798, le *Voyage de découverte au nord de l'Océan Pacifique* de Vancouver ; de 1811 à 1816, le *Voyage de découverte aux terres australes* de Pérou, le naturaliste de l'expédition du capitaine Baudin ; en 1814, *les Voyages aux terres australes* de Flinders et Bass ; en 1823, les *Voyages au Spitzberg et au Groënland* de Scoresby ; en 1828, le *Voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest* de sir John Ross qui réalisa, sans littérature, la pensée un instant caressée par Chateaubriand ; en 1856, le *Voyage aux mers arctiques* de Mac Clure qui, lui, découvre enfin ce fameux passage Nord-Ouest entrevu par Ross et, le premier, pénètre de l'Océan Pacifique dans l'Océan Atlantique en contournant l'extrémité septentrionale du Continent américain.

Les œuvres de Nordendjskiöld, de Nansen, de Charcot sont d'hier. Nous ne nous y appesantirons pas, non plus que sur les divers *Voyages autour du monde* du baron de Hubner, de Planchut, de Gabriac et de Beauvoir.

A dessein, nous limitons aux noms principaux cette énumération des récits de voyages publiés au cours du XIXe siècle, sans quoi, cette étude à

tendances générales tournerait au résumé bibliographique. De plus, au point de vue spécial auquel nous nous sommes placés de la valeur de l'apport de l'exotisme à la littérature nationale, il est bien certain que si les récits d'un Cook, d'un Humboldt ou d'un Huc, ont pu, à certains moments, constituer pour les esprits cultivés une révélation inattendue et fort suggestive des mœurs et des coutumes de pays lointains et quasi-inconnus, et influencer, par là même, comme avait pu le faire un du Halde pour Voltaire, les écrivains et les artistes contemporains, il est bien certain qu'aujourd'hui, les récits de voyages ne constituent plus une suggestion efficace. A propos des récits de ce genre, M. Gustave Lanson constate (1) : « Tous ces ouvrages sont accueillis avec empressement, et il faut qu'ils soient bien médiocres pour n'obtenir aucun succès. Il semble que le public soit las de fictions et savoure la certitude de la réalité des récits et des descriptions que ces sortes d'écrits lui offrent. Il semble aussi que son éducation esthétique soit au point qu'il est apte à extraire lui-même d'une matière brute les possibilités de plaisir littéraire qu'elle contient, et qu'il se plaise à faire ce travail plutôt qu'à le recevoir tout fait d'un artiste habile.

(1) Gustave Lanson, *op. citat.*

Il cueille la psychologie et le pittoresque épars dans toutes ces écritures, et, si peu qu'il en récolte, son effort, autant que son gain, le contente. Enfin, il est vrai aussi que la frivolité d'esprit, l'inaptitude à penser trouvent leur compte à ces lectures qui ne présentent que des choses particulières. »

Cette analyse est assez exacte. Depuis trente ans, le livre de voyage a cessé d'apparaître au lecteur comme une source *d'émotions exotiques*, c'est-à-dire, nouvelles et autres que celles auxquelles l'exposait, dans la vie de chaque, jour sa sensibilité d'Européen civilisé et assagi. Tout ce qu'il trouve dans ces livres ne lui offre rien d'inattendu. Il en connaît la recette littéraire comme il sait celle du roman policier ou du roman russe. Mais, « cela l'amuse ». Selon un autre cliché, « cela le change » des pitoyables adultères, des amours à Venise et des analyses d'âmes compliquées qui ont alourdi et rendent illisibles les romans contemporains.

De plus, à cette préoccupation purement hédonique s'en est jointe une seconde purement utilitaire. Dédaigneux d'un exotisme par trop connu et galvaudé par mille récits sérieux ou fantaisistes, le lecteur a été amené à chercher dans ces ouvrages consacrés aux pays lointains et aux colonies notamment, une « utilité », une docu-

mentation précise en vue de l'établissement éventuel de comptoirs, ou du lancement projeté de grosses entreprises, industrielles ou commerciales. C'est ainsi, en vue de répondre à ce besoin certain, que, depuis quelques années, a pris naissance une *littérature technique*, laquelle, d'ailleurs, réalisée souvent par des hommes de la plus grande valeur, n'est pas toujours sans qualité littéraire.

Nous plaçant uniquement à ce dernier point de vue et désirant complète notre étude, nous citerons rapidement parmi les ouvrages des techniciens ceux qui, mieux que nombre d'œuvres purement littéraires, et continuant en cela la grande tradition de Charlevoix et de Bertram, présentent un intérêt exotique certain soit par la peinture des mœurs soit par l'histoire des institutions qu'ils évoquent ou retracent.

En ce qui concerne l'Afrique, d'abord, voici, purement techniques, les recueils de M. Rouard de Card : *Les traités de protectorat conclus par la France en Afrique de* 1870 *à* 1895 (1897), les *Traités entre la France et le Maroc* (1898), les *Territoires africains et les conventions franco-anglaises* (1901).

Puis, ce sont de Faidherbe, *Le Sénégal* (1889), de Gaffarel, *Le Sénégal et le Soudan français* (1895). de M. Aspe Fleurimont, *La Guinée française*, de Victor Deville, *Le Partage de l'Afrique*. Onésime

Reclus, en 1904, développe ce paradoxe amusant encore qu'assez tendancieux : *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique.* M. Jean Darcy consacre deux remarquables ouvrages à la lutte coloniale en Afrique entre la France et l'Angleterre : *Cent années de rivalité coloniale* (1904-1908). Gustave Binger avec la *Terre de l'Islam* (1906), Dupont et Coppolani avec les *Confréries religieuses musulmanes* apportent une contribution intéressante au gros problème religieux que pose notre domination africaine. M. Hanotaux avec le *Partage de l'Afrique* évoque les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent l'équipée de *Fachoda* : leçon historique capitale. M. Henri Lorin avec l'*Afrique du Nord,* M. Paul Leroy-Beaulieu écrivent l'histoire de l'Algérie et de la Tunisie. Le commandant Ferry, dans *La France en Afrique,* M. Lucien Hubert, dans *Politique africaine* (1904) et l'*Eveil d'un monde : l'œuvre de la France en Afrique occidentale* (1908), évoquent dans leur ensemble les étapes successives de notre expansion en Afrique. Après ces ouvrages généraux, voici, pour l'Afrique équatoriale, le savant livre de Fernand Rouget, *L'Expansion coloniale au Congo français* (1906), que complètent, au point de vue spécial de la défense des indigènes, le beau livre de E. D. Morel, *Problèmes de l'Ouest-africain* (1904), et les ouvrages de Félicien Challaye, *Le*

Congo français et *La Question internationale du Congo.* MM. Descamps, sous ce titre, *l'Afrique nouvelle,* et Vandervelde retracent l'histoire de l'Etat indépendant belge.

M. G. Deherme, esprit méthodique et généreux, se console du rêve fragile des Universités populaires en écrivant l'*Afrique occidentale française : action politique, action économique, action sociale.* Pour la *Côte d'Ivoire,* MM. Clozel et Villamur, pour *le Dahomey,* MM. François et Henry Hubert rédigent de complètes monographies.

MM. Vignéras et Angoulvant décrivent *Djibouti et l'Abyssinie.* M. André You, après l'œuvre colossale de Grandidier (1885), consacre à *Madagascar : histoire, colonisation, organisation* (1905) un ouvrage intéressant, à compléter avec les *Instructions* et les *Rapports* du général Galliéni, et les ouvrages de E. Gautier, *L'âme Malgache,* de Jean Carol : *Chez les Hovas* et des RR. Pères de la Vaissière et Piollet. M. François de Mahy écrit : *Autour de Bourbon et de Madagascar* et Edouard Hervé *l'île de la Réunion.*

Après ces ouvrages citons encore *Souvenirs et Visions d'Afrique* de l'orientaliste Masqueray qui, d'après MM. Marius et Ary Leblond, « a fait pour la société kabyle ce que Fustel de Coulanges avait fait pour la société romaine », les travaux d'Ismaël Hamet sur les *Berbères français du*

nord de l'Afrique, les volumes consacrés à l'ethnographie africaine par M. Boulifa et les belles pages de critique écrites par M. Mohammed ben Chenneb.

En Asie, *les Civilisations de l'Inde* ont inspiré un admirable livre au Dr Gustave le Bon ; M. Métin s'est occupé de *l'Inde d'aujourd'hui* et M. Joseph Chailley a consacré à *l'Inde britannique* une étude magistrale et définitive. Voici les historiens de l'évolution asiatique : M. Victor Bérard, avec *la Révolte de l'Asie*, M. Leroy-Beaulieu avec *la Rénovation de l'Asie* (1900), M. Henri Cordier avec son *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* (1902). M. Jean Rodes (1909) consacre à *la Chine nouvelle* l'étude la mieux informée et la plus pénétrante qui ait été écrite depuis Huc et Gabet, et ce sont des livres curieux que *Crime et Misère en Chine* du docteur Matignon et la *Vie secrète de la Cour de Chine* de M. Maybon. M. G. Ducrocq plaint la *Pauvre et douce Corée.* S. Weulersse et Félicien Challaye s'occupent du *Japon d'aujourd'hui* sans nous faire oublier les admirables pages traduites de Lafcadio Hearn par Marc Logé et de Kipling par MM. Fabulet et d'Humières.

Pour l'Indo-Chine, les œuvres abondent : c'est l'intéressante série d'ouvrages de la *Mission Pavie*, *la Colonisation de l'Indo-Chine* de J. Chailley,

dont nous venons de citer l'étude sur l'Inde Britannique et qui a écrit encore cette admirable monographie : *Java et ses habitants* (1900). De M. de Lanessan, c'est *l'Indo-Chine française* (1889), la *Colonisation française en Indo-Chine* (1895), de Bouinais et Paulus, *la Cochinchine contemporaine* (1884), *le Protectorat du Tonkin* (1885), *l'Indo-Chine française contemporaine* (1885) et *la France en Indo-Chine* (1890). De M. Louis Salaün, *l'Indo-Chine* (1903), de Paul Doumer, *l'Indo-Chine française, Souvenirs* (1905), de M. Ferdinand Bernard, une étude de grande allure, *l'Indo-Chine.* M. Gosselin étudie *l'Empire d'Annam*, M. Pasquier, *l'Annam d'autrefois* et l'amiral Réveillère *L'âme Khmère.* Et nous pouvons conclure avec M. Pierre Norel (1) :

« De la littérature coloniale, en voici : qui relit aujourd'hui le livre admirable de Henri Mouhot, cet apôtre? Fût-il né anglais que son livre serait aujourd'hui entre toutes les mains ; et nous Français, nous le lirions dans une traduction. Qui consulte aujourd'hui le monument de science, d'observation sagace et de pénétration psychologique qu'ont laissé Doudart de Lagrée et Francis Garnier? Il n'y a pas longtemps qu'on relisait encore *le Pays d'Annam* de Luro... Comment ne con-

(1) Enquête de la *Dépêche coloniale.*

naît-on plus ce magnifique ouvrage de Moura, deux gros in-octavos, *le Royaume du Cambodge*, élaboré, composé avec les seuls matériaux des grimoires indigènes où Moura a évoqué, avec des yeux amoureux et un souci acharné de l'exactitude, les magnificences de la civilisation Khmer, « véritable trésor où l'on puisera longtemps », a écrit Aymonier dont l'opinion vaut bien qu'on s'y arrête. Et ce livre de haute impartialité de Vial : *les Premières années de la Cochinchine*, et cette étude lumineuse de Landes sur *la Commune annamite*, ses notes précises sur les *Mœurs et Coutumes des Annamites*, et les gloses si pénétrantes de Jeanneau sur les livres chinois. Faut-il citer encore, pour les venger de l'oubli un peu voulu où on les laisse, les noms des Brière, des Villard, des Renaud, des Silvestre, des Génibrel, des Harmand, des Delaporte, des Champeaux, des Legrand de la Liraye, des Aubaret, des Philastre et d'autres que j'oublie dont les travaux se trouvent épars dans cette précieuse collection des *Excursions et Reconnaissances* que le gouvernement de la Cochinchine fit rééditer de 1892 à 1897...? »

Nos colonies d'Amérique ont inspiré plusieurs œuvres d'une haute tenue littéraire et notamment de M. Emile Salone, *la Colonisation de la Nouvelle France*, de Pierre de Vaissière, *Saint-Domingue*,

(1629-1789) : *la société et la vie créoles sous l'ancien régime*; du baron Marc de Villiers du Terrage, *Les dernières années de la Louisiane française,* de M. Chemin-Dupontès, *les Petites Antilles.* Enfin, la Nouvelle-Calédonie a inspiré à M. Le Goupils un très curieux et véhément pamphlet : *Comment on cesse d'être colon* à opposer, avec son pessimisme vécu et expérimental, à l'optimisme littéraire de Charles Géniaux (1), et M. Jean Carol a écrit des pages intéressantes sur *le Bagne.*

Les ouvrages généraux sur les colonies sont légion. Nous citerons les plus caractéristiques : et d'abord, celui qui longtemps constitua le seul ouvrage d'ensemble sérieux, relativement à l'historique de la Colonisation, *La Colonisation chez les peuples modernes* de Paul Leroy-Beaulieu (1854-1902), ouvrage que des rééditions successives n'ont pas suffisamment rajeuni et qu'un point de vue exaspérément anglophile gâte un peu. Serré et précis, le livre de M. Marcel Dubois, *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs* (1895), produisit à cet égard une mise au point nécessaire. Les différents auteurs qui ont essayé de tenter une synthèse de la colonisation n'y ont jusqu'à présent qu'assez mal réussi. Ni les essais de

(1) Auteur d'un livre, d'ailleurs excellent : *Comment on devient colon.*

M. de Saussure, ni *la Philosophie de la colonisation* de M. Edgar Denancy (1902), ni *la Philosophie de la Colonisation* de M. Paul Théodore Vibert, fatras prétentieux et indigeste, ni *les Problèmes de la Colonisation de* M. Valmor, ne constituent des œuvres ayant vraiment une valeur philosophique. La généralisation de M. Carl Siger parue sous ce titre : *Essai sur la colonisation*, vaut par l'originalité de la thèse développée. « Ce livre, dit M. P. Cultru (1), le savant historien de *Dupleix*, a de la valeur. Son analyse exacte, presque toujours, des causes et des modalités de la colonisation est faite d'après une documentation sérieuse, bien qu'il affecte parfois de mépriser les documents. Sa critique ménage peu les prétextes hypocrites que les modernes mettent en avant pour justifier la conquête des pays neufs. Philanthropie, civilisation, assimilation, association, autant de mots qui voilent pudiquement l'exploitation impitoyable des peuples colonisés. C'est surtout un excellent principe de méthode historique que de vouloir se garder de toute théorie, de toute spéculation, si séduisante qu'elle puisse être. Voir les faits en eux-mêmes, tels qu'ils sont et, de propos délibéré, se défendre de les encadrer dans un système, de les relier arbitrairement par

(1) *Quinzaine coloniale*, 10 septembre 1907.

une chaîne logique forgée après coup, soumettre son esprit à la réalité et non la réalité aux conceptions de son esprit, voilà une leçon qui ressort du travail de M. Siger et dont les historiens et les politiques peuvent tirer profit aussi bien que les philosophes. »

L'ouvrage de M. Arthur Girault : *Principes de la colonisation et de la législation coloniale* (1908) est intéressant encore que systématique. *La France moderne et le problème colonial* de M. Christian Schéfer (1906) est une remarquable étude. Citons encore : de M. A. Messimy *Notre œuvre coloniale* (1910), de Paul Gaffarel *la Politique Coloniale de la France de* 1784 *à* 1830 et *les Colonies françaises* (1885) ; d'Onésime Reclus, *la France et ses colonies* (1887-1889) ; de M. Rambaud, *la France coloniale,* de M. J. de Lanessan, *les Principes de colonisation* (1897) et *l'Expansion coloniale de la France* (1886), *Les missions et Leur protectorat* (1907), de M. Joseph Chailley : *Où en est la politique coloniale de la France* (1896), les *Compagnies de colonisation sous l'ancien régime* (1898) et *l'Education et les colonies,* de Paul Bert et Clayton, *Les colonies françaises* (1889), de M. Louis Vignon, *l'Expansion de la France,* dont le titre seul et non le contenu, plutôt médiocre, rappelle, seul, l'admirable ouvrage de Seeley, *The expansion of England.*

Pour terminer cette énumération fatalement écourtée, — sans quoi, dix volumes n'y suffiraient point, — mentionnons un essai fort original, remarquablement pensé et écrit de M. Maurice Delafosse, intitulé : *les Etats d'âme d'un colonial.* Mais, M. Delafosse, encore qu'auteur de mainte étude technique, et notamment d'une esquisse délicieuse sur *la République de Libéria*, est surtout un parfait psychologue et un excellent littérateur.

Aussi bien, les bons techniciens sont, en général, de bons écrivains, en ce sens, qu'à l'encontre de maint littérateur professionnel ne visant qu'à l'effet, ils s'efforcent de donner à leur enseignement la forme la plus « précise », la mieux « adaptée. » C'est pourquoi, dans cet essai, nous avons estimé nécessaire de consacrer une place aux écrits des voyageurs et des techniciens. Sans nul doute, dans l'apport de l'exotisme à notre littérature nationale, ils ont, pour leur part, puissamment contribué à la dispersion de l'idée coloniale et les précisions, les réalités qu'ils ont fixées sont la substance et la moëlle qui ont nourri les visions et les rêves des écrivains et des poètes.....

CHAPITRE II

LITTÉRATEURS

Pendant la plus grande partie du XIXe siècle, du premier Empire à la fin du second Empire, l'exotisme ne connut jamais, parmi les lettrés et les artistes, la faveur grande dont il avait bénéficié au cours du XVIIIe siècle. Sans doute, les récits des grands voyageurs étaient bien accueillis du public français, et les écrits des techniciens étaient appréciés dans les milieux spéciaux. Mais, à la fin du second Empire, les travaux du Père Huc sur la Chine demeuraient encore le principal monument à consulter, et c'était, par exemple, en ce qui concerne le Japon, une quasi-pénurie de documents. Quant au tourisme, en dépit des impressions de voyage nombreuses des Stendahl, des Dumas, des Mérimée et de quelques autres, même absence d'ouvrages sérieux, et il est à noter

que le livre de Mme de Staël sur *l'Allemagne* fut considéré, jusqu'à la veille de 1870, et malgré l'alarmante prophétie de Barbès (1), comme un ouvrage définitif.

Certains ouvrages, d'ordre assurément exotique, conservèrent cependant une popularité appréciable, en raison du public particulier auquel ils s'adressaient : les enfants. Enfants, d'ailleurs de tout âge, et auxquels s'adjoignaient nombre d'hommes d'âge mûr, tous ceux que les préoccupations de la vie quotidienne lasse et absorbe suffisamment pour leur interdire, à l'heure du loisir, les lectures arides et les ouvrages de psychologie compliquée. Ces ouvrages, le prototype en est le Robinson Crusoé de Daniel de Foë (2),

(1) « C'est la vieille devise des Teutons et des Goths que « reprennent Bismarck et les siens : « Marchez au Midi ! » C'est « bien le Barbare qui menace de se précipiter sur nous ! « Pauvre chère France ! Et nous avons été assez bêtes, « depuis Mme de Staël, pour vanter les œuvres d'au-delà du « Rhin ! »

Lettres de Barbès à George Sand (8 avril 1867).

(2) *La vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoë*, ouvrage inspiré, dit-on, à Daniel de Foë par le récit des aventures d'un marin nommé Selkirk, rencontré par l'auteur dans une taverne, parut à Londres en 1719. Traduit en français dès 1720 par Saint-Hyacinthe et van Elfen, il fut, depuis, bien des fois réimprimé.

Daniel de Foë a écrit également *La vie et les pirateries*

ouvrage du XVIIIe siècle, mais qui, pour les jeunes cerveaux, demeure perpétuellement *actuel*.

Cet ouvrage a été édité dans toutes les langues et sera toujours réédité. Sa portée est d'ailleurs considérable, et, à tout prendre, il constitue peut-être le meilleur et le plus curieux des traités d'économie politique. Les romans de Walter Scott dont plusieurs se déroulent dans un cadre oriental et les œuvres de Feminore Cooper (1) bénéfi-

du capitaine Singleton (1720), roman dans le genre de *Robinson*, mais bien inférieur, *Le voyage dans la Grande-Bretagne*, continué par Richardson et d'autres littérateurs, et le *Nouveau voyage autour du monde par une route nouvelle* (1725).

(1) Fenimore Cooper, qui avait débuté dans les lettres en 1821, par un roman de mœurs anglaises : *Précaution*, publia à la fin de la même année l'*Espion* , récit des luttes de l'indépendance américaine, puis *Lionel Lincoln* (1824) et *Les Puritains d'Amérique* (1828). A côté de ces romans historiques, il composa la série bien connue de récits indiens : *Les Pionniers* (1822), *La Prairie* (1825), *Le dernier des Mohicans* (1826), *Le lac Ontario*, *Le tueur de daims (1842)*. Toutes les tribus indiennes, sous les noms les plus bizarres, apparaissent dans ces ouvrages avec leurs mœurs naïves et farouches, disputant leurs foyers à des colons souvent barbares qui les déciment ne pouvant les soumettre. Episodes émouvants, types singuliers, dont certains comme *Œil de Faucon* ou *Bas de cuir* sont immortels, descriptions réussies de la nature vierge, tout concourut à donner une renommée aux œuvres de Cooper, qui semble, d'ailleurs, avoir

cièrent de la même fortune. Aux mêmes lecteurs, point négligeables, s'adressèrent Mayne-Read, Gabriel Ferry, avec son remarquable *Coureur des bois* et son *Costal l'Indien*, dont les aventures déterminèrent certes autant de vocations aventureuses que le *Robert Robert* de Louis Desnoyers, Gustave Aymard, avec l'intéressante série de ses récits sud-américains, *Zeno Cabral, le roi des Aucas*, Lucien Biart, et plus près de nous encore, les Louis Noir, les Jacolliot, les Boussenard, enfin Jules Verne, dont les romans, dit à bon droit M. Robert Randau, « trop négligés par une critique sans indulgence eurent une influence indéniable sur l'orientation de la jeune mentalité française ».

Tels furent les auteurs qui, autant et plus que les grands maîtres issus du romantisme, maintinrent en éveil, durant tout le XIXe siècle, la cu-

rapporté avec suffisamment de véracité nombre de scènes de la vie indienne dont il avait été témoin. Tout en étant très romanesques, ces récits sont infiniment moins fantaisistes que les élucubrations de Chateaubriand.

F. Cooper a écrit également des romans maritimes : *Le Pilote*, récit des exploits de Paul Jones, *le Corsaire rouge*, etc.

Enfin, d'Europe, où il avait quelque temps voyagé, il rapporta *le Bravo* (1831), œuvre inspirée par Venise, *Le Bourreau de Berne* et l'*Heidenmauer* (1832), qui se rapporte à l'Allemagne du XVIe siècle.

riosité des jeunes intelligences et préparèrent l'atmosphère nécessaire à l'éclosion des vocations et des ambitions coloniales.

Après 1870, le roman, « l'affreux roman » sévit sans discrétion ni retenue. Un flot de littérature fade et truquée envahit le pays. Les Georges Ohnet, les Hector Malot disputent à Octave Feuillet encore en faveur les chiffres des gros tirages. Puis, ce fut l'apothéose du naturalisme avec la popularité énorme des œuvres d'Emile Zola. Enfin, le mouvement symboliste et la littérature nouvelle, la littérature d'aujourd'hui.....

Les études des Goncourt sur l'art japonais, sur *Hokusaï* et *Outamaro*, rappelèrent l'engouement du XVIIIe siècle pour l'exotisme extrême-oriental. Mais ce ne fut qu'un mouvement superficiel et sans portée. Aujourd'hui, la « camelote » extrême-orientale envahit les grands magasins et les bazars. Ce n'est plus un goût artistique qui en détermine la vogue, mais un simple phénomène commercial : c'est la concurrence jaune qui s'exerce, et les faux Satsuma voisinent chez les marchands avec les Gallé de Nancy et les porcelaines de Copenhague, comme les bananes chez les épiciers font bon ménage avec nos fruits occidentaux. Il ne faut plus parler d'exotisme : ces objets sont devenus de circulation courante et les

Français qui les achètent n'y voient que des produits quelconques de l'industrie mondiale.

L'exotisme ne revêt plus aux yeux de l'Occidental le moindre caractère de mystère : les foires grotesques, baptisées Expositions universelles, ont permis au dernier des croquants d'acquérir à bon prix une opinion définitive sur les mœurs, les coutumes et l'esthétique des indigènes des cinq parties du monde. Le mystère de l'Univers, ce mystère profond et angoissant qui troublait les prunelles de Colomb quand, après de longs jours de navigation sur l'Océan inconnu, l'homme de vigie cria : « Terre ! » ce mystère pour le Français, pour l'Européen du XXe siècle, n'est plus qu'une légende des temps anciens. Le monde entier est connu, ou du moins, pour les parties encore inexplorées, l'Européen, selon le mot profond d'un personnage de Willy, « imagine ou se figure » à merveille ce qu'elles peuvent, en réalité, déceler.

Pierre Loti est un des derniers occidentaux qui aient profondément senti et exprimé le mystère des pays lointains. Il pénètre dans une des pagodes souterraines de la Montagne de marbre en Annam (1) : « C'est le cœur même de la montagne, dit-il, une caverne haute et profonde aux

(1) Pierre Loti, *Propos d'exil.*

parois de marbre vert. Les bas-fonds sont noyés dans une espèce de pénombre transparente qui ressemble à de l'eau marine, et d'en haut, d'une trouée par où les grands singes nous regardent, tombe un éblouissement de lumière d'une teinte inexplicable : on dirait qu'on entre dans une immense émeraude que traverserait un rayon de la lune. Et les pagodes, les dieux, les monstres qui sont là, dans cette buée souterraine, dans ce mystérieux resplendissement vert d'apothéose ont des couleurs éclatantes de choses surnaturelles... »

De 1880 à 1881, Pierre Loti publie le *Mariage de Loti*, puis le *Roman d'un spahi*, un admirable livre. « Loti, juge M. Lanson (1), est un écrivain sensitif et subjectif à la façon de Chateaubriand. Il en a l'intensité d'impressions pittoresques, la profondeur de mélancolique désillusion ; mais Loti, au reste, est très personnel et tout moderne. Détaché de toute croyance religieuse, il n'essaie pas de colorer en sentiment chrétien son incurable pessimisme de sensuel mélancolique ; il sent l'être en lui, hors de lui, s'écouter incessamment dans les phénomènes et il poursuit la jouissance passagère de la sensation attachée aux apparences ; mais il savoure, dans le moment même où il jouit,

(1) G. Lanson, *op. citat.*

l'amertume de l'inévitable anéantissement de l'apparence hors de lui, de la sensation en lui. Sa carrière de marin lui a fourni le moyen de développer, d'achever son tempérament : elle l'a promené par le monde, à travers toutes les formes de la nature et de la vie ; elle a rendu plus aiguës ses perceptions et ses mélancolies. Sa vocation littéraire est née de l'idée que le livre seul pouvait fixer dans une réalité durable quelques parcelles de ce *moi* et de ce monde toujours en fuite.

« Dans des œuvres sincères, en un style étrangement vibrant et intense, Loti a dit quelques-unes des impressions qu'il a recueillies en ses campagnes : dans le *Spahi*, les soleils du Sénégal ; dans *Mon frère Yves*, les vastes paysages de pleine mer quand le vaisseau fuit et que « l'étendue miroite sous le soleil éternel », des coins de Bretagne pluvieuse rendus avec une singulière délicatesse ; dans *Pêcheurs d'Islande*, la Bretagne encore, et la mer boréale, et le Tonkin, et les mers tropicales. Loti est un des grands peintres de notre littérature : il se place à côté de Chateaubriand...

« Nulle psychologie, du reste, dans les bonshommes qui peuplent ses tableaux : quelques états de sensibilité, les siens, aspirations vagues et douloureuses, désirs de l'impossible, regrets de l'écoulé, nostalgies, désespérances, toutes les

nuances enfin de cette disposition élémentaire qu'on peut appeler l'égoïsme sentimental. »

Il n'y a rien à ajouter, à notre sens, à ce jugement de M. Lanson qui dénote une parfaite compréhension de l'œuvre et du tempérament de l'auteur. Nous ne saurions souscrire cependant au rapprochement, — ces rapprochements arbitraires c'est toute la méthode universitaire, — avec Chateaubriand (1). M. Lanson le constate lui-même :

(1) « Loti, a prétendu M. Victor Giraud, dans une étude intitulée le « Sillage de Chateaubriand » (*Revue hebdomadaire*, octobre, 1910), serait le plus grand poète descriptif de la littérature française si Chateaubriand n'existait pas.» C'est celui-ci qui lui a appris à voir dans un paysage et à dessiner d'un trait rapide et sûr le caractère à la fois particulier et général qui enveloppe tous les autres, et qu'il suffit d'évoquer pour *suggérer* tous les autres. C'est de lui qu'il tient en partie sa phrase souple, colorée, musicale surtout, et où de subtiles alliances de mots suffisent à traduire les plus fugitives nuances de la sensation, du sentiment ou du rêve. C'est à lui aussi qu'il a emprunté ce goût de l'exotisme et de l'idylle exotique dont il a été, de notre temps, le maître incomparable. Aziyadé, Rarahu, Fatou-Gaye, Mme Chrysanthème sont les filles ingénues de la douloureuse Céluta qui aima René l'Européen. Et René lui-même a transmis un peu de son âme ardente, nostalgique et désenchantée à l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Qu'il y eut entre les deux poètes de secrètes affinités et comme une sorte d'harmonie préétablie, c'est ce dont je suis plus con-

« Loti est *tout moderne* », et c'est là une des caractéristiques de son admirable talent. Point de vain sentimentalisme dans son œuvre et ses descriptions sont exemptes du « rococo » d'un Bernardin et du « pompiérisme » insupportable de l'auteur d'*Atala*.

L'œuvre de Loti est un joyau égoïstement ciselé. Il écrit pour soi : aucune préoccupation humanitaire, aucune tendance sociologique. Il est l'homme qui ose ce titre paradoxal qui constitue, à lui seul, tout un programme : *L'Inde sans les Anglais*. Et l'exotisme ne constitue pas

vaincu que persomme. Mais il y a aussi autre chose. *Ramuntcho* est une admirable, une géniale transposition d'*Atala*, mais suppose la lecture et la méditation d'*Atala*, et nous ne parlons pas des nombreuses réminiscences chateaubrianesques qu'on peut relever dans les écrits de l'auteur d'*Aziyadé*. Il faut savoir que Chateaubriand est l'une des rares lectures qu'avoue volontiers Loti. Plus heureux que « Leconte de Lisle, Baudelaire, Fromentin, Sully-Prudhomme et Bernardin de Saint-Pierre, que j'affirme, m'écrivait-il, n'avoir jamais lus », le poète des *Martyrs* a réussi à s'imposer à son attention. « Chateaubriand, oui, ajoutait-il, les *Natchez* ont laissé sur moi une forte impression vers ma dix-huitième année ». On aurait pu suppléer à cet aveu ; il n'en est pas moins à retenir. »

Nous citons en toute impartialité cette opinion de M. Victor Giraud qui, documentairement, nous paraît intéressante, mais que nous ne partageons pas.

pour Pierre Loti un prétexte à littérature. Il exprime son *moi* dans un décor exotique comme il l'eût exprimé dans tout autre cadre. Nulle objectivité, tout ici est interprétation et ne vaut que comme interprétation. Le monde est vraiment la représentation de l'auteur, rien d'autre. Aussi bien, au point de vue de la littérature exotique, Loti n'a-t-il point fait école. Il n'apporte ni une doctrine, ni une méthode, ni un procédé. Il est un *splendide isolé.*

M. Jean Rodes, étudiant *l'Exotisme nouveau* (1), a pu s'écrier : « Avec quelles délices, nous abordions des îles inconnues, dans des océans lointains, ou bien nous montions par les étroites ruelles des villes barbaresques vers les blanches casbahs ! Oh ! alors, sous le grand ciel d'argent des nuits d'Afrique, le bourdonnement frêle des flûtes arabes, le chant des violons monocordes et la voix fausse des femmes dont les têtes fardées se montraient soudain d'un croisillon ! Et comment exprimer ce que nous éprouvions aussi, lorsque, dans la surprise de l'étrange et du bizarre, dans un mélange vibrant et pourtant assourdi de silence, nous était révélée la torpeur inouïe de l'Extrême-Orient ! Ah ! Loti, Loti, de quelle adorable et énervante musique vous avez bercé nos âmes ! »

(1) *La Grande France*, juin 1903.

Oui, sans doute, mais, de ce trouble, le musicien ne doit porter aucune responsabilité, car cette responsabilité, il ne l'a ni poursuivie, ni voulue. Sa chanson, mieux qu'exotique est profondément ésotérique et représente, à ce titre, une des notes les plus curieuses de notre littérature, celle qui, — puisqu'il faut des comparaisons — se rapproche le plus de l'œuvre baudelairienne.

Autre « splendide isolé » que Jules Boissière, auteur de génie, — il faut dire cela sans sourire et avec une profonde croyance, — qui écrivit, en 1896, *Fumeurs d'opium*, livre *unique* aux deux sens de l'épithète, propre et figuré (1). « Quel chef-d'œuvre ! s'exclame avec l'enthousiasme du bon poète M. Alfred Droin. L'âme annamite est là tout entière, soit dans le décor de la brousse, des rizières, des plages ou de la forêt, soit parmi les étoffes alourdies de pépites, les chimères de cuivre rouge portant un soleil dans la gueule, les panneaux laqués, et les caractères chinois qui proposent à la méditation les préceptes des sages. Il est presque inconnu en France. Mais, comme

(1) *Fumeurs d'opium*, édité d'abord chez Flammarion, a été réédité en 1910, chez M. Michaud, par les bons soins de la veuve de Boissière (fille du poète provençal Roumanille), et de Jean Ajalbert qui prit là, avec le groupe des *Français d'Asie*, une initiative méritoire.

dit Vigny, « sur la pierre des morts, croît l'arbre de grandeur », Boissière aura sa revanche ! »

Qu'on lise cette page admirable de Boissière extraite de la *Prise de Lang-xi*, une des nouvelles qui, avec *Comédiens ambulants, Dans la Forêt*, et *Une Ame*, composent l'admirable recueil intitulé *Fumeurs d'opium* (1).

« ... Les chiens du village jappent et piaillent férocement, et la lune, ivre d'opium sans doute, poursuit sa paisible ascension lente sur les bruits,

(1) M. VICTOR LE LAN, dans un *Essai sur la littérature indochinoise* paru à Hanoï dans la collection des « cahiers indochinois », rappelle :

« Boissière a vécu ce qu'il a écrit. J'entends dire par là « qu'il a écrit sur place et non de chic, qu'il a écrit dans le « pays. Boissière était sergent d'infanterie de marine. C'était « à l'époque de la conquête. Après les rudes étapes de la jour- « née, le soir, rentré sous la tente ou dans la pagode qui devait « abriter son repos, il écrivait, une à une, ces nouvelles que « nous avons depuis lors retrouvées dans son œuvre. Au cours « d'une colonne et en poursuivant les pirates, il griffonna « ainsi un certain nombre de feuillets, sans même se douter « qu'il avait réuni les éléments d'un livre et d'un beau livre. « Tout intimidé et craignant d'être éconduit, il s'en alla « trouver les directeurs de l'*Avenir du Tonkin*, leur soumit « ses essais. Quelques jours plus tard, sous le titre *Carnet « d'un soldat* et la signature de Khon-Mi, gardien de pagode, « paraissaient les premières pages de ce qui s'intitule main- « tenant : *Fumeurs d'opium*. Poème unique et superbe, qui, « hélas ! n'aura pas de suite ! »

les incendies, les pauvres aventures de notre terre.

« Et, je fume, je fume, je fume. Et maintenant, je vois la vie en rose, une bienveillance universelle monte en moi. Je pense au vieux chef tué, mort heureux sur ce même lit de camp, — au vieux chef, mon semblable, mon frère. Vrai, je voudrais le voir là, à mes côtés, et partager avec lui la sainte drogue, mère du bonheur, qui luit comme de l'ébène limpide dans l'étui en corne de buffle. J'écoute les plaintes du *quan-co*. Il dit que les Français qui tiennent tant aux mandarins civils ne font guère état des militaires : on les emploie à surveiller des coolies, eux, les colonels et généraux de l'antique armée de Minh Mang et de Tu Duc.

« Et le cœur serré devant le vieux chef qui pleure lugubrement l'irrémédiable défaite, je me prends à souffrir de sa peine. Une mélancolie monte en moi, comme devant toutes les grandes choses qui s'abolissent, surtout quand on devine que les nouveau-venus, fils orgueilleux d'une autre race, n'essaieront pas d'adoucir l'angoisse de l'heure suprême aux derniers partisans de la Cause en train de mourir. Et je me sens, en toute sincérité de cœur, le frère du vieil homme, parce que j'ai beaucoup fumé et que d'un regard attendri, je crois qu'il fume comme moi.

« Je fume encore, encore. Ma vaste bienveil-

lance s'élargit toujours ; mais, avec elle, voici que monte et grandit l'indifférence et le dégoût d'agir. Un besoin me vient d'absolue inertie, de rester en place, de ne pas parler et de laisser rouler les mondes, sans y toucher, satisfait de les voir et de les comprendre, du haut de mon intelligent et lucide anéantissement. Je ne rêve pas, je ne suis pas ivre ; non, je pense, je vois, j'entends, *mieux que de mon vivant.* L'oiseau parleur bavarde en annamite et sa voix grêle récite, — mais, qui me l'a dit? — les ironiques et triomphales litanies de l'Opium. Les chauve-souris, les cinq Bonheurs volent ensemble, pour un hommage vers le caractère du Bonheur suprême : et ce caractère, — je le sais, à cette heure, — signifie : opium. Mais cela, c'est trop facile à comprendre, n'est-ce pas?... » —

Tout serait à citer de cet admirable livre, un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature française, qui porte, comme épigraphe, une citation du *Corbeau* d'Ed. Allan Poe et qui est lourd de beauté secrète, éternelle.

Paul Bonnetain (1), « venu au Tonkin au moment de la conquête, comme correspondant militaire du *Figaro,* put, au hasard des marches et des contre-marches, de la vie des postes et de la

(1) Victor le Lan, *Essai sur la littérature indochinoise.*

vie de la brousse, tenir un carnet de notes dont, plus tard, dans un roman presque toujours exact et toujours vigoureux, mais souvent un peu touffu, il sut faire une série de tableaux attrayants et vrais... »

« Tout le monde a lu *L'Opium*, dit M. Le Lan. Je viens de le relire et j'y retrouve comme des photographies du vieux Hanoï, au temps que la rue Paul Bert, mal dégagée, se nommait la rue des Incrusteurs. J'y vois passer, circuler et vivre des types que nous avons tous connus, nous, les anciens, et dont beaucoup, trop nombreux, sont allés rejoindre l'écrivain sous cette terre indochinoise à laquelle (comme Boissière) il a laissé sa cendre après avoir donné le meilleur de son âme... »

M. Albert de Pouvourville (alias Mat-Gioi) a publié successivement deux romans, *L'Annam sanglant* et le *Maître des sentences, Cinquième bonheur*, recueil de contes des pays jaunes, et les *Rimes chinoises*, des vers, une soixantaine de sonnets, bien rythmés, aux sonorités harmonieuses, de pensée profonde et rare. En voici un, dédié à Maurice Barrès, et qui est parfait :

Ly Dong Than

Pacifique chercheur des plus subtils problèmes,
Ly Dong Than est assis au seuil de sa maison,
Dans les senteurs de l'air, parmi les chrysanthèmes
Qu'à son toit le soleil pend en toute saison.

Son esprit ne connaît des négateurs extrêmes
Ni l'orgueilleux plaisir, ni le mortel poison.
Le livre où Laotseu parle de la Raison
Lui tient lieu de vertu, de règle et de système.

Il aime seulement son jardin parfumé (1)

Où le cache aux regards un rideau de platanes.
Il connaît le silence. Il sait que les arcanes
Veulent la solitude ; et, quand il a fumé,

Fier d'être sans désirs, heureux d'être sans gloire,
Sa main à l'ongle long, du geste accoutumé,
Prend la tasse de jade ou le pinceau d'ivoire.

Jugeant *L'Annam sanglant,* M. Alfred Droin

(1) Mat-Gioi a modifié la forme classique du sonnet en ajoutant entre les quatrains et les tercets un vers unique intercalaire.

déclare : « Ce livre a ceci de particulier qu'écrit par un Européen, il pourrait être signé par un mandarin lettré indigène. C'est l'histoire de la conquête de notre colonie, vue, non du côté français, mais du côté annamite. Tout au long du récit, on est grisé par des odeurs d'opium et de frangipaniers ; on est ébloui par les couleurs violentes des étendards et des costumes, tandis que résonnent sur les plaines ensanglantées, les tam-tam et les gongs dominant les cris de guerre. Au point de vue de la forme littéraire, rien de plus parfait. Albert de Pouvourville cisèle ses périodes comme José Maria de Heredia ses sonnets. Et, cette comparaison m'est une occasion de citer encore ses *Rimes chinoises*, recueil de vers d'une mince épaisseur, mais qui renferme toutes les splendeurs asiatiques, comme une opale enferme un vaste incendie de lumière et de couleur... »

Jean Ajalbert, voyageur intrépide, excellent observateur, parfait artiste, rapporta du Laos un livre exquis : *Sao-van-di*. M. Le Lan (1), faisant allusion à quelques jolies pages écrites sur ce pays par A. Raquez, déclare : « C'est un Laos non moins captivant, non moins poétique, mais autre, auquel Ajalbert nous a initiés, un pays presque nouveau qu'il nous a fait entrevoir ; en

(1) *Op. citat.*

somme, c'est une note nouvelle qu'il a donnée dans la littérature indo-chinoise. *Sao-van-di* (1)

(1) Jean Ajalbert vient de faire paraître chez l'éditeur Michaud, *Les chansons de Saovandi*, adaptation charmante de chansons laotiennes accompagnée de curieuses illustrations.

« Les filles de Luang Prabang
Sont les plus belles de la terre ;
Elles ont les deux seins pareils,
Lisses comme des boules d'or ;
Elles ont les deux cuisses pareilles,
Pures comme des colonnes d'or ;
Elles ont les doigts longs et fins
Comme des tiges d'oignons ;
Leur buste hors de la jupe,
Est droit et fier
Comme une lame tirée du fourreau...
Leurs jambes égales, sous la jupe,
Sont, comme dans sa gaîne,
L'épée à deux lames.
Leur haleine est si suave,
Que, lorsqu'on l'a respirée,
Les fleurs n'ont plus de parfums....
Leurs yeux sont des étoiles, noires,
Bleues ou vertes,
Au-dessus des joues rondes
Comme la lune.
Devrait-on traverser
Cinq mille existences,
Il n'est pas possible de trouver
Des épouses plus belles
Que les filles de *Luang Prabang*.
« E... é... a... ou... E... é... a... ou... »

n'est un roman que par l'action très simple qui s'y déroule. C'est surtout un poème idyllique par les chants qui l'emplissent, qui débordent dans le récit. Il y a des scènes charmantes où garçons et filles, alternant les strophes, chantent comme le chœur du théâtre antique, où les amoureux, échangeant les couplets, dialoguent comme les personnages de Virgile et de Théocrite. Pastorale? Idylle? Bucolique? Aucun de ces mots n'est suffisant pour qualifier une œuvre qui contient tous ces genres et a su les harmoniser de façon à en faire un tout, qui donne une impression reposante et nouvelle... »

M. Jean Ajalbert publia également en 1909, les *Destinées de l'Indo-Chine* (1), ouvrage d'éco-

(1) « Poétiquement, M. Ajalbert peint les *Filles du Mé-* « *kong*, c'est d'abord *Pnon Penh des Eaux*, la capitale du « Cambodge, Pnom Penh, le grand lac et ses pêches gigan- « tesques : trente mille pêcheurs, cinq mille barques ! Puis « Angkor Tom, ancienne capitale de l'empire Khmer. Après « une admirable description, M. Ajalbert revient à l'histoire « et raconte la navrante aventure du voyage en France, « de Sisovath, ce voyage du pauvre Roi qui demandait sans « cesse à ses cornacs réclamistes : — « Mais, quand donc se « repose-t-on en France ? » — Triste Majesté en proie aux « besoins d'argent qui déclare : « Je ne peux pas être un roi « guerrier, je n'ai plus d'armée ; je ne peux pas être un roi « réformateur ; je n'ai pas l'administration de mon royaume ; « mais je pourrais être un roi bon si on me laissait ma liste

nomie politique générale, où sont passés en revue tous les grands problèmes de la colonisation indochinoise.

Claude Farrère, comme œuvre de début, publia *Fumées d'opium,* prose agréable qui contient d'heureuses descriptions. *Les Civilisés,* qui valurent à son auteur le prix Goncourt et quelque notoriété, sont une œuvre moins bien venue. M. Ernest Babut (1) a été sévère pour elle : « Médiocre factum et ignoble roman « à gros numéro », dit-il, *Les Civilisés* ont pour eux une seule excuse : leur extrême puérilité. On les dirait l'œuvre d'un jeune rhétoricien, tout frais échappé des bancs du collège. Les plus grosses farces d'étudiants semblent à M. Farrère l'audace suprême. Les trois principaux héros de son livre, de Fierce, Mévil, Torral, qu'il nous présente comme des modèles de purs *civilisés,* comme des hommes supérieurs, s'amusent le plus souvent à des jeux de potaches. Lâchés dans les rues, ils décrochent les enseignes, cassent les vitres des réverbères,

« civile... » — Il ne lui reste que ses danseuses et, pour l'ima-
« gination française, c'est tout le Cambodge, ces danseuses
« cambodgiennes, ces admirables ballerines, sœurs des figures
« immortalisées aux parois des galeries d'Angkor vat... »

CARL SIGER, *Mercure de France.* 1er octobre 1909.

(1) ERNEST BABUT, *Les civilisés.* Cahiers indochinois.

font la chasse aux matous, injurient le bourgeois qui dort, rossent le manant. M. Farrère cite gravement ces prouesses de gamin émancipé, qui lui paraissent le comble de l'*amoralisme.* »

« Les héros du livre, constate de son côté M. Jean Ajalbert, sont bien spéciaux et leur mentalité n'est guère représentative, à mon avis, du Français d'Indo-Chine et de Cochinchine. Ce sont des personnages littéraires surtout qui pourraient être les mêmes partout ailleurs qu'en Cochinchine : des femmes qui se vendent, des maris complaisants, des noceurs et des escrocs. »

Pour Jean Norel, *Les civilisés* n'étaient « qu'un roman niais, puéril, prétentieux et d'une écriture pitoyable... une ressucée du défunt Dubut de Laforest, fondue dans une cacade héroïcosentimentale à la Pierre Maël... »

Ce sont là jugements passionnés, mais desquels il résulte bien que l'œuvre de M. Farrère ne fut « exotique » que par aventure : c'est un roman comme il en paraît dix ou douze quotidiennement ni meilleur, ni pire, un roman...

Romans aussi, romans purement fantaisistes, les œuvres de Myriam Harry et, notamment, la plus généralement estimée, *Petites épouses.* A son sujet, M. Le Lan déclare (1) : « Je me flattais

(1) V. Le Lan, *op. citat.*

de connaître Saïgon et la Cochinchine : j'avoue que j'ai été stupéfait de me les voir révélés sous ce nouveau jour. Je sais bien que l'auteur, une femme, qui a juste traversé le pays, n'a point écrit pour les Indo-Chinois. Ce n'est pas une excuse. Loti n'a point écrit pour les habitants de Pékin et, pourtant, il n'a pas recherché un succès de librairie en faisant de l'exotisme d'opéra-comique... Mme Myriam Harry, pour pimenter ses effets et forcer notre attention, a mis en scène des personnages auxquels je reproche surtout de ne point ressembler à la nature. La *Con-gaï* saïgonnaise qu'elle nous présente a, dans un corps fluet d'Annamite, l'âme compliquée d'une Parisienne. L'essai de psychologie qui en est fait n'est point heureux... Cette petite poupée, habillée de *Cai-ao* et de *Cai-quan* de soies multicolores, devient mère un beau jour. Et cela donne prétexte à des descriptions de cérémonies ultra-fantaisistes qui n'ont jamais eu leur place dans les rites tri-millénaires de l'Annam. Il n'est pas jusqu'au nom qu'elle donne à son enfant qui ne soit, en même temps, un barbarisme et une grave erreur. Elle le nomme *Zim-zi-zi*, Bébé-alouette, ce qui s'ortographierait *Chim-di-di*, si ce nom était possible et si l'on donnait des noms d'oiseaux aux enfants annamites... Dans un salon meublé à l'orientale, à l'extrême-orientale, j'y

vois servir le thé sur une table dont la colonne et les pieds sont faits en *vertèbres de tigre* !!! »

Laissons les *vertèbres de tigre* de Myriam Harry et aussi sa *Madame Petit Jardin* dont la principale occupation consiste « à épiler son chat ». Ce sont là douces puérilités, tendres sentimentalités, tout à fait dans la tradition de Bernardin avec un peu plus d'épices et dans l'écriture desquelles l'exotisme n'intervint jamais que comme prétexte.

Paul Claudel, qui vécut longtemps en Chine, est surtout un philosophe, et, mieux encore qu'un philosophe, un admirable poète. Chez lui, pas de description inutile, mais seulement les traits nécessaires pour encadrer une pensée profonde, une intuition. Toute *La Connaissance de l'Est*, est un superbe poème ; ce sont les pages les plus compréhensives, peut-être, qui existent sur la mystique d'Extrême-Orient :

« De même que la Pagode exprime, par son système de cours et d'édifices, l'étendue et les dimensions de l'espace, la tour en est la hauteur. Juxtaposée au Ciel, elle lui confère une mesure. Les sept étages octogonaux sont une coupe des sept cieux mystiques. L'architecte en a placé les cornes et relevé les bords avec art, chaque étage produit au-dessous de lui son ombre, à chaque angle de chaque toit, il a attaché une sonnette

et le globule du battant pend en dehors. Syllabe liée, elle est de chaque ciel la voix imperceptible et le son inentendu y est suspendu comme une goutte.

« Je n'ai pas autre chose à dire de la pagode. Je ne sais comment on la nomme. »

Et quelle beauté dans ces quelques lignes (1) :

« Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus par les chemins couleur de chair de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux, quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome ».

Jean Ricquebourg, né à la Réunion comme Parny, Bertin, Leconte de Lisle et Dierx, a consacré à l'Indo-Chine dans la *Terre du Dragon*, recueil de légendes, de contes, de nouvelles et d'impression, de bonne prose, et des vers colorés et harmonieux avec ses *Nénuphars*, ses *Coupes de Porphyre*, et ses *Héroïsmes*.

Alfred Droin est un poète aimé des Indo-Chinois. « Il coule, dit M. Le Lan, dans le moule que nous aurions voulu façonner les idées et les sensations que nous avons eues et éprouvées ici, comme lui,

(1) Paul Claudel, *La connaissance de l'Est*. Editions du *Mercure de France*, 1907.

aux mêmes heures, dans des circonstances pareilles ou analogues ; nous lui sommes reconnaissants de savoir traduire pour nous en phrases heureusement scandées et en rimes sonores, les mots que nous avons balbutiés, les sentiments que nous avons confusément éprouvés dans la splendeur des splendeurs qui nous environnent, qui se renouvellent chaque jour pour nous, que nous goûtons encore obscurément et que nous ne savons plus exprimer. »

Ce sont de beaux vers que ceux du *Collier d'émeraude,* et que ceux-ci extraits de la *Jonque victorieuse* :

J'ai vu le Fleuve aussi ! car les hommes, souvent,
Fatigués de danser sur un gouffre mouvant,
Vers la Terre tournaient leur désir et ma proue !
J'ai vu le fleuve, et j'ai triomphé de son cours,
Tandis que sous mes flancs, des flots rouges et lourds,
Vertigineusement, roulaient comme une roue !

Au long des quais, j'ai vu les sampans, bord à bord,
Arrondir au soleil leur dos d'alligator !
De l'odeur des cités, je me suis assouvie !
Et toujours mes rameurs me poussaient en avant,
Vers les plaines qu'emplit un tumulte vivant !
De tous mes avirons, j'ai ramé vers la vie !

Sans m'arrêter, j'ai vu se faire la moisson
Des riz qui suspendaient de l'or sur l'horizon :

J'allais toujours plus loin, vers des splendeurs nouvelles.
Mais tant d'élan, parfois, m'enivrait que mes mâts,
Dans l'azur tentateur s'ouvrant comme des bras,
Paraissaient récolter d'invisibles javelles !

Le Fleuve m'a portée au fond de l'Inconnu,
Et, là, sa source vierge a fait, sur mon bois nu,
Chanter son clair cristal et couler son mystère !
Or, si l'œil du dragon à ma proue est éteint,
Qu'importe ! Ma carène est lourde de butin :
J'ai vu la Mer, le Fleuve et le Ciel et la Terre.

Ce sont de beaux vers, comme sont d'admirable prose les pages où Judith Gautier a célébré les révoltes de l'Inde et les fastes guerriers du Japon féodal (1). Car, cet Extrême-Orient magique a

(1) Mme Judith Gauthier, que les membres de l'Académie Goncourt ont appelée à siéger avec eux en remplacement de Jules Renard, a hérité de la haute conscience et de l'imagination paternelles. A l'âge où les jeunes filles ne rêvent que bals et colifichets, elle se cachait dans un coin pour apprendre le sanscrit et le chinois. Elle publia, à dix-neuf ans, son premier ouvrage, le *Dragon impérial*. Dans son œuvre multiple, s'est perpétuée l'âme des grands romantiques, ce don de vibrer avec ravissement au contact de la nature et d'exprimer l'éblouissement des choses par la magnificence des mots. A-t-elle visité réellement ces contrées d'Extrême-Orient dont elle s'est attachée à nous décrire l'étrangeté attirante et les émerveillements ? Qu'importe ! Les poètes ont droit de divination et nous continuerons à nous représenter la Chine à travers *Le livre de Jade* et les *Poèmes de la libellule*.

suscité en grand nombre des œuvres curieuses dans les temps actuels, œuvres de valeur, œuvres nombreuses qu'il nous est impossible de toutes rappeler sans excéder le cadre de notre étude. Les *Croquis Tonkinois* de Lassalle (Yann), les *Rêveries d'un fumeur d'opium* de Victor Le Lan, les *Tonkinades* du colonel Lubanski (Star), les vers d'Yvan Helcoff, sont tous ouvrages imprégnés d'une note exotique sincère et dont l'apport vibrant et coloré à la littérature nationale n'est pas sans intérêt. Et il faudrait y adjoindre encore telles pages d'Henri Rivière, pleines de poésie, de Jean Hess, de Daguerches, auteur de *Consolata* qui écrivit à Tien-Tsin, d'Emile Nolly, l'auteur de *Hien le Maboul* (1), de Vedel dans ses *Lumières*

(1) Récemment, M. Nolly a publié *La barque annamite*. « Tout, dit M. de Pouvourville, dans ce livre, sans ac-« cents, sans sursaut et sans cimes, est d'un symbolisme « pur, naïf et ardent. Pour avoir saisi, à la fois dans ses « traits les plus vifs et dans ses nuances les plus fugitives, « l'âme du vieil Annam, il faut avoir vécu tout près du « peuple le plus simple... Et je suis tenté, pour résumer le « livre d'Emile Nolly, de paraphraser à l'usage de l'Asie, « la dernière strophe du poème qui est presque un cantique, « par laquelle Charles Morice termine l'admirable roman de « Gauguin : Remonte, barque symbolique, qui porte l'âme « fière et entêtée du vieil Annam, remonte vers les sources « paisibles et pures des fleuves, et que, au dernier jour de « ton voyage, ta proue touche la rive de sable où dorment

d'Asie, de Norel, d'Henri Laumonier, de Stéphane Moreau, auteur des très beaux vers, intitulés *Visions et Paysages*, de Gilbert de Voisins dont le *Mercure de France* (1) publiait récemment *Douze images de Chine*, croquis d'une exquise dèlicatesse, de Richard Bourdet, auteur de *la Race ennemie*, de Léo Byram, auteur de *Mon ami Fou Than*, et de combien d'autres dont l'œuvre mériterait mieux qu'une sèche citation, une étude consciencieuse et poussée.

La terre africaine, la *terra fera et ingrata tellus* de Salluste, n'inspira pas moins la littérature que la terre asiatique, inspiration plus fruste, plus « sauvage », mais non moins intéressante.

Louis Bertrand, un très grand écrivain, « semble s'être particulièrement consacré, disent MM. Marius et Ary Leblond (2), à écrire les romans de la race latine. Très poète et lumineux peintre de mœurs, il a notamment publié le *Sang des races* qui ést le plus substantiel et le plus utile roman sur l'Algérie : il y montre la beauté du travail

« les ancêtres sévères. Là, seulement, dans leur voisinage, « et dans leur culte, tu retrouveras avec la cause première « de l'âme nationale, l'assurance et la paix lumineuse de la « tradition. »

(1) *Mercure de France*, 1er mars 1911.

(2) MARIUS-ARY LEBLOND, *Anthologie coloniale*.

des ouvriers de souche européenne qui édifièrent l'Algérie nouvelle... »

Le *Sang des races* (1899), c'est le roman du « roulage » algérien. Le héros, Rafaël, fils d'un Espagnol de Valence qui est venu s'installer en Algérie et qui y a fait souche, est roulier. Et ce sont ses exploits et ceux de ses compagnons de route qui sont contés dans ce roman sur l'Algérie où, d'ailleurs, il est peu ou point parlé des Arabes. L'auteur, comme dans son *Jardin de la mort*, montre l'Espagne, l'Italie méridionales dominant, bien plus que la France, dans le Sahel ou dans le Tell algériens.

Louis Bertrand à un style souple et coloré joint une grande force, une grande nervosité d'expression. Qu'on lise ces pages sur les chariots embourbés dans les« gondoles », profondes ornières creusées par les pluies :

« Ils se rangèrent par groupes aux côtés des bêtes. Rythmant leurs commandements, frappant du fouet en cadence, ils essayèrent d'enlever l'équipage dans une clameur furieuse. Les mulets s'arcboutaient violemment sur leurs jambes, mais le chariot ne bougeait pas. On leur cingla les jarrets et les croupes à pleine peau, de tout l'effort du bras. On s'enivrait du sifflement des mèches, on s'excitait l'un et l'autre, et, à chaque coup, le vacarme des grelots s'élevait en une

plainte frissonnante... Il faisait nuit noire. On entendait, tout près, les eaux du lac frissonner sous le vent et les feux des lanternes formaient un petit cercle lugubre dans l'épaisseur de l'ombre. Perdus sous les ténèbres, au fond des terres désertes, les hommes sentirent plus que jamais l'horreur prochaine de la nuit... » (1)

Dans *L'Invasion* où Louis Bertrand a peint l'envahissement de nos terres provençales par les ouvriers transalpins, même puissance descriptive. Le *Solférino,* le navire qui porte les immigrants, longe le rocher du Pharo, cependant que le soleil meurt derrière l'Estaque. Voici la grande cité, voici Marseille :

« L'ombre s'amassait vers l'est, les gazes violettes qui flottaient dans l'air n'étaient plus qu'une trame ténue, dont les nuances insaisissables s'amortissaient encore. Maintenant, les contours des maisons enerassées de suie marquaient de longs traits noirs les fonds mauves de l'horizon. Toute la ville, comme peinte sur une toile sans profondeur, semblait s'avancer au-devant du navire ; et, dans cette absence de lumière, les nuées fuligineuses éparses au-dessus des usines et des ports s'étendaient en amoncellements plus sombres. Les hautes cheminées de

(1) Louis Bertrand, *Le sang des races.*

brique dégorgeaient des torrents de fumées rousses, jaunes, grises ou crémeuses, dont les colorations chimiques rappelaient celles des soufres, des cristaux et des acides. Une mer de brouillards dorés roulait sur Marseille, emplissait les arrière-plans des lointaines banlieues. Et cet entassement interminable de bâtisses, ce cirque de collines où peinait un demi-million d'hommes dans le fracas des machines, le roulement des chariots et les sifflements des sirènes, — tout cela fumait comme un immense solfatare, sous le grand miroir verdâtre et mélancolique du couchant. »

Dans la *Cina*, roman des mœurs politiques de l'Algérie contemporaine, les couleurs s'atténuent, mais les belles pages abondent encore. Dans *Le Jardin de la Mort*, sorte de journal de voyage, Louis Bertrand s'est efforcé de montrer *la descendance et les traditions latines* de l'Afrique française. « Il a été frappé, avant toutes choses, de la similitude parfaite qui existe entre l'Afrique du Nord et les autres régions méditerranéennes : même flore, même faune, même climat, même configuration des côtes, mêmes paysages, pour ainsi dire... C'est la France du midi, mais, c'est bien plus encore l'Espagne et l'Italie méridionales qui se retrouvent dans le Sahel et dans le Tell algériens ou tunisiens. »

Ecoutez Louis Bertrand, chantant un hymne de reconnaissance à la terre africaine. C'est vraiment là d'admirable lyrisme :

« Pays du soleil et de la plus pure lumière ! nourrice des blés et des raisins, terre des marbres et des essences précieuses, mère des statues et des temples qui trônes dans la pompe de tes colonnes et de tes arcs de triomphe, de quels bienfaits ne te suis-je pas redevable depuis le jour où, comme une amante, tu me pris, jeune homme nubile, pour m'initier à tes rudes délices et me découvrir tes beautés inconnues ou dédaignées du passant ! C'est toi qui façonnas mes sens encore débiles, qui les fis s'épanouir aux feux de ton ciel, vibrer au choc tumultueux de tes couleurs et de tes formes. Tu me donnas l'être une seconde fois. Tu m'enseignas le culte salutaire de la force, de la santé, de l'énergie virile. Tu rattachas ma pensée égarée au solide appui de la tradition en étalant sous mes yeux la majesté de tes ruines, en me jetant parmi des peuples venus de tous les bords de la Méditerranée maternelle et dont la conscience est sœur de la mienne... Ah ! puissent-ils, en se retrouvant sur ton sol, reprendre, avec ferveur, le sentiment invincible de la fraternité qui les unissait jadis ! Puisse cette terre où je suis, redevenir, comme au temps de Rome la Grande, à la fois le symbole et le chemin de

l'alliance entre les nations latines... *Mare nostrum* ! Qu'elle soit notre mer à tout jamais ! Défendons-la contre les Barbares pour refaire l'unité de l'Empire !... »

Même amour profond du sol algérien, même culte pour ce que M. Ferdinand Duchêne a appelé *France nouvelle*, dans un honnête et consciencieux roman, même enthousiasme pour « les couleurs et les formes » dans cet autre beau livre de Louis Bertrand, *Pepete le bien-aimé*. Et, cet amour du sol algérien traduit avec tant d'art et de conscience par Louis Bertrand, un nouveau venu dans Alger la Blanche, un métropolitain, tout frais issu de l'Ecole normale supérieure, la mémoire bourdonnante encore des belles pages de Barrès ou de Maurras sur la Grèce et la tradition méditerranéenne (1), cet amour conscient et, en quelque sorte, discipliné, il est intéressant de le trouver spontanément et presque férocement exprimé par un Algérien, par Robert Randau.

Ici, ni règles ni contrainte : dans *Les Colons*, Randau laisse éclater « sa vigoureuse individualité... Son œuvre est touffue, éclatante, substantielle, brutale ... » (2) Il n'étudie pas, spé-

(1) En particulier les pages consacrées par Maurice Barrès au poète Jules Tellier.

(2) Marius-Ary Leblond.

cialement, comme Louis Bertrand, les apports divers des races qui peuplent actuellement l'Algérie, il n'analyse pas les différents éléments en fusion dans le creuset. Il s'attache uniquement au résultat, à la synthèse humaine ainsi créée. Sa volonté, sa conscience d'Algérien, fier du sol, fier de la race natale, lui font devancer la réalité : il considère que la race nouvelle est créée. Maltais? Espagnols? Italiens? Français? Peu lui importe : il ne voit et ne veut voir partout que des Algériens, que les habitants hardis, laborieux d'un sol riche et fertile.

Le pessimisme de Jean Hess, critiquant toutes choses dans sa *Vérité sur l'Algérie*, ne l'atteint point. L'Algérie existe, existera toujours plus belle, plus prospère. Un jour, nous parlions du Maroc. « Le Maroc, nous dit Randau, si la France le laisse échapper, nous, nous le prendrons ! »

Au reste, encore que très attaché à ce dogme de l'Algérie nouvelle, Randau n'est point un écrivain à thèse et son œuvre est vivante, détachée des théories et des systèmes. Puis, l'Algérien qu'il est se souvient à merveille de la culture française et si, au plus profond de sa conscience, il rêve parfois, comme maint autre Algérien, d'une plus grande indépendance politique et économique de ce pays qu'il refuse de considérer comme une simple colonie, du moins, ne renie-t-il jamais

la culture métropolitaine, les idées françaises.

Dans les *Explorateurs* et dans le *Commandant et les Foulbé*, ses deux derniers ouvrages, Robert Randau s'est attaché à peindre l'action française en Afrique occidentale, à montrer les contacts multiples et les frottements de l'âme française et de l'âme maure. Ce faisant, Randau reste fidèle à sa conception, et c'est encore la France nouvelle, la France africaine, autonome, constituant un tout dont il écrit, en larges fresques, l'histoire. Parlant des *Explorateurs*, « on sent, dit Louis Bertrand, que ce livre a été écrit par un véritable africain. L'auteur en a l'outrance et les nerfs exaspérés. »

Cette outrance chez Randau, on la devine systématique et fille de la volonté qu'il a d'imposer « sa vérité ». Ces nerfs exaspérés lui servent à tracer de merveilleuses peintures de ces pays où le soleil est violent, la lumière crue, où les mœurs sont ardentes comme les âmes. Contant la mort de Andréotti-Coppolani, Randau se hausse au style de l'épopée, et n'est-ce point une épopée grandiose (1) que ces rezzous d'officiers français

(1) « L'heure de la prière fut proclamée sur le parvis d'une « minuscule mosquée ; lentement, les passeurs toucouleurs, « tiarés de bleu vif, qui flemmardaient par rues et carre- « fours, les ouvriers des jardins, les passeurs aux cottes

lancés dans le grand désert avec quelques goumiers, ces officiers, tour à tour guerriers, conquérants, administrateurs et subtils diplomates, et tenant tête, avec quelques dizaines d'hommes, à des hordes d'indigènes armés, bien montés, toujours prêts à l'attaque, et selon le mode arabe, à la fuite trompeuse et point déshonorante? Pour peindre cela, pour peindre aussi l'état d'âme des vieux marabouts subissant la paix française, pour mettre en leur vraie lumière les aventures, les faits d'armes d'un Frèrejean et puis, les longues heures d'attente, d'angoisse ou d'espoir dans la

« déchirées et les marchands de victuailles, se dandinèrent « vers les imans rangés en file, face aux fleuve....

« Des brasiers saignèrent à la tête de la dune, le camp « se rendormait rompu de fatigue ; sur le pourtour des for- « tifications, les noirs avaient capelé à leur cou leurs cha- « pelets d'amulettes et essuyaient d'un linge attentionné, « la culasse mobile de leurs fusils, des toucouleurs récitaient « à voix basse les litanies de la confrérie tidjanienne ; les « Bambaras trapus ronflaient bouche ouverte, la carabine « en travers du ventre, des fétichistes aux dents aiguisées « en pointe se repassaient les sacs à gris-gris emportés par « eux du pays où les tribus mangent les hommes. Cassard « se hasarda hors de l'enceinte vers un avant-poste où s'en- « tassait la horde des Maures alliés ; les guerriers étaient « en tenue de combat, nus, leur poignard en bandoulière et « on les distinguait à peine derrière les tas de sable qu'ils « édifiaient. »

ROBERT RANDAU, *Les Explorateurs.*

nuit saharienne (1) il faut mieux qu'un style pondéré, une littérature édulcorée. A cette peinture, à cette évocation, Robert Randau a apporté toute sa fougue d'africain, toute sa violence de « race nouvelle », toute sa frénésie d'individualiste convaincu, et aussi, — et c'est là le côté curieux de son œuvre, — tous les raffinements et l'excessive culture des grandes décadences.

Plus sage, plus pondéré que Robert Randau, M. Raymond Marival nous a donné un excellent

(1) « Des trois œuvres maîtresses de Randau se dégage, « pour qui sait lire, un admirable tableau de notre action « en Afrique orientale, une peinture violente, sincère, ja- « mais truquée, de tous les conflits, de tous les contacts « d'âme engendrés par notre domination. Tous les ressorts « de la propagande islamique apparaissent là, heureuse- « ment dévoilés au grand jour de l'atmosphère africaine et « le cheick Aziz, à l'heure où le soleil va mourir, quand « l'immense chauve-souris du crépuscule couvre la plaine, « qu'un fil d'or couronne le couchant, que les sables sou- « pirent le recueillement et que s'étire l'heure tendre de la « prière des nomades, le cheick Aziz évoquant le grandiose « souvenir de la bataille de Poitiers, prononce d'admirables « paroles : « Ah ! dit-il, les destinées des Français sont pa- « rallèles aux nôtres ; Dieu seul sait le chemin des peuples ; « ses voies sont d'implacables mystères : jadis, il nous envoya « vers vous ; aujourd'hui il vous envoie vers nous ; soyons « de même foi et nous serons le monde et le monde sera à « Dieu. Français et Arabes sont gens de mutuelle estime ! »

CARL SIGER, *Mercure de France*, 1er octobre 1910.

roman sur la Kabylie, *le Çof*, qu'inspira la révolte de Margueritte ; et c'est encore l'Algérie et la Tunisie qui inspirent Marius-Ary Leblond, quand ils écrivent *l'Oued, le Secret des Robes*, et Charles Géniaux établissant *Comment on devient colon* et peignant les mœurs des *Musulmanes*.

Marius-Ary Leblond, qui ne consacrèrent deux ouvrages à l'Algérie qu'à la suite d'une villégiature accidentelle dans ce pays sont, avant tout, les écrivains et les poètes de la Réunion et de Madagascar (1), de Madagascar à laquelle ils

(1) « ... A un jour de l'Itassy, après avoir inlassablement grimpé en lacets des pentes qu'on croit chaque fois la dernière et où vous enlace le vent le plus essoufflant, soudain, on découvre à ses pieds, dans un vertige d'admiration, l'uniforme et magnifique vallée du Kitsamby. Une mer soulevée de collines, figées dans un chaos innombrable, bat lourdement les flancs en précipice du cirque de montagnes. Un ciel de mer, — un ciel sourd de mer antarctique, — en développe la grandeur sépulcrale. Les colorations s'y écaillent par plaques dans un dessein veiné et lépreux. Sous l'orage, la terre de velours rouge absorbe l'humidité et le bitume des nuages, les colorations prennent la dureté glacée du marbre... tant de lignes rampantes se rejoignent et s'entrecroisent mollement et simplement qu'on les dirait mobiles comme des flots. C'est la Mer de Marbre.

« Avec son lit de sable luisant, blanc et noir, et les îlots de végétation aquatique de ses berges, le Kitsamby, au fond de tous ces remous, s'enroule, se déroule et glisse visqueusement comme un grand serpent ocellé de nacre et de limon vert.

consacrèrent une œuvre magistrale, *La grande île de Madagascar*, de la Réunion qui leur inspira, plus ou moins directement, *le Zézère*, la *Sarabande*, étude de mœurs électorales, *les Sortilèges*, réunion de quatre petits romans : indien, malgache, mozambique et chinois ; et enfin, *En France* (1), volume qui leur valut le prix Gon-

Sur l'autre rive, par les passages en gradins rayés ainsi que des chenilles, se traînent des ruisseaux tachetés comme des anguilles. Au loin, des sommets à formes de bêtes se déplissent. Et l'on monte de plus en plus vers des pays crevassés, bizarrement bossués comme des agglomérations de termitières que le coucher de soleil, arrivant par des fentes de nuages, teinte longuement de la plus éclatante et spectrale pourpre. »

Extrait de *La Grande Ile de Madagascar*, de Marius et Ary Leblond.

(1) « Claude Ravel arrive du vieux pays de l'île de la « Réunion et on devrait croire qu'il sort de l'Eden tant il a « de fraîcheur dans sa manière de sentir et de voir... Claude « traverse tous les milieux en y laissant son enthousiasme « et son espoir de bonheur. Rien ne lui remplace son rêve « et pourtant tout lui en prend un lambeau. Il arrive devant « la jeune fille parisienne ayant oublié la jeune fille créole, « ce beau fruit naturel...

« Voici vraiment une vision sincère de l'existence mo- « derne et, chose remarquable, l'attrait de cette sincérité « est si supérieur à toute intrigue romanesque que nous « vivons la vie de Claude pas à pas, en n'osant ni respirer, « ni sourire de peur d'effaroucher sa vertu. Et que de jolis « détails : — « On voyait le silence — dit Claude en se pen-

court, première partie d'un ouvrage dont la suite, *Les Jardins de Paris*, parut récemment.

« Le *Zèzère*, dit M. Jean Rodes (1), c'est le *curriculum vitæ* d'une petite cafrine de la Réunion, Marie. Marie, élevée à la campagne, est une enfant douce et naïve à la façon des noirs, dont la race est la plus enfantine qui soit au monde. Placée à la ville chez les Blancs, elle prend connaissance de notre civilisation à l'hospice, ce qui est bien certainement, sous tous les climats, la plus mauvaise école... Chassée, Marie tombe à la prostitution et c'est une chute rapide de la maladie honteuse à la mort. Sa fin, après sa lamentable vie, illustre cette vérité que notre civilisation est trop artificielle, trop vieille pour pouvoir être imposée sans danger à des êtres neufs...

« Le livre de Marius et Ary Leblond est un document ethnologique de la plus grande valeur : c'est celui qui nous offre la psychologie la plus fouillée des populations noires qui sont, depuis plusieurs générations, en contact avec les Blancs.. Le *Zézère* est un véritable modèle de roman scien-

« chant sur sa rue pleine de neige, car toutes les blancheurs « le consolent. C'est du beau, c'est de l'honnête travail et « de l'art tout pur. »

RACHILDE, *Mercure de France*, 16 décembre 1909.

(1) JEAN RODES, *op. citat.*

tifique où tous les procédés d'investigation psychologique et physiologique sont employés avec une sûreté parfaite. C'est aussi une œuvre d'art remarquable dont la forme, adéquate au sujet, riche d'images et de rythmes, est celle-là même qu'il fallait pour rendre plus saisissantes les scènes de mœurs qui y sont exposées. Il faut citer, à cet égard, le récit du pélerinage à la Salette de saint Leu où la frénésie luxurieuse du sang noir fait, d'une solennité religieuse, la plus troublante kermesse. C'est ce qui me permet d'affirmer que Marius et Ary Leblond viennent de nous donner la vraie formule du roman colonial, celle qui, unissant la sensibilité aiguë et le charme poétique de l'ancien exotisme à la précision documentaire du roman moderne, doit obtenir, à la fois, le suffrage des artistes et l'attention des savants. »

Préfaçant leur *Anthologie coloniale,* recueil excellent de citations extraites des auteurs qui, à toutes les époques, ont écrit *littérairement* sur les colonies, Marius et Ary Leblond déclarent :

« Nous avons tenu à révéler l'importance prédominante de l'exotisme dans notre littérature, dont il n'est point seulement un ornement, mais le grand courant vivificateur, pareil au *gulf stream* qui vient des mers équatoriales baigner nos côtes. Presque tous nos grands écrivains ont nourri une nostalgie intense de la vie orientale,

le goût impérieux des voyages, le sens précis et riche de la beauté des pays et des races exotiques. Cela tient à ce que le génie français est très complexe, très souple et très généreux : humaniste au XVIe siècle et humain au siècle de Molière et de Racine, il est devenu humanitaire au XVIIIe siècle, par une évolution harmonieuse. »

Nous reviendrons sur ce point de vue : mais cet humanitarisme généreux et intelligent constitue à nos yeux le seul point faible de l'œuvre de Marius et Ary Leblond. Leur œuvre, conçue dans la tradition rousseauiste du XVIIIe siècle, et par là profondément française et noblement esthétique, contient trop de bonté et nous approuvons Mme Aurel opposant à cette sensibilité, celle d'un Kipling « qui peint mais toujours activement, sachant extraire l'énergie de chaque type, l'initiative propre à chaque métier. Sa douceur même garde une rudesse amicale, et c'est ce qui la rend active. Il nous veut sensibles comme des lyres, en même temps qu'aguerris comme des fauves... »

Cet humanitarisme généreux et intelligent, nous le retrouvons encore développé avec un très grand talent et une remarquable habileté dans les œuvres de Pierre Mille, *Sur la vaste terre* et *Barnavaux et quelques femmes*. Barnavaux tou-

jours gai, qu'il visite les lépreux de Zanzibar, ou qu'il savoure, ainsi que Paul et Virginie, les pamplemousses de la Réunion, Barnavaux excelle à conter les aventures coloniales. « Elles se passent sous des latitudes où la notion du bien et du mal s'efface très vite des cervelles surchauffées. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Barnavaux, l'homme simple, conserve assez d'équilibre moral pour juger ce qu'il y a de blâmable dans l'inconduite des petits satrapes de là-bas... »

Ainsi s'exprimait, en 1909, une critique du « Temps ». Mais, sous la sévérité du juge, Barnavaux ou son père, M. Pierre Mille, conserve toujours un certain scepticisme qui atténue ses tendances moralisatrices. La persistance de ce scepticisme, — dont l'explication se trouve aisément dans ce fait que M. Pierre Mille est fort spirituel et très averti du monde et de ses faiblesses, — contribue fortement à l'originalité de son œuvre qui donne au lecteur perspicace le spectacle toujours intéressant d'une lutte intérieure entre l'esprit qui sourit et la sensibilité qui s'indigne, l'impression d'un Kipling gavroche et sensible.

Africaine d'adoption, comme Robert Randau l'est de naissance, Isabelle Eberhardt est une des personnalités littéraires les plus curieuses que l'Afrique ait inspirées. « C'est, nous dit Magali

Boisnard (1), le *Goual* (chanteur et diseur) inspiré, le barde nord africain par excellence. Une thèse de vie hautement libre, une personnalité hardiment différenciée émanent des pages de *La Grande* au blanc burnous. Elle a possédé l'Islam et notre terre de soleil comme nul ne les possédera jamais, d'une possession unique, lumineuse et somptueusement mélancolique. Debout sur ses étriers, tournant vers le sud un visage doré, elle crie : « Voici l'espace, le soleil et la liberté. Si tu en es digne, prends-les. Tu sauras la vie divinement et ta richesse sera de toujours... » (2)

(1) Magali Boisnard, d'après Marius et Ary Leblond, « l'écrivain féminin le plus réputé de l'Algérie. Après les « *Rimes du bled*, elle publia *Les Endormies*, œuvre impor- « tante qui nous fait connaître les musulmanes, les *Désen- « chantées* de l'Algérie... »

(2) « La nuit vint : elle s'était faite sans crépuscule, et, « presque aussitôt, la clarté de la lune baigna le désert.

« En contre bas, dans une petite vallée stérile, semée de « pierres grises aux formes singulières et de tombes « abandonnées, sans inscriptions, anonymes, se dresse une « muraille étrangement dentelée qui se profile en noir sur « tout l'infini bleu de la nuit... Dans cet enclos, sans un ar- « buste, sans une fleur, participant de la stérilité éternelle « du sable, des petites pierres sont dressées, attestant des « sépultures, et, dans ce champ, nous distinguons une autre « tombe toute blanche, toute laiteuse sur laquelle coulent « les ondes glauques de la clarté lunaire.

« ... De la porte ogivale de la mosquée, une forme surgit

Dans l'ombre chaude de l'Islam que publia, après la mort tragique d'Isabelle Eberhardt, M. Victor Barrucand, directeur de l'*Akhbar*, les pages admirables abondent, d'une virilité extraordinaire qui correspond fort peu au portrait de l'auteur que nous a donné Mme Lucie Delarue-Mardrus. Isabelle Eberhardt était un véritable « soudard », une *virago* aux passions tumultueuses et jamais réfrénées : d'où la passion ardente qui porte son œuvre et lui permet d'atteindre une compréhen-

« haute et sombre. Lentement, elle glisse à travers l'espace « magiquement illuminé, puis descend vers la vallée funé- « raire, et voici que cette apparition entre dans l'enclos, s'y « arrête, immolile, la tête penchée en une contemplation « muette, devant la petite tombe blanche.

« Non loin de là, dans la grande cité éphémère, sous les « tentes noires, la masse des fidèles chante la gloire de cet « homme et celle de ses aïeux qui semèrent les grains de la « foi renouvelée à travers le pays illimité d'Islam...

« Mais, le marabout s'est écarté de la foule. Il est venu, « poussé par les forces de son cœur, dans la nuit et sur cette « tombe, sur cette tombe qui est celle de son premier né, de « son fils disparu dans l'abîme du Mystère, alors que ses « yeux commençaient à s'ouvrir joyeux et avides sur l'ho- « rizon de son pays.

« Et l'homme qu'un peuple acclame, et qu'il suivrait jus- « qu'à la mort, rêve seul, en silence, sur un tombeau d'en- « fant. »

ISABELLE EBERHARDT et VICTOR BARRUCAND, *Dans l'om bre chaude de l'Islam.*

sion de la vie nomade, une vision de l'indigène qui seront peut-être égalées mais jamais dépassées.

Et, pourtant, que d'auteurs, que de voyageurs, nous en retrouverons plus loin quelques-uns, que la terre d'Afrique a séduits et inclinés à la rêverie d'abord, à la traduction littéraire ensuite ! Voici *Les Heures égyptiennes* de Jean Rodes, et telles pages de Jean Vignaud, de Chaseray, de Bonnetain, de Sadia-Lévy, de beaux vers d'Edmond Gojon, et le *Cazagous*, de Musette, « Cagayous, le voyou algérien à la langue composite et truculente », le seul livre de littérature coloniale *originale*, d'après Pierre Mille ; et encore les *Sylves noires* d'Azal (1), « *un habitant*, dé-

(1) « Suite de poèmes en prose dont quelques-uns sont « fort beaux et où l'auteur a essayé de rendre la poésie spé- « ciale des pays d'Afrique, leur soleil éclatant, la torpeur « et le mystère des forêts équatoriales, la vie primitive et « comme animale qui reprend l'homme, même l'Européen, « dès qu'il a quitté la côte où toute la civilisation est repré- « sentée par des hangars et des carènes de rebut, des mai- « sons aux murs blindés de boîtes de conserves, et dans les « quartiers indigènes, des stations, des cabanes en débris « de vieilles caisses, et des cours palissadées de douves pour- « ries où grouille une population misérable, affublée des « quelques loques rejetées par les blancs. — A peine, dans « l'intérieur, cependant, les villages noirs, se retrouvent « intacts et gardés aux coutumes des anciens jours par quel- « ques vieux chefs à visage silencieux.

« Les huttes groupées dans une clairière, parfois sur un

clarent Marius et Ary Leblond, qui pénètre intimement les choses au milieu desquelles il vit quotidiennement et en révèle la poésie silencieuse et profonde, l'âme... »

Voici encore *Zidji* ou l'*Ecole de la Circoncision*, de H. A. Junod, « curieuse étude de mœurs, tellement extraordinaire, dit Rachilde, qu'elle fait l'effet d'un cauchemar », *Cristobal le poëte*, belle étude algérienne de John-Antoine Nau,

« monticule de sable se profilent, sombres sur le ciel en des « silhouettes barbares. Sous les gigantesques bombax, les « chaumes blonds semblent des ruches au soleil ; et là, vivent « des hommes simples, sobres, polygames et indolents, de « grands enfants curieux qui se nourrissent d'une poignée « de grains et de quelques fruits, dont les mœurs commandées « par le climat sont restées celles des plus anciens âges dont « on ait conservé le souvenir. — C'est la vie de ces peuplades, « sur le rivage maritime et dans les lagunes, dans les soli- « tudes de la brousse du continent que nous retracent ces « poèmes faits d'observations menues et souvent amusantes, « d'impressions ressenties et d'indications adroitement « données. On voudrait citer des scènes de marché, de cases, « de ripailles, de chasse, de fêtes ; des pages sur Gorée, Dakar, « Saint-Louis. Je trouve, pour moi, de réelles promesses « dans les *Sylves Noires* et je souhaiterais retrouver les qua- « lités qui s'y révèlent en une œuvre entière, qui nous ferait « connaître ces pays un peu mieux que les sèches relations « des explorateurs et que l'auteur me semble très capable de « réaliser. »

CHARLES MERKI, *Mercure de France*, novembre 1902.

Adilé Sultane, roman par une Circassienne et Victor Barrucand, *La Race inconnue,* nouvelles tirées par M. Charles Renel de ses souvenirs de Madagascar, puis des vers, *Heures d'Afrique,* de M. Paul-Auguste Nicolas, *D'un pays plus beau,* par Victor Barrucand, *Les Exils éperdus,* par Gaston de Vulpillières, *Les chants du Nadir,* par Sidi Kassim, etc...

L'abondance de cette littérature africaine s'explique aisément avec la pénétration de plus en plus profonde, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, du continent noir par les Européens. Le cycle de la littérature impressionniste, de la littérature de rêve est clos. Ainsi que le constate Jean Rodes (1), « les contrées les plus lointaines nous sont maintenant connues ; nous nous sommes mêlés à leurs habitants ; nos idées et notre langage ont pénétré chez eux, en même temps que les produits de nos fabriques... Aussi ne sommes-nous plus les navigateurs émerveillés qui débarquent sur des rivages où tout nous est féeriquement nouveau...

« Il y a beau temps déjà, que nous sommes installés partout, industriels, ingénieurs, marchands, et il semble que, suivant cette évolution, la littérature exotique, d'exclusivement poétique

(1) JEAN RODES, *op. citat.*

et subjective qu'elle était, devienne objective, scientifique et d'observation. »

Malgré cette connaissance progressive et quasi-complète du monde, il était cependant une partie de l'Univers qui nous demeurait mal connue et s'offrait à nous dans un cadre de légende et de mystère : c'était ce vaste monde océanien, constitué par des milliers d'îles éparses dans l'océan Pacifique. Sur ce monde, au XVIIIe siècle, les curiosités avaient été renseignées ou plutôt mises en éveil par la publication des voyages de Cook, puis, le silence s'était fait... Ces îles sont lointaines et l'Univers est si vaste ! Vint Loti : *Rarahu* mit Tahiti à la mode. Quelques lettrés connurent *Noa-Noa*, dû à la collaboration de Charles Morice et du peintre Paul Gauguin, et *Célina Landrot*, de Jacques et Marie Nervat, apporta, sur la vie à la Nouvelle-Calédonie, des détails curieux dans une action romanesque attachante, cependant que de beaux vers de Sébastien-Charles Leconte évoquaient la beauté de ses sites (1). Mais, le grand livre océanien devait être *Les Immémoriaux* de Max Anély, qui furent publiés en 1907 (2).

Les *Immémoriaux* (3) sont l'un des plus admi-

(1) Le livre de *La Houle et de la Volupté*, de DIRAISON SAYLOR, contient également de fort belles pages.

(2) Edition du *Mercure de France*.

(3) « Il est certain qu'on ne peut pas attendre de la foule

rables ouvrages qu'ait inspirés l'exotisme. L'auteur, Max Anély, Breton concentré et rêveur, dont les yeux, dès l'enfance, ont dû se tourner souvent vers la vaste mer, l'auteur est un merveilleux poète et, en même temps, un savant. Après un long séjour « sur la terre Tahiti », il accomplit ce tour de force extraordinaire de restituer, lui, Français, dans un livre français, avec toutes les qualités de netteté, de vigueur qui sont le fait de la race française, l'âme millénaire de la race maori, d'une race qui meurt et qui, dans quelques siècles peut-être, ne sera plus qu'un souvenir.

Pour réaliser ce chef-d'œuvre, Max Anély fut évidemment servi par une ténacité, une patience et un sentiment d'art profonds alliés à une merveilleuse intuition. Qui sait aussi si son atavisme

« une rapide compréhension d'un roman ethnographique. « Une histoire est, pour le public, bien plus intéressante que « l'histoire. Je ne chercherai donc point á éclairer les plus « frivoles au sujet de la véritable portée de cet ouvrage qui « n'est pas écrit romanesquement et qui est pourtant le ro- « man d'une nation, le roman à la fois naïf, douloureux, « malicieux de vagissements, d'un peuple nouveau-né, mais, « j'en voudrais dégager toute l'émotion imprévue, la terrible « grâce pareille aux bonds d'un animal joyeusement carnas- « sier. »

RACHILDE, *Mercure de France*, 16 novembre 1907.

breton ne lui permit pas de mieux comprendre la vie et l'âme de ces hommes de la mer? Il est des correspondances si subtiles, sur lesquelles on ne peut s'appesantir, qu'on ne peut tout au plus qu'indiquer en passant. Un exemple : la première manière de Gauguin, alors qu'il n'avait jamais vu Tahiti et qu'il peignait des paysages de Bretagne, contient déjà *objectivement* toutes les visions, toutes les représentations que lui suggérèrent plus tard les longs mois passés dans l'île merveilleuse. Correspondance ? Pressentiment ?

Max Anély dans des pages d'une poésie intense, nous a restitué l'âme d'une race, en même temps qu'il nous montrait, ésotériquement, en quelque sorte, le drame effroyable de cette race heureuse et belle dans son île, aux prises avec l'envahisseur étranger, qui apporte des mœurs, une religion nouvelles. Et le duel est d'autant plus tragique, qu'il est plus pacifique, qu'il y a peu de sang versé, qu'il y a simplement un contact mortel, un écrasement sourd qui fait penser à telle mort d'âmes dans la nuit, évoquée par Mæterlinck, encore qu'on devine dans l'ombre, également mortelles pour les corps, la Bible et la bouteille d'alcool, les deux empoisonneuses. Jamais avec autant de grandeur le problème indigène ne fut posé, jamais aussi ne fut donnée avec plus de vraisemblance la traduction d'une âme indigène. La forme du

livre, on ne songe point à l'admirer, tant elle est adéquate au drame. Après quelques pages, lorsque la clé en a été pénétrée, quand l'esprit est familiarisé avec les termes maoris, intraduisibles en français, qui sont fréquemment employés, quand le lecteur en arrive à penser et à comprendre en maori — car Max Anély a réussi cette chose inouïe, — alors il se laisse aller tout entier au charme bénéfique, et il goûte pleinement telle belle page comme celle-ci :

« ... Lentement, les Douze tournaient leurs calmes visages vers la mer impassible comme eux.

« Ils attendaient le déclin de Oro et que la nuit descendue, laissant monter les étoiles, donnât à leur course les guides familiers sur le chemin des flots. Le dieu lumineux tombait au large du récif dans les eaux extérieures. Avec lui, s'enfuyaient les nuées accrochées aux crêtes ; et le sommet acéré du mont que l'on dit sa demeure brillante, l'Orohéna triomphal, s'aiguisait dans le ciel limpide. Le creux des versants, les vallées broussailleuses, le chemin des eaux frémissantes et tous les replis de la terre se remplissaient d'ombres et d'esprits ténébreux. Les membres frissonnaient dans l'air affraîchi. Le vent devint plus impalpable, les montagnes respiraient d'un souffle inaperçu. De la colline, un attardé lançait encore le cri-à-faire-peur : « *Qui restera pour la cérémonie*

des morts? » Et, dans les taillis, des guerriers maladroits, la poitrine ouverte, achevaient de mourir en sifflant et en râlant. Ils se turent. Sur la plage rassérénée, commença de couler indéfiniment la caresse lente des nuits. Elle emportait au large, vers les eaux crépusculaires, les voix dernières du tumulte : ainsi, chaque soir, depuis que respiraient les hommes, l'île soufflait sur eux son haleine, ses parfums et l'apaisement détendu de leurs désirs-de-jour... »

Dans cette énumération rapide, et fatalement incomplète des écrivains coloniaux, — ils sont tant ! — nous avons tenu à réserver une place particulière à André Chevrillon, auteur pangéographique, qui consacra de forts intéressants ouvrages à l'Afrique et à l'Asie. En 1894, il fit paraître *Dans l'Inde* ; en 1897, *Terres mortes* : *Thébaïde*, *Judée* ; puis, *Sanctuaires et paysages d'Asie*, enfin, en 1906, *Un crépuscule d'Islam*, ouvrage qu'il rapporta du Maroc, pays où il séjourna en pleine crise, peu après le geste de Tanger. André Chevrillon est un remarquable peintre, et il sent profondément la poésie des décors et il exprime admirablement la poésie des âmes.

Avant d'arriver à Fez, il s'arrête dans la ville agonisante d'El Ksar et il demeure attendri devant cette petite cité moribonde.

« C'est, dit-il, que de toutes ces choses d'Islam,

qui s'inclinent tranquillement dans la mort..... de ces mosquées muettes qui se dressent parmi les cactus et les fleurs, de ce peuple qui s'engourdit... un charme de paix et de mélancolie se dégage, dont peut s'enchanter un Européen.. »

Loti, déjà, dans l'admirable livre qu'il consacra *Au Maroc*, avait dit ce charme profond. M. André Chevrillon le décrit à merveille :

« Telle est, dit-il, la muette et perfide suggestion de ces calmes et radieux pays où, parmi ces hommes qui ne sont plus des vivants, on sent se dénouer les liens qui obligent, les servitudes et jusqu'aux devoirs, fondre le plaisir de pouvoir et de vouloir, et tout ce qui aiguillonne à l'effort. Quelle tentation, comme ces hommes, de ne plus mesurer la durée, de se perdre dans l'écroulement égal de ces heures, de s'engourdir avec toutes choses dans du silence et de la lumière !... Les minarets abandonnés, çà et là, dans un champ de fleurs, dans la poudre d'un lieu vague, ces dômes délabrés... toutes ces choses nous parlent, nous rappellent leur sagesse qui est de ne point résister, de s'abandonner, de laisser faire le temps qui les a menées à la vieillesse où elles sont belles, qui les mène à la mort où elles seront bien... »

Et André Chevrillon ajoute :

« En Egypte, terre du soleil et de la mort, j'ai senti, dans un long séjour, le temps s'immobiliser

dans la lumière. En cette contrée de l'éternel, bien autrement qu'ici, s'efface l'illusion si spéciale et compliquée dont s'hallucine la vie d'un Européen, ce rêve qui, vraiment, est sans rapport aucun avec l'infini de silence où nous allons entrer. Mais, en tout pays d'Islam, la mort semble facile et fraternelle... la saveur du lotos que l'on cueille là, semble son avant-goût magique... La solennité souterraine d'une crypte est dans ces profondes ruelles tortueuses... la voix planante et calme du muezzin, — invariable à travers les siècles, — se suspend sur la ville comme une incantation de paix, et se prolonge. L'homme chante comme en un rêve. La voix n'a rien de personnel ; on dirait qu'elle est étrangère au chanteur, qu'elle vient de très loin... Si lente, sans passion, elle sort du profond passé des ancêtres. Par elle, les morts parlent aux vivants pour les pacifier, et déjà les endormir... »

A côté de ces littérateurs qui ont été ou sont vraiment des littérateurs coloniaux, — et nous employons cette expression commode, sans préjuger de la question de savoir s'il existe vraiment en France *une littérature coloniale,* — à côté de ces littérateurs, et pour faire la moins incomplète possible notre énumération, il convient de citer les auteurs qui, à la suite d'une inspiration momentanée ou d'une villégiature accidentelle,

ont été amenés, exceptionnellement, à consacrer leur talent à des œuvres d'exotisme.

Renan laissa d'intéressants *Mélanges d'histoire et de voyage,* Guy de Maupassant écrivit *Au soleil* et *La Vie errante,* impressions de voyage en Algérie et en Tunisie. Victor Cherbuliez qui, sous le nom de Georges Valbert, précéda Pierre Mille et Paul Bourde au *Temps,* composa un roman tunisien (1). Melchior de Vogüé a écrit *Jean d'Agrève,* Jean Lorrain les *Heures d'Afrique,* qui contiennent d'admirables pages, et Paul Arène *Vingt jours en Tunisie.* Camille Lemonnier, le puissant écrivain belge, a tracé de délicieuses pages sur un petit nègre du Congo. Alphonse Daudet promena Tartarin de Tarascon en Algérie, et c'est d'Algérie que Victor Margueritte envoya à Paris ses premiers vers. Ernest Feydeau écrivit *Alger,* Jacques Altar les *Croisières ensoleillées.*

Madagascar a fourni à Grosclaude des pages spirituelles et Maurice Maindron herborisa aux Indes et visita le Sénégal, l'Arabie, la Côte des Somalis, la Malaisie. Récemment, Brieux visitait l'Indo-Chine et n'y améliorait point sa manière.

Encore des amateurs d'exotisme que Raoul Béric, Marc Hélys, Daniel Borys, et Psichari, que Gabriel Faure écrivant *Heures d'Ombrie,* Jean Car-

(1) *La vocation du comte Ghislain.*

rère visitant l'Italie, G. Ancey décrivant *Athènes sous les violettes,* que la princesse Bibesco chantant la Perse, que Chambige Lami, que Renée Vivien, admirable poétesse, et tant d'autres, et tant d'autres : ils sont légion !

Et pouvons-nous oublier encore Vigné d'Octon (1) et Hugues le Roux, ce dernier, technicien, romancier algérien de grande valeur et historiographe de *Ménélik*. Et Jean Lombard, qui jadis dans un style tourmenté mais somptueux nous restitua *Byzance* ? Et Lucien Gleize, l'auteur d'*Une Blanche*, et François de Curel ?

Henri de Régnier, dans ses romans et dans ses vers, aime à peindre de grands seigneurs dont les ancêtres voyagèrent aux « Isles » (2) et Charles

(1) Auteur des *Siestes d'Afrique.*

(2) Témoin, ces vers intitulés « le Créole » et qui figurent dans *Les médailles d'argile* :

LE CRÉOLE

Tricorne galonné, jabot et haute canne,
Tel jadis, abordant au sable de la crique,
Il vint à Saint-Domingue ou à la Martinique,
Cultiver le café, le tabac et la canne.

A l'âpre venaison que l'esclave boucane,
Il préféra les fruits de la molle Amérique,

Derennes se comporte de même dans l'*Amour fessé*. Arthur Rimbaud, l'auteur du *Bateau ivre*, voyage en Europe, en Egypte, à Chypre, aux îles de la Sonde et en Ethiopie, où il fabrique des cartouches pour le Négous et d'où il écrit d'admirables lettres que recueillit pieusement M. Paterne Berrichon.

A Maurice Barrès, M. Melchior de Vogüé, dans son discours de réception à l'Académie française, put déclarer :

« Venise vous a toujours attiré ; l'Espagne vous appela, et enfin la Grèce. Vous aviez déjà goûté le miel de l'Hymette sur les lèvres d'un hellénisant révolutionnaire, Louis Ménard. Ce dévôt de la beauté grecque rêvait d'une démagogie régentée par Périclès et où le jeune Alcibiade serait adulé. Athènes ne vous séduit qu'à demi. Vous y regrettez la tour des Francs. Que diriez-vous si vous l'eussiez connue, vénérable et dorée sous

Il but les tafias et les rhums en barrique
Sous la véranda fraîche où grimpe la liane.

Sa silhouette exacte, arrogante et correcte,
Sur le papier de riz où le temps la respecte,
Se découpe comme son ombre contre un mur,

Et, sans doute, il voulut, cambrant ses mollets maigres,
Que ce profil à l'encre et ce portrait obscur
Attestassent un jour qu'il vécut chez les nègres.

les caresses de tant de soleils qui l'avaient apparentée à ses voisines, les filles légitimes d'Athênê? Je sais de vieux voyageurs qui ne voudraient pas revoir l'Acropole, mutilée par cet inepte retranchement d'un morceau d'histoire. Sparte a la place d'honneur dans votre itinéraire. Vous avez aimé la Morée où tout nous parle des exploits de notre race ; et cet éblouissant Taygète qui fit tant de fois battre mon cœur, lorsqu'au matin, dans le ciel clair de l'Adriatique, son front neigeux venait s'inscrire dans le hublot du navire et m'annonçait l'approche des terres divines ! Comme l'Espagne, l'Italie, ces terres vous ont dicté des symphonies originales. Chaque pays vous livre le plus secret de sa physionomie ; votre fantaisie imprévue y promène les compagnies qui embrassent votre rêve. »

A propos d'Octave Uzanne, Remy de Gourmont a pu écrire (1) : « Est-ce au romantisme qu'il faut attribuer encore son goût de l'exotisme, sa curiosité des nations étrangères? Il n'est pas besoin d'être romantique pour aimer à voyager ; la passion des romantiques pour l'orientalisme, pour le pittoresque et l'étrange fut d'ailleurs assez casanière. Victor Hugo se garda bien d'aller voir l'Orient, même après l'avoir chanté. Lamartine

(1) La *Dépêche de Toulouse*, 21 octobre 1910.

n'y fit qu'une apparition ; seuls, Théophile Gautier et surtout Gérard de Nerval, voulurent connaître vraiment ces terres de soleil dont leur jeunesse avait rêvé. Ce n'est pas à la manière de Gérard de Nerval non plus qu'à celle de Flaubert, qu'Uzanne aime l'Orient. Ils y cherchaient des paysages inconnus, de vieilles traditions sacrées ; Octave Uzanne y est surtout attiré par l'observation du conflit de la civilisation musulmane et de la civilisation européenne... Sa curiosité des mœurs étudiées sur place, des mœurs auxquelles on participe, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, agréables ou fâcheuses, l'a poussé jusqu'en Amérique, jusqu'au Japon, et il s'apprête, paraît-il, à aller revoir Ceylan dont il a la nostalgie depuis un premier voyage... »

Octave Uzanne est un voyageur actif, si actif même qu'il ne semble pas trouver, entre deux randonnées lointaines, le temps de transcrire ses impressions. Peut-être réserve-t-il cette tâche pour ses vieux jours. Voici, par contre, des voyageurs en chambre dont la production littéraire est considérable. Ainsi tout se compense : Paul Adam, qui, jadis, donna *Les lettres de Malaisie*, qui eussent pu s'intituler Lettres en Utopie, vient de se révèler comme l'extraordinaire animateur de *La Ville inconnue*, épopée de nos troupes coloniales dans le centre de l'Afrique. On retrouve

dans cet ouvrage, ensemble massif et lyrique, les immenses qualités de Paul Adam, — Paul Adam qui, avec plus de méthode, un souci moins grand de la production à tout prix, eût pu être le grand génie littéraire de ce début de siècle, — et ses défauts : imagination déréglée, naïveté de la documentation, fantaisie outrancière. C'est l'œuvre de Randau qui nous est restituée brusquement, revue et corrigée du boulevard !

Chez J.-H. Rosny qui, jadis, nous avait donné *Les Xipéhuz, Vamireh'*, et *Des profondeurs de Kyamo,* nouvelles africaines, et qui vient de publier *La guerre du Feu,* épopée préhistorique, un admirable chef-d'œuvre, la préoccupation exotique joue un grand rôle. Elle imprègne toute son œuvre. Il y a chez J.-H. Rosny un amour profond de la santé, de la force physique et de la beauté animale, et, cette conception subjective, il l'a heureusement objectivée dans mainte de ses nouvelles où ces vertus primordiales s'incarnent en d'impétueux coureurs de savanes et cavaliers des pampas américaines et en d'héroïques femmes dans le cimier roux desquelles le soleil des tropiques allume un incendie d'ardeurs violentes et de sauvage volupté.

Léon Hennique a écrit *Pœuf* et les Goncourt, dans leur *Journal,* racontent comment, les soirs d'intimité, « il se remémore quelques impressions

d'enfance coloniale, entre autres, *l'écoute*, à l'orée d'une grande forêt, vers la tombée de la nuit, l'écoute de l'éveil de la forêt, où, de temps en temps, au-dessus de tous les bruits, s'élevait une grande lamentation d'animal que toute la ville allait entendre : lamentation mystérieuse et qu'on ne savait à quelle bête attribuer. »

Jean Lahor, dans la *Gloire du néant*, fait sa place à la pensée exotique et la partie de cette œuvre intitulée *En Orient* comprend l'ivresse de Djélad ed Din, la sagesse d'Al-Ghagali et la Forêt brahmanique, poésie et pensées d'origine boudhique.

Enfin, Francis Jammes, le poète de *Jean de Noarrieu*, d'*Almaïde d'Etremont*, évoque parfois le père de son père, Jean-Baptiste Jammes qui fut docteur à la Guadeloupe. M. Edmond Pilon, essaiïste distingué et que les sujets coloniaux tentèrent aussi au point de lui faire conter les amusantes *Aventures de M. Poivre*, M. Edmond Pilon peint cette évocation (1) : Francis Jammes voit son grand-père colonial : « Il a le chapeau de planteur, l'habit bleu barbeau ; il a le teint basané et la voix musicale ; il est dans les bambous et sous les cocotiers :

(1) Edmond Pilon, *Francis Jammes*, *Mercure de France*, I, VII, 1907.

O père de mon père, tu étais là devant
mon âme qui n'était pas née et, sous le vent,
les avisos glissaient dans la nuit coloniale...

« Cher aïeul ! Depuis, Jammes le voit toujours. Ah ! s'il était là : « d'une voix grave et chantante, il parlerait de la *Grande Traversée,* du vent de l'Océan éternel, des tremblements de terres inexplorées, des naufragés sauvés par lui. » Il dirait ses chasses au ramier dans les bois, sous les filaos, les parfums du sucre, du poivre et des rhumeries ; il redirait les noms odorants des îles : la Martinique et la Dominique, Désirade et Marie-Galante, la Barbade, la Grenade et Tabago, dont le nom est tremblant comme un tabac rose. Mais, tout cela n'est plus qu'un souvenir de douces feuilles froissées, échappées d'un coffret, et, désormais, l'aïeul

dort au pied de la goyave bleue, parmi
les cris de l'océan et les oiseaux des grèves...

« Et l'oncle aussi sommeille qui revint des Indes :

N'ayant qu'un souvenir de femme dans le cœur...

et aussi la grand'mère et aussi les quatre cousines de Saint-Pierre vêtues de flottantes robes blanches et « riant de quelque gâteau mal réussi ».

Ma race a habité parmi ces jeunes filles...

dit le poète hanté par les douces ombres du jardin créole. Et toutes les reliques de ses morts passés, Jammes les considère avec attendrissement : vieilles lettres du grand-père qu'il a dans son tiroir, le châle brodé de fleurs et d'oiseaux de sa grand'mère paternelle qu'il n'a point connue, la malle en bois de camphre qu'a rapportée l'oncle et qui est toute sonore du bruit des mers et des forêts...

« ... Francis Jammes n'est jamais allé plus loin que Touggourt, vers le sud, ni qu'Amsterdam au nord. Il a vu Chetma, sous les figuiers roses, Biskra et Mogard bruissant dans les sables, et, par la porte d'or, à Elkantara, le désert s'ouvrir (1). Amsterdam où s'assemblent, chargés des épices, les navires des îles, où les riches planteurs néerlandais se rappellent parmi l'éclat des tulipes les jardins de Java, ce fut bien plus, pour lui, une vision de l'Inde que de la Hollande ! Il songe en se promenant sur les bords de l'Amstel, qu'en revenant de son île ombreuse et verte :

Robinson Crusoé passa par Amsterdam.

(1) Francis Jammes a conté, dans ses *Notes sur des oasis et sur Alger*, les étapes de ce voyage africain. M. André Gide, qui fut le compagnon de Jammes, a relaté, à la suite d'*Amyntas*, dans ses *Feuilles de route de Biskra à Touggourt*, des impressions charmantes sur la même contrée et sur le même voyage..

« Il passa aussi par Hambourg et par Londres, chargé de son bonnet de chèvre et de son parasol. Ainsi l'évoque Francis Jammes. Se promenant, un jour, par les sombres ruelles de Bayonne, le poète évoquera également Pinçon, le compagnon de Christophe Colomb, ramenant en Europe sur sa vieille *Pinta* « des oiseaux et des herbes du bout du monde ».

Une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
d'une petite négresse...
Une noix d'Amérique tombée sur l'allée...
L'Océan qui bruit comme une harmonica...

« Voilà de vains prétextes ; mais il n'en faut pas plus. La vision du poète est née et les terres ardentes surgissent à sa vue ; sa rustique maison est une nef sur l'eau :

Les pieds au coin du feu, je pense à ces oiseaux
qui disaient à Colomb que la terre était là.
C'était toujours les eaux, et les eaux et les eaux,
toujours les eaux. Enfin, Rodrigue Triana
cria : « Terre ! Et le vent chanta dans les cordages.
L'équipage tomba à genoux. Les forêts
du Nouveau-Monde, avec leurs singes bleus, s'ouvraient,
et les lourdes tortues pondaient sur le rivage.

« Une autre fois, le 8 juillet, « c'est la fête de Virginie ». Et, dans ce mot banal du calendrier,

le poète ému revoit tout le drame de l'île d'Ambre, le *Saint-Géran*, la *Passe de l'agonie* et aussi Bernardin « ce vieux sculpteur de cannes » qui aimait les îles et les fleurs comme lui-même.

« Mais, d'autres fois, son cœur ne va pas si loin. Il s'arrête à l'homme mélancolique et tendre « au doux génie ami », au « triste passionné » qui porta comme lui, dans un cœur malheureux, le goût de la nature et l'amour des espèces les plus diverses des plantes... Désormais « son livre ami », ce seront les *Rêveries* de Jean Jacques... »

A lire ces lignes, dirait-on qu'un siècle s'est écoulé, que tout le XIXe siècle a vécu, depuis le jour où Bernardin de Saint-Pierre élabora sa formule coloniale? Cette formule s'est prolongée : la sensiblerie humanitaire de Rousseau demeure un motif toujours admis. Bernardin, Chateaubriand, Leconte de Lisle, Francis Jammes, pratiquent la même conception de l'exotisme, prétexte à attendrissements faciles — Leconte de Lisle, hautain et concentré y apporta cependant plus de retenue, — occasion perpétuellement offerte de broder sur ce thème : la bonté originelle de l'homme sauvage qui se promène parmi des fruits et des fleurs inconnues, aux noms chatoyants et bizarres.

Mais, constatons-le, cette conception légèrement puérile de l'exotisme, devra bientôt s'atté-

nuer et disparaître. Les poètes et les prosateurs d'aujourd'hui, les artistes qui entrent en contact avec les pays lointains commencent de se libérer de l'empreinte de Bernardin. J.-H. Rosny, dans ses nouvelles américaines, ne trouve déjà dans les folles chevauchées par la brousse et les pampas qu'une cause d'exaltation pour la puissance de l'homme, bon ou cruel, peu importe, le hasard, seul, détermine ses qualités. Loti a su s'abstraire de tout moralisme, et un Max Anély a pu s'effacer suffisamment devant l'objet étudié, pour nous restituer, vivante et profonde, l'âme d'une race étrangère, ce que J. Boissière, par une intuition géniale, réalisait déjà avec ses *Fumeurs d'opium*. Mais cette libération n'est pas encore nettement acquise. La mauvaise herbe semée dans le champ littéraire par le père de *Paul et Virginie* n'est pas morte et elle y a poussé de multiples et tenaces racines. Le roman, la poésie coloniale se traînent encore dans un subjectivisme morbide et les admirables décors lointains ne servent trop souvent qu'au développement de thèmes moraux qui sentent « la manie confessionnelle » et à la broderie de fantaisies littéraires, d'arabesques futiles, à un débordement fade de descriptions toujours mêmes, indéfiniment ressassées. Vraiment, nous connaissons trop les nuits du nouveau-monde, les soirées d'Asie,

les matinées d'Afrique, peintes et repeintes avec le même pinceau qui fignolait telle fête dans le parc de Chantilly ou aux bosquets des Trianons. Aussi bien, des critiques avisés se sont-ils demandé si, vraiment, toute cette littérature éperdûment descriptive et trop pittoresque, constituait une littérature coloniale, et si, à l'heure actuelle, la France possédait des auteurs qu'elle pût opposer au grand Kipling. Le fait seul que la question a été posée, en démontre l'intérêt. L'examen des réponses qui y ont été faites dans une enquête récente (1) nous permettra, sinon de résoudre définitivement le problème, du moins, de rassembler quelques points de vue qui valent, quelques suggestions efficaces...

(1) Enquête de M. Frappier dans la *Dépêche coloniale*, 1909.

LIVRE III

LITTÉRATURE COLONIALE
CONCLUSIONS

Nous avons, successivement, au cours de cette étude, passé en revue toutes les œuvres exotiques que les pays lointains, d'abord, cause générale, puis, plus tard, nos colonies, cause particulière, ont engendrées. Un fait considérable, sur lequel il serait oiseux d'épiloguer davantage, se dégage de cet examen, c'est l'apport certain dont la littérature de notre pays est redevable à *l'exotisme* sous toutes ses formes. Mais cet apport, indiscutable comme phénomène d'ensemble, est-il assez caractérisé pour qu'on soit autorisé à conclure à l'existence, en France, d'une littérature coloniale? Telle est la question qui, maintenant, se pose.

M. Pierre Mille (1) s'est posé cette question et l'a résolue négativement, ou plutôt dubitativement. « Et, tout d'abord, a pu constater M. Remy de Gourmont (2), ce doute paraît singulier. Pourtant,

(1) Journal *Le Temps*, 19 août 1909.

(2) *Mercure de France*, 1er octobre 1909.

si l'on prend soin de ne pas confondre *colonial* avec *exotique,* on se rangera volontiers à l'opinion de M. Pierre Mille, laquelle est qu'en vérité, et malgré les apparences, nous n'avons pas de littérature coloniale.

« Nous avons, sans doute, une littérature qui concerne les colonies, mais nous n'en avons pas qui soit sortie des colonies mêmes, rédigée par des gens qui y soient nés, qui en aient sucé le lait, qui y aient grandi, aimé, joué. Et, M. Pierre Mille pense à un Rudyard Kipling.

« Quant à la littérature qui concerne les colonies, nous y apparaissons avec abondance, éclat et originalité, depuis le dix-septième siècle, jusqu'à ces derniers jours, depuis les anciennes relations du Canada, jusqu'aux esquisses coloniales de M. Pierre Mille lui-même. C'est ce qu'il appelle une littérature de *Tourisme colonial.* Elle contient Chateaubriand : cela ne lui donne pas une médiocre valeur. »

« Une œuvre de littérature coloniale, selon moi, dit M. Pierre Mille, serait celle qui eût été produite dans un pays où les Européens sont transplantés depuis un certain temps, par un de ces Européens qui y serait né, ou tout au moins y aurait vécu les seules années où l'on possède une sensibilité, où on pénètre dans leur essence la nature et les hommes : je veux dire celles de l'adolescence et

de la première jeunesse. Plus tard on se contente du pittoresque et de l'utilité.

« Et voilà pourquoi il y a vraiment une littérature coloniale de langue anglaise : Kipling était un Anglo-Indien. Son père était professeur de dessin dans je ne sais plus quelle ville de l'Inde. Lui-même a vécu tout enfant avec des *ayahs* hindoues, des chaprassis du Bengale ; il savait bien que ce n'étaient que des domestiques et des hommes ou des femmes qui n'étaient pas de sa race, des sujets, des inférieurs ; mais, ils lui faisaient toucher le sens réel des choses tel qu'ils l'apercevaient, et les Européens, les maîtres du pays, ne parlaient point devant lui comme des Anglais, avec la mentalité, la moralité, les qualités les défauts, les vices, les vertus de leurs compatriotes d'Angleterre, mais avec la mentalité, la moralité, les qualités, les défauts, les vices et les vertus de chefs qui ne se sentent plus surveillés par une démocratie religieuse et jalouse, et qui ont, avec d'autres devoirs, des principes à la fois plus généreux et plus relâchés. Ainsi vint à Kipling plus que l'intelligence, la sensation profonde, interne, pour ainsi dire, du milieu dont il a parlé, si différent du milieu anglais, — à tel point que beaucoup de ses premières œuvres, l'*Histoire des Gadsby*, par exemple, où une jeune fille prend un amant à sa mère pour s'en faire un mari, pa-

raissent effroyablement choquantes aux lecteurs de la métropole ! »

Et après avoir cité les principaux livres de tourisme colonial depuis le dix-huitième siècle, œuvres peut-être encore plus romantiques que coloniales, M. Pierre Mille continue :

« C'est d'ailleurs, on peut le croire, parce que nos études de mœurs coloniales ont toujours été l'œuvre de touristes coloniaux que nos coloniaux ne veulent pas en général s'y reconnaître. Et ils ont très souvent raison : ils ne partagent peut-être pas une seule de nos préoccupations esthétiques, morales ou politiques. Les indigènes nous semblent intéressants, touchants, pittoresques : ils leur paraissent dangereux. Nous pouvons consacrer des heures de notre vie à des complications sentimentales ; eux, il faut qu'ils vivent ou seulement qu'ils ne meurent pas. Ils n'y arrivent pas toujours. Nous sommes dans une société à la fois très fortement hiérarchisée et démocratique ; ils se considèrent comme tous égaux et tous aristocrates, la couleur de leur peau étant ici le plus sûr, le moins contestable des titres de noblesse : la vraie noblesse, celle qui donne droit à des privilèges ! Et, pour le moment, ils ont en général autre chose à faire que d'écrire. C'est cependant pour moi un mystère que l'Algérie, où la population est déjà si dense, et où s'élaborent une éthique un

et une société si originales, ne nous ait pas encore donné, sauf *Cayagous*, dont le sujet et l'intérêt sont après tout restreints, un livre d'une saveur directe, personnelle — je dirais volontiers nationale. Cela eût pu se faire. »

M. Pierre Mille précisa encore sa pensée, déjà très nette, en déclarant ailleurs (1) :

« J'estime que la France n'a pas et n'a jamais eu de littérature coloniale. Ceci est ce que les Anglais appellent *A sweeping assertion* et j'avoue que les ouvrages de MM. Marius et Ary Leblond y infligent, dans une certaine mesure, un démenti. Nés de parents créoles à la Réunion, ils y ont longtemps vécu et même le critique, d'ailleurs injuste, qui leur voudrait refuser le talent serait bien obligé, je pense, d'accorder à leurs livres, une valeur documentaire. Mais voyez, par exexemple, leur illustre compatriote Leconte de Lisle. Quelques rares pièces, comme *Le Manchy*, n'auraient pu être écrites par un autre que par un créole. Tout le reste de son œuvre eût pu être l'œuvre de n'importe quel Français, à condition, du reste, qu'il eût du génie. Il est vrai qu'on y rencontre des condors et des jaguars ! Mais il n'a pu les fréquenter qu'au Jardin des Plantes (2).

(1) Enquête de la *Dépêche coloniale*, octobre 1909.

(2) Passant au Cap, Leconte de Lisle visita la propriété

Les mornes de la vieille île Bourbon, n'abritèrent jamais ces bêtes-là.

« Je supplie qu'on me cite un seul ouvrage écrit par un Français, né dans une colonie française ou y ayant si longtemps vécu qu'il se soit identifié avec elle, qu'il en reflète la mentalité originale, les conceptions morales particulières, la façon spéciale de juger les rapports entre les sexes, ou entre la race conquise et la race conquérante. Hawthorne, il y a bien longtemps déjà, et, plus près de nous, Bret Harte, Hamlin Garland, Jack London, nous ont donné cela pour l'Amérique anglo-saxonne (1). Kipling, né dans l'Inde, est un anglo-indien qui écrivit pour les Anglo-Indiens. Mais, qu'est-ce que notre littérature dite « coloniale » nous offre? Des livres dont quelques-uns, comme ceux de Loti, ou les *Fumeurs d'opium* de Boissière, sont des chefs-d'œuvre,

de M. Cloots, riche Hollandais, il entra dans la maison du riche Hollandais, et voici une apparition terrifiante : « Une « panthère énorme, dit le poète, accroupie au fond de l'ap- « partement, fixait sur nous des yeux brillants et féroces, « sa queue se redressait à l'entour de ses flancs tachetés et « sa mâchoire entr'ouverte laissait voir de blanches et « longues dents qui ne nous rassuraient pas. Cet animal était « empaillé... »

(1) M. Pierre Mille eût pu ajouter à ces noms celui de Conrad qui a écrit sur les îles malaises d'émouvants récits.

mais écrits par des métropolitains de passage, ou presque de passage, marins ou administrateurs. Ce n'est pas une littérature coloniale, c'est une littérature de tourisme colonioie. Et la même observation porte tout aussi exactement sur les modestes petites choses que j'ai composées.

« Je voudrais aussi exprimer mon opinion, hérétique et révoltante, sur les romans où il est traité de l'âme indigène ». Voici la recette : on commence par établir que « l'âme indigène est impénétrable ». Après quoi, on écrit trois cents pages sur cette âme impénétrable. C'est comme si un disciple d'Herbert Spencer, après avoir déclaré que Dieu est inconnaissable, écrivait un traité de théologie,

Il n'y a pas grand'chose à ajouter à ce jugement de Pierre Mille qui est à peu près définitif et dont les considérents sont admirablement fondés. Tout au plus, pourrait-on le taxer d'excessive sévérité en raison même de sa généralité. Il est certain que des œuvres comme celles des Leblond sont « coloniales » au sens profond et original de l'épithète. De même, Boissière a exprimé avec une compréhension très juste l'âme annamite et ce sont des synthèses parfaites, l une en ce qui concerne l'âme arabe, l'autre en ce qui concerne l'âme maorie que les grandes œuvres d'un Max Anély ou d'un Robert Randau.

Au reste, une constatation expérimentale vient confirmer le point de vue de Pierre Mille, constatation qui nous est fournie par la littérature de ces pays que M. Victor Tantet, dans un ouvrage excellent (1), a qualifiés du nom de « colonies perdues ». Il semble que si, quelque part, une littérature vraiment « coloniale, » une littérature originale eût dû naître, c'est bien dans ces pays de la Louisiane, de l'Ile de France, de Saint-Domingue et du Canada où la France s'était si profondément ancrée et où l'esprit français s'était si merveilleusement adapté.

Or, les littérateurs nombreux nés dans ces pays de Français, y ayant fait souche, n'ont produit rien qui vaille... Et, pourtant, ils sont nombreux comme les sables de la mer !

Pour Haïti seule, on peut citer les noms de Jules Solime Milscent, d'Isaac Louverture (1782-1854), auteur présumé de l'*Haïtiade*, de Pierre Faubert (1806-1868), de Deslainville-Martineau (1808-1890), de Coriolan-Ardouin (1812-1835), d'Ignace Nau (1813-1845), d'Alcius Ponthieux (1818-1858), le Raoul Ponchon des lettres haïtiennes, d'Alibée Féry (1819-1896), de Villevaleix, auteur des *Primevères*, louées par Philarète Chasles

(1) Victor Tantet, *Survivance de l'esprit français aux colonies perdues*, Paris, 1900.

dans son cours du Collège de France, d'O. Durand, auteur de *Rires et fleurs,* de A. Elie (1841-1876), auteur de *Premiers accords,* de Battier (1841-1882), auteur de *Sous les bambous,* de Pommayrac, de P. Lespès, d'A. Chevry (1851-1876), de Tertullien Guilbaud qui écrivit *Patrie* et *Feuilles au vent,* de Maingat (1864), auteur des *Antiléennes,* de Mac Donald Alexandre (1862), poète des *Chants intimes,* d'Isnardin vieux (1865), qui écrivit *Les Vibrations* et *Chants et rêves,* de Massillon Coicou (1867-1908), auteur des *Années tendres* et des *Poèmes de la mort,* fusillé lors de la dernière révolution d'Haïti, d'Amédée Brun (1868-1896), auteur de *Pages retrouvées,* nouvelles, et de *Deux amours,* roman, d'Edmond Laforest et d'Etzer Vilaire, qui a écrit *Page d'amour,* les *Dix hommes noirs,* le *Flibustier, Homo,* de Lhérissan, de Lataillade, de Damoclès vieux, de Jacques Breffort, et de maint autre...

Moreau de Saint-Méry (1), parlant du patois créole avec une sympathie non dissimulée, trouvait à cette altération enfantine du langage correct un charme tout particulier. Mais, que ces auteurs écrivent en patois créole ou en bon français, leurs œuvres vraiment ne constituent pas une littérature originale et caractérisque.

(1) Moreau, Saint-Méry, manuscrit, *Archives coloniales.*

Nous devons faire la même constatation pour les œuvres françaises nées en Louisiane ; le *Pacha Koruma* de Leblanc de Villeneufve (1814), les œuvres dramatiques de Placide Canonge, *Nita* ou *La mort de la Salle* (1852) de C.O.Dugué, *L'Ermite du Niagara* (1842) et *Fortunia* (1888) d'Alfred Mercier, *Rien ou moi* (1837), *Mil huit cent quatorze* et *Mil huit cent quinze* (1838) de Tullius Saint-Céran, *les Anglais à la Louisiane* (1845), poème épique en dix chants d'Urbain David, les traductions en vers de Constant Lepouzé, les *Lazaréennes* de Joseph Dejacque, les *Némésiennes confédérées* du Dr Charles Delery, les vers d'Alexandre Latil, les *Echos* de Charles Testut, les romans de Mme de la Houssaye, de Georges Dessonnes, etc. A toutes ces œuvres purement littéraires nous préférons de beaucoup le bel ouvrage de Barbé Marbois consacré à *L'histoire de la Louisiane* (1829).

Même constatation encore pour les produits de la littérature canadienne. « Le pays de Jacques Cartier, dit M. de Marmande (1), a vu éclore de nombreux volumes depuis que Garneau et Crémazie créaient la prose et la poésie canadiennes. Romans, mémoires, drame, comédie, satire, ode et ballade, les Canadiens se sont essayés dans

(1) *Mercure de France*, 1er novembre 1906.

tous les genres. Ils continuent de nos jours. Ils poursuivront demain une tâche dont ils montrent avec fierté les premiers résultats. Respect idolâtre du passé, résolution tenace de le reproduire jusque dans le présent, telle semble être la *marque de fabrique* des produits littéraires du Canada.

« Un des traits qui, d'après Gagnon (1), caractérisent la langue française au Dominion c'est « l'archaïsme que nous devons conserver comme de vieux joyaux de famille ». Certes, il est des archaïsmes charmants. Mais, l'ambition, la prétention canadienne est d'écrire dans un style tout entier archaïque, — le style du grand siècle. — Bossuet, Boileau, et, par condescendance pour le XVIIIe siècle, Delille sont les grands maîtres et la littérature canadienne leur prophète. Est-il besoin d'ajouter que les pastiches sont lamentables? A ce point de vue, la plupart des Français se disant les amis du Canada ont rendu à celui-ci de bien piètres services en outrant grossièrement l'hyperbole.

« C'est M. Herbette, par exemple, qui s'écrie : « Le droit des vieux parents d'Europe est de les admirer (les écrivains Canadiens) en songeant : ils font aussi bien déjà et feront peut-être mieux que nous. »

(1) GAGNON, *Choses d'autrefois.*

« C'est Xavier Marmier : « Ici, l'on a gardé dans l'usage de notre langue, cette élégance, cette sorte d'atticisme du grand siècle. »

« C'est M. de Vogüé, s'adressant à M. Honoré Mercier, alors premier ministre de la province de Québec : « Que de choses vous pourriez nous enseigner ! Notre langue d'abord. Vous l'avez conservée intacte et pure. »

« A ces flatteries énormes, nous préférons le rude langage de M. Remy de Gourmont : « Faire croire aux Canadiens qu'ils parlent la langue de Racine, ce serait leur jouer un mauvais tour, tellement une pareille illusion doit sembler puérile à celui qui réfléchit. »

Un critique français, M. Ab. Oer Halden, qui a écrit des *Etudes de littérature canadienne française*, cite comme des chefs-d'œuvre *L'histoire du Canada* (1840-1850) de Gerin Lajoie, les romans du Dr Choquette, les *Mélanges* de M. Marchand. Il exagère. Au reste les quelques œuvres de valeur publiées au Canada, *L'histoire du Canada* de Garneau (1845), les romans de M. Rodolphe Girard, *Florence* et *Marie Calumet*, eurent à lutter contre les dénonciations hypocrites de l'Episcopat. Les vers agréables de MM. Nelligan, Gonsalves Desaulniers, Nérée Beauchemin, Henri Desjardins, A. Lizeau, ne font pas oublier les poèmes lamentables de Louis Fréchette, ou de

W. Chapmann, de Fréchette surtout, « élève d'Hugo, lauréat de l'Académie française pour ses *Boréales* », déclare sans sourire M. Victor Tantet (1).

L'île Maurice vit naître également quelques littérateurs de langue française : le poète Léon Drouin, Volsy Delafaye, auteur des *Feuilles jaunies* (1858), Eug. Bernard, Magon de Saint-Hélier, qui écrivit : *Tableaux historiques politiques et pittoresques de l'Ile de France* (1839), Berger Dujouet, auteur des *Souvenirs d'un vieux Mauricien* (1849), Mallefille, né en 1813 aux Pamplemousses, qui écrivit de nombreux romans et des drames, *Les sept infants de Lara, Les Mères repenties,* et collabora, dit-on, avec Alexandre Dumas dans le roman de *Georges,* lequel comporte des descriptions de sites mauriciens, très exactes. Thommy Pittot, Albert Mallac, E. de Froberville qui a donné *Les Souvenirs d'Ile de France* (1874), Ad. Maquet père, Manigard, poète de *Sous les Jamroses* (1900), Edouard Vigoureux, auteur de *Pleurs et Sourires* (1848), P. Lolliot qui écrivit des *Poésies créoles,* Emile Bouchaud, Ch. Guérin, auteur de *Savannaises* (1884), enfin, Léoville l'Homme, auteur des *Poëmes païens et bibliques* qui rappellent tels vers de Leconte de Lisle :

Qu'on lise, par exemple, son *Coucher de soleil* :

(1) Victor Tantet, *op. citat.*

Comme le flot de sang figé sur la blessure,
La pourpre du soleil brunit à l'occident.
Je marche solitaire et ma route est plus sûre,
L'amour ayant pour moi fermé son œil ardent...

ou bien tels poèmes des *Pages en vers* :

La forêt, tout le jour, fait entendre sa plainte
Où l'on croît deviner l'appel d'un long désir.
Mais, lorsque vient la nuit, elle semble gémir
d'être en proie aux ardeurs d'une trop rude étreinte.

C'est là d'honnête poésie parnassienne, mais aussi peu coloniale, aussi peu originale que possible.

Le meilleur poète mauricien tend à imiter Leconte de Lisle, et les écrivains canadiens s'essaient au style du grand siècle. Nous voici loin de la littérature de terroir à la Kipling!

Mme Myriam Harry (1) tente une explication : « Le Français, dit-elle, part (aux colonies) en exilé, en expatrié et son influence éphémère restera, pour ainsi dire, une influence d'exportation. Il est, selon une définition britannique, « un monsieur qui demande du pain blanc sous toutes les latitudes et qui ignore le premier mot de la

(1) Enquête de la *Dépêche Coloniale*, septembre 1909.

géographie coloniale. » Il ne s'acclimate pas, il vit avec un torticolis vers le passé et le cœur malade de la nostalgie du sol natal. Il ne respire que les jours de courrier et, à chaque instant, parle de « partir pour France » (il omet intentionnellement l'article), comme un enfant dirait « aller chez maman ». Systématiquement réfractaire au pays qu'il colonise, volontairement ignorant de sa langue, de ses mœurs, de sa religion et de son code, ostensiblement dédaigneux de tout ce qu'il ne connaît pas, *ce n'est pas lui qui peut écrire le roman colonial.* »

Ceci est malheureusement exact et cette psychologie du Français à l'étranger fait comprendre pourquoi les œuvres exotiques demeurent souvent si parallèles au cadre où elles sont arbitrairement situées et à l'âme des indigènes, elle explique tout Chateaubriand et ses nombreux imitateurs, elle montre comment et pour quelle cause l'exotisme en France s'est le plus souvent borné à la *description*, c'est-à-dire, à l'expression superficielle et extérieure.

Puis, le Français qui écrit tient toujours ses yeux et son cerveau tournés vers la métropole. « S'il existe, en ce moment, dit M. Louis Bertrand, un romancier à Nouméa, il est trop évident que ce n'est pas à ses co-insulaires qu'il se préoccupe de plaire, mais aux Français de France. C'est une

revue parisienne qui publiera son roman et c'est un éditeur parisien qui l'imprimera. Admettons qu'il ait la ressource des revues et des imprimeries locales (comme en Algérie), il écrira toujours suivant la formule française actuelle. Cela dérive sans doute des nécessités internes de notre langue et aussi de l'extrême rigueur de notre pédagogie qui impose le même moule à tous les cerveaux. Il en fut ainsi autrefois pour le Latin et probablement pour les mêmes raisons. En quoi un Ausone se trahit-il Gaulois, un Sénèque, Espagnol, un Apulée, Africain? Les critiques cherchent et ne trouvent pas. Apulée est pourtant un authentique Africain. Nous croyons le deviner à un certain bariolage de la couleur. Mais, est-il plus *voyant*, plus criard, plus déclamatoire que Claudien qui était un Grec d'Alexandrie? Leurs deux manières se ressemblent parce que c'étaient les mêmes rhéteurs qui leur avaient appris à écrire. Pour manier une langue aussi délicate et aussi savante que le latin, il fallait dépouiller le barbare. »

Assez justement encore, M. Louis Bertrand déclare :

« Le vocable de *coloniale* accolé à celui de *littérature* ne m'a jamais agréé. Il exhale je ne sais quel vague parfum d'épicerie, de denrée alimentaire. Je ne l'aime pas et je crains bien que la chose ne vaille pas mieux que le nom. J'ai em-

prunté deux ou trois sujets à l'Algérie parce que ces sujets me plaisaient, mais sans me préoccuper de ce qu'ils pouvaient avoir de particulièrement colonial. Comme dit Victor Hugo, dans sa préface des *Orientales*, l'artiste moderne prend son butin où il le trouve. Qu'importe que ce soit à Constantinople ou à Paris, pourvu qu'il y pressente de la beauté et de la vie ! D'ailleurs, à mesure que nous avancerons, je suis persuadé que les générations nouvelles comprendront de moins en moins ce que l'on entendait autrefois par exotisme ou couleur locale. Il n'y a plus d'exotisme depuis que le premier venu peut parcourir la planète en paquebots et en chemins de fer et que les mœurs et les usages tendent à se rapprocher partout. D'un bout du monde à l'autre, il n'y a plus que des hommes qui sont aux prises avec les mêmes difficultés intérieures ou extérieures que nous. Les mêmes problèmes économiques, nationaux, sociaux, se posent au Japon, en France, en Angleterre. Le temps est passé de décrire les grands sabres des samouraïs et les vestiaires des mousmés... »

Ce point de vue est intéressant encore que légèrement paradoxal. Ce qui demeure évident, c'est que le Français possède une personnalité telle qu'il ne saurait à aucun moment s'en débarrasser. Il répugne à l'effort de « sortir de soi » pour

comprendre les âmes étrangères. Il les peint à sa guise, comme il les voit, en esquisse rapide et spirituelle. Ceci explique tout l'exotisme du dix-huitième siècle. C'est dans cet esprit que Boucher utilisera tel dessin chinois pour composer un panneau de tapisserie, où il représentera un fils du Céleste Empire errant, parasol en main, dans un jardin à la française, avec jets d'eau et petits amours sculptés. C'est la même âme ennuyée et personnelle que Loti promènera de Tahiti en Afrique, du Maroc à Jérusalem, de Jérusalem au Japon. Ceci, pour la littérature, et il en sera de même en sculpture, en peinture.

Pour un artiste exceptionnel comme le sculpteur Théodore Rivière qui s'efforcera de comprendre les âmes exotiques et d'en exprimer le mystère attachant et décevant à la fois, cent autres se borneront à l'expression facile d'un aperçu rapide et purement formel. Tous nos peintres orientalistes, de Fromentin à Dinet, ont appliqué aux sites lointains les mêmes procédés d'évocation qu'à des sites occidentaux. Seul, Gauguin s'est évadé de la norme et a peint avec une âme faite tahitienne. Mais combien comprirent et apprécièrent? Et quel succès, par contre, rencontra la peinture romantique, violente et d'un exotisme artificiel, de Géricault composant *Le radeau de la Méduse* (1819) à l'heure

même où Hugo allait publier ses *Orientales* d'Espagne? De Delacroix, de Devaria à Rochegrosse, c'est toujours le côté purement extérieur de l'exotisme qui s'exprime : Ingres dessine son *Bain Turc*, Benjamin Constant son *Harem*, selon de classiques formules : évocations d'un Orient conventionnel. Le XIXe siècle passe à côté de l'exotisme après s'en être amusé comme d'un jouet de clinquant, et au début du XXe siècle l'art exotique se réfugie au bazar où la « japonerie » et la « chinoiserie » occupent un rayon spécial entre l'article de Paris et le jouet de Nuremberg. Il y a bien l'essai de compréhension des Goncourt, et tout le grand mouvement de curiosité littéraire et philosophique qui entoura la création du musée Guimet : mais, combien savent séparer cela de la sensationnelle rue du Caire de quelque Exposition Universelle?

En somme, *l'exotisme*, dans notre pays, ne fut jamais qu'un jeu, amusement d'un instant pour rompre avec la monotonie des choses trop vues ou trop sues. Ceci ne serait pas trop regrettable et la fantaisie d'un d'Ennery collectionnant des *satsumas* est méritoire, autant que celle de M. Clemenceau écrivant *Le voile du bonheur*, avec, dans la mémoire, l'exquise vision de *Sada Yacco*, l'actrice japonaise.

Mais, en matière littéraire, le procédé est par

trop grossier qui consiste, de nos jours, à chercher dans l'exotisme un prétexte de renouvellement, un motif de création ; le littérateur aujourd'hui, « fait » du roman exotique, comme d'autres « font » du roman historique. C'est ainsi qu'on vit un Jules Bois, une Jane de la Vaudère, un Champsaur, s'attaquer à l'Inde ou au Japon, quand leur verve occidentale fut à court. Pitoyable et lamentable subterfuge qui s'explique, sans que l'on le puisse excuser, à considérer l'épuisement irrémédiable du genre « roman ».

Encore qu'il demeure permis à un écrivain de génie d'écrire un mille et unième roman intéressant dont un adultère constitue le principal ressort, il faut bien reconnaître que toutes les « ficelles » sont usées et tous les sujets ressassés. Aussi bien, comprend-on qu'il soit difficile pour un romancier à succès d'écrire chaque année deux ou trois romans de valeur. Les meilleurs génies, un Balzac, un Zola, se sont usés à cette tâche de galériens. Un écrivain, selon qu'il a peu ou beaucoup vécu, peut écrire un, deux ou trois bons livres, en un mot, une autobiographie en une, deux ou trois parties. Tout le reste de sa production littéraire n'est que du « métier ». L'auteur mondain qui produit livre sur livre, les produit à la façon des petits sculpteurs italiens qui fabriquent des Tanagras à la grosse. Cela n'est plus

de la littérature, mais peut constituer une entreprise lucrative, voire même honorifique et qui conduise son auteur à l'Académie. Il était fatal que, préoccupés de réaliser des œuvres nouvelles et originales, certains écrivains fussent amenés, au hasard d'une promenade en pays oriental, à s'inspirer des sites rapidement entrevus, des mœurs de loin devinées ou supposées, pour composer des romans exotiques.

La tentation était forte et le contrôle de l'opinion publique si peu sévère ! C'est pourquoi, aujourd'hui, nous possédons tant d'auteurs « coloniaux » qui n'ont vu dans l'exotisme qu'un prétexte à littérature, une *spécialité*, comme on dit dans le commerce, « qui trouve preneur », une « firme » nouvelle et commode à exploiter. Ces gens-là sont blâmables assurément.

Et, pourtant, écoutez leur justification ; ils confessent : « Nous sommes des romanciers ou des nouvellistes. Pour vivre ou maintenir notre réputation, il nous faut, deux ou trois fois par année, écrire un roman. Ecrire un roman, quelle effroyable tâche ! Tout a été dit, tout a été analysé. Pas une intrigue qui n'ait servi, pas un cas de conscience qui n'ait été cent fois étudié et élucidé. Ecrire un roman, savez-vous, au vrai, en quoi cela consiste? Voici, dans une ou deux œuvres

antérieures, nous avons utilisé notre expérience, *notre vie*, toute notre connaissance du monde. Tout ce que nous avions à dire, nous l'avons dit avec les développements d'usage. Notre enfance, notre amour, toutes nos passions, le moindre de nos rêves, tout cela nous l'avons exposé, dit et quelquefois redit. Vous le savez, on n'écrit qu'un bon livre. Léon Cladel l'affirmait, on écrit le livre de sa vie. Or, c'est fait et le bœuf n'est pas au bout de son sillon : il faut qu'il continue. Des sujets de romans, nous en possédons en tiroir dix, vingt, cent. Mais, un sujet de roman, qu'est-ce? Cela tient en deux lignes, pas même une maxime, un aphorisme. Et il nous faut dix mille lignes de vie intense et palpitante, dix mille lignes de descriptions, de situations attachantes et émouvantes, d'intrigues à nouer et à dénouer pour que le marchand de papier nous adresse le compliment nécessaire : voilà un livre de « bonne vente ». Dix mille lignes, y songez-vous? Heureusement, les pays lointains, les décors exotiques, les Musulmanes voilées, les petites mousmés engrillagées, les congayes mystérieuses nous offrent la ressource de psychologies nouvelles, compliquées, « impénétrables », ainsi que le déclare spirituellement Pierre Mille... »

Et voilà comment ils se justifient — justification misérable ! — et voilà « comment ils

font de l'exotisme ». De l'exotisme commercial qui vaut celui des bazars !

Mais, vraiment, demande M. Prudhomme, l'art exige-t-il tant de scrupules et d'idéal ? Non, n'est-ce pas? Sans quoi, il y aurait bien peu d'artistes et l'art y perdrait.

En somme, et pour conclure, à vouloir être justes, ne condamnons point sans rémission le prétexte « Exotisme ».

« Passé certaines latitudes, constate M. Babut (1), le vieux romantisme reconquiert sur nous tout son prestige déchu. Il revit magnifiquement dans les livres de Mme Judith Gautier où les Roméos portent tantôt les deux sabres du samouraï, tantôt le bouton de cristal du mandarin, et où les Juliettes ont des pieds minuscules de poupées et gardent leurs ongles longs comme des glaives dans des étuis d'or. Puis, c'est Fatou-gaye, noire amoureuse de la lignée sentimentale des Coras et des Atalas. Enfin, ce n'est qu'hier que les boulets de Port-Arthur ont crevé le fragile paravent de papier de soie où M. Loti nous avait peint en couleurs d'aquarelles des exquises et mièvres mais artificielles japoneries.

« En vérité, la littérature exotique n'a encore été jusqu'à présent qu'une foire aux mirages. Les

(1) Ernest Babut, *op. citat.*

auteurs y sont une sorte de montreurs de lanterne magique et qui auraient hérité de la verve lyrique des anciens troubadours. La foule, qui conserve toujours un fond de puérilité, achalande, de préférence, les tréteaux de ceux dont les tableaux lui rappellent le plus cet exotisme pailleté d'or et empourpré de sang qui émerveilla sa jeunesse dans les récits fabuleux des *Aventures extraordinaires du capitaine Corcoran* (1).

« Sans doute, l'art n'est pas absent de ces exhibitions, mais la vérité ne s'y impose pas davantage pour cela et à peine y est-elle accessoire. Aussi, arrive-t-il que le peintre le plus véridique n'est pas toujours celui qui a vu les pays qu'il décrit. Les spectateurs n'en éprouvent d'ailleurs aucune gêne, alors qu'au contraire, beaucoup d'entre eux soupireraient peut-être s'il leur fallait renoncer brusquement à ces visions de contes bleus... »

Oui, jusqu'à cette heure, l'exotisme s'offre dans notre littérature comme une manifestation attardée de ce romantisme dont M. Pierre Lasserre fit naguère si véhémentement le procès. Du romantisme, il a gardé le caractère superficiel,

(1) Ouvrage exquis d'Alfred Assolant, près duquel il conviendrait de placer l'amusante fantaisie de Léon Gozlan intitulée *Les aventures de Polydore Marasquin.*

le goût du clinquant, et surtout le pitoyable amour de la description hérité en droite ligne de Bernardin de Saint-Pierre avec la sensibilité morbide, « l'humanitairerie » des hommes de 1789. C'est un exotisme purement conventionnel et qui a plu, tel, aux Français du XIXe siècle que satisfaisaient pleinement les développements lyriques d'un Chateaubriand.

Cependant, une réaction commence de se dessiner. Un chef-d'œuvre comme les *Immémoriaux*, de Max Anély, indique qu'un exotisme nouveau est prêt à naître, moins artificiel, plus vigoureux, plus près de la vie. Mais cet exostime *vrai* ne pourra pas être réalisé à son gré et *facilement* par quiconque tient une plume et veut écrire beaucoup en observant peu. Ce sera l'apanage exclusif de quelques âmes rares et fortement trempées, qui, oubliant le manteau désuet des civilisations occidentales, sachant avec courage faire abstraction du point de vue métropolitain, se plongeront résolument dans les flots des âmes lointaines. Ceux-là devront se faire « enfants » pour mieux comprendre le balbutiement des races ignorées et jusqu'à présent incomprises, ceux-là devront attendre plus de l'intuition géniale et de « l'esprit de finesse » que de l'intelligence excessive, qui est le fait des hautes cultures. Ceux-là devront s'abandonner tout entiers à l'onde nouvelle et,

suivant l'admirable expression du Brahmane Chatterji, « verser leur âme dans leur oreille et dans leurs yeux émus ». Ceux-là auront alors la révélation des « nouveaux mondes » et leur œuvre sera féconde et belle, puisque plus large sera la part faite à la réalité et que sera agrandi, au détriment des rêves fastueux mais puérils d'autrefois, le domaine de la connaissance.

INDEX ALPHABÉTIQUE

CONTENANT LES NOMS DE TOUS LES AUTEURS ÉTUDIÉS OU MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE ET INTÉRESSANT, A QUELQUE TITRE, L'HISTOIRE DE L'EXOTISME (1).

A

Abou'l Kasem Mohammed, (V. Ibn Hankal).
Abou Saïd el Hassan, 33.
Adam (Paul), 174, 249.
Ahasvérus, 9.
Ajalbert (Jean), 200, **206**,210
Alembert (d'), 96.
Ali-bey, 168.
Altar (Jacques), 245.
Anacharsis, 83.
Anaximandre, 22.
Anaximène, 22.
Ancey (Georges), 245.
Ango, 43.
Angoulvant, 180.
Anseaume, 87.
Anson (lord), 85.
Antioche (chanson d'), 35.
Antiphanès, 30.
Anville (d'), 42.
Apulée, 276.
Arène (Paul), 245.
Aristote, 30.
Arien, 26.
Arvieux (Chevalier d'), 58.
Aspe-Fleurimont, 178.
Assolant (Alfred), 284.
Atkinson, 173.
Aubaret, 183.
Aurel, 231.

(1) Les chiffres marqués en caractères gras indiquent, pour les principaux auteurs, les passages où il est spécialement traité de leur œuvre.

Ausone, 276.
Avramiotti, 123.
Aymard (Gustave), 192.
Aymonier, 183.
Azal, 235.

B

Bahut (Ernest), 16, 209.
Bachaumont, 67.
Baïf, 65.
Baines, 168.
Balzac, 280.
Baour-Lormian, 113.
Barante, 112.
Barbé-Marbois, 270.
Barbès (Armand), 190.
Barine (Arvède), 133.
Barré, 46.
Barrès (Maurice), 137, 144, 152, 204, 222, 247.
Barrow (sir John), 170.
Barrucand, 234, 237.
Barth, 168.
Barthélemy (abbé Jacques,) 63, 83.
Barthélemy, 133.
Basil-Hall, 170.
Bass, 175.
Bastian, 172.
Battier, 269.
Baudelaire, 15, **135**, 144, 198.
Baudin, 175.
Bazanier, 47.
Beauchemin (Nérée), 272.
Beauvoir (de), 175.
Bédier (Joseph), 25, 122.
Beecher-Stowe, 131.
Bellay (Joachim du), 55.
Belzoni, 168.
Bénévent (prince de), 93.
Benjamin de Tudèle, 33.
Benoît (Chronique de), 35.
Bérard (Victor), 23, 181.
Berger Dujouet, 273.
Bergerac (Cyrano de), 28.
Béric, 245.
Bernard (F.), 182.
Bernard (Eug.), 273.
Bernardin de Saint-Pierre, 17, 51, 64, 75, **96**, 113, 119, 148, 150, 153, 198, 255, 285
Bernier (François), **50**.
Berquin, 105.
Berrichon (Paterne), 247.
Bert (Paul), 186.
Bertin, 107.
Bertram, 25, 178.
Bertrand (Louis), **217**, 224 275.
Beurmann, 168.
Biart (Lucien), 192.
Bibesco (princesse), 246.
Bible (la), 113.
Binger (Gustave), 169, 179.
Blois (comte de), 64.
Bodwich, 168.
Boileau, 48, 50, 144.

Bois (Jules), 280.
Boisnard (Magali), 233.
Boissière (Jules), **200**, 256, 266
Bonaparte (Pauline), 152.
Bonnefon (Paul), 54.
Bonnetain (Paul), 203, 235.
Bonvalot, 173.
Borys, 245.
Bory de Saint-Vincent, 167.
Bouchaud, 273.
Boucher, 92, 278.
Boufflers (chevalier Stanislas de), 54, 68, 89.
Bougainville, 25, **52**, 54, 86, 174.
Bouinais, 182.
Boulanger, 173.
Boulifa, 180.
Bourde (Paul), 245.
Bourdet (Richard), 217.
Bourget (Paul), 137, 174.
Boussenard (Louis), 192.
Bouvet (Joachim), 59.
Boyer d'Argens (J.-B. de), 89.
Brazza (Savorgnan de), 169.
Breffort, 269.
Bret Harte, 266.
Brière, 183.
Brieux, 245.
Bruce, 167.
Brue, 58.
Brun, 269.
Burnes, 170.
Bussy, 51.
Byram (Léo), 217.
Byron, 112, 114.

C

Caillé, 161.
Campenon, 108.
Canonge (Placide), 270.
Carol (Jean), 180, 184.
Carrère (Jean), 245.
Cartier (Jacques), **43**, 55.
Casanova (Jacques Seingalt de), 71.
Catherine de Médicis, 55.
Cépoy (Thiébault de), 41.
César (Jules), 30.
Chailley (Joseph), 181, 186.
Chaillu (Paul du), 169.
Challaye (Félicien), 179, 181.
Chambige-Lami, 246.
Chamfort, 110.
Champeaux, 183.
Champion (Edouard), 123.
Champlain (Samuel de), **44**.
Champsaur, 280.
Chanson de Roland, 32.
Chapelle, 50, 67.
Chapmann (W.), 272.
Chappuzeau, 48.
Charcot (Jean), 175.
Chardin, **48**, 54, 80.
Chariclée, 28.
Chariton (d'Aphrodisée), 29.
Charlemagne, 34.

Charlevoix (Xavier de), 25, **45**, 56, 122, 178.
Charnay (Désiré), 174.
Chaseray, 235.
Châteaubriand, 14, 24, 64, 108, 114, **116**, 151, 165, 175, 197, 255, 262, 285.
Chatterji, 286.
Chaulnes (duc de), 93.
Chaumont (chevalier de), 81.
Chemin Dupontès, 184.
Chénier (André), 109.
Chénier (Marie-Joseph), 36.
Cherbuliez (Victor), 245.
Chesney, 171.
Chevrillon (André), **242**.
Chevry, 269.
Choiseul-Gouffier (de), 73.
Choiseul (duc de), 78, 93.
Choquette, 272.
Cladel (Léon), 282.
Circassienne (Une-Madame Fleury), 237.
Clapperton, 168.
Clarance (duc de), 64.
Clari (Robert de), **39**.
Claudel (Paul), **212**.
Claudien, 276.
Clayton, 186.
Clémenceau (Georges), 279.
Clozel, 180.
Coleridge, 114.
Coligny (amiral de), 45.
Colomb (Christophe), 12, 42, 193, 254.
Colrat de Montrozier, 169,
Conflans, 51.
Confucius, 59.
Conrad, 266.
Constant (Benjamin), 112. 279.
Cook (James), 6, **52**, 54, 167.
Cooper (Feminore), 6, **191**.
Coppolani, 179, 224.
Cordier (Henri), 58, 88,90, 181.
Coriolan-Hardouin, 268.
Corneille, 87.
Cortez (Fernand), 12, 43.
Costa (Ignacio da), 59.
Cotteau (Ed.), 173.
Coudreau, 174.
Couplet (Philippe), 58.
Courrière, 173.
Coypel, 91.
Crébillon père, 87.
Crébillon le fils, 87.
Crépet (Eugène), 135.
Creuzé de Lesser, 112.
Crevaux (Dr), 174.
Croiset (Maurice), 27.
Cultru (P.), 185.
Curel (François de), 246.

D

Daguerches, 216.
Damoclès Vieux, 269.

Dante, 113.
Darcy (Jean), 179.
Darwin, 174.
Daryl (Philip), 166.
Daudet (Alphonse), 245.
Daumas (général), 169.
Debrosses (président), **70**, 116, 137.
Deherme (G.), 180.
Dejacque, 270.
Delacroix, 279.
Delafosse (Maurice), 187.
Delaporte, 183.
Delarue-Mardrus (Lucie),234
Delery, 270.
Delille, 271.
Demeunier, 53.
Denancy, 185.
Denham, 168.
Denis (Madame), 67.
Denon, 167.
Derennes (Charles), 247.
Desaulniers (Gonzalve),272.
Desbordes-Valmore, **128**.
Deschamps (Gaston), 125.
Deschamps, 113.
Descamps, 180.
Desjardins, 272.
Deslainville-Martineau, 268.
Desmarchais (chevalier), 58.
Desmahis, 68.
Desnoyers (Louis), 192.
Dessonnes (Georges), 270.
Deveria, 279.
Deville (Victor), 178.
Dicéarque, 30.
Diderot, 85.
Dierx (Léon), 122, 150.
Dieulafoy, 171.
Dinet, 278.
Diogène Antonius, 27, 30.
Diraison-Seylor, 238.
Dodwell, 166.
Dorat, 29.
Doudart de Lagrée, 182.
Doumer, 182.
Doumic, 36.
Droin (Alfred), 200, 205, 213.
Droin (Léon), 273.
Dubois (Marcel), 184.
Dubois (Félix), 169.
Dubourg (Victor de la Cassagne), 89.
Dubut de Laforest, 210.
Duclos, 70, 89.
Duchesne (Ferdinand), 222.
Ducrocq, 181.
Dufresny, 81.
Dugué (O.), 270.
Dumas (Alexandre), 136, 189, 273.
Dumont, 92.
Dumont d'Urville, 167.
Dupaty, 71, 116.
Dupleix, 51, 161.
Dupont, 179.
Durand, (O), 269.
Dutreuil de Rheins, 173.

E

Eberhardt (Isabelle), **232**.
Elfen (van), 190.
Elie (A.), 269.
Ennery (d'), 279.
Entrecasteaux (Bruni d'),53.
Eratosthène, 30.
Escobar (Pierre), 43.
Espagnat (Pierre d'), 169.
Etzer Vilaire, 269.
Eudoxe, 30.

F

Fabulet, 181.
Faguet (Emile), 154.
Faidherbe, 169, 178.
Falcon (v. Pahlk),
Farrère (Claude), 97, **209**.
Faubert (Pierre), 268.
Faure (Gabriel), 245.
Fauriel, 112.
Favart, 86.
Ferry (commandant), 179.
Ferry (Gabriel), 192.
Féry (Alibée), 268.
Feuillet (Octave), 193.
Feydeau (Ernest), 245.
Fitz-Roy, 174.
Flacourt (Etienne de), 47.
Flaubert, **142**, 155, 249.
Flinders, 175.
Florian, 90.
Foa (Edouard), 169.
Foë (Daniel de), 190.
Fontpertuis, 91.
Forster, 170.
Foureau, 169.
Fournereau, 173.
Fraisse (Jean-Antoine), 91.
France (Anatole), 124.
François-Xavier, 56.
François (Georges), 180.
Franklin, 72.
Frappier (C.W.), 257.
Fréchette (Louis), 272.
Frédéric II, 89.
Froberville (de), 273.
Froehmer, 142.
Froissart, 64.
Fromentin, **137**, 151, 155, 198, 278.
Fustel de Coulanges, 180.

G

Gabet, 58, 171.
Gabriac (de), 175.
Gaffarel (Paul), 25, 178, 186.
Gagnon, 271.
Gaignat, 91.
Galland, 79.
Gallé, 193.
Galliéni (général), 180.
Garneau, 272.
Garnier (Francis), 172, 182.
Gassendi, 50.

Gaubert (Ernest), 141.
Gauguin (Paul), 216, 238 240, 278.
Gautier (Théophile), 14, **125**, 133, 135, 142, 152, 155, 165, 249.
Gautier (Judith), 215, 283.
Gautier (E.), 180.
Gayet (Albert), 142.
Géniaux (Charles), 184, 227.
Génibrel, 183.
Gentil (Jean-Baptiste), 51.
Gentil (Emile), 169.
Gerbillon, 56.
Géricault, 278.
Gérin-Lajoie, 272.
Gessner, 104.
Gide (André), 253.
Gilgamish, 24.
Girard (Fulgence), 46.
Girard (Rodolphe), 272.
Girardin (Mme Emile de), 14.
Giraud (Victor), 197.
Girault (Arthur), 186.
Gleize, 246.
Gobineau (comte de), 174.
Gœthe, 113.
Gojon (Edmond), 235.
Gomberville, 28.
Goncourt (Edmond et Jules de), 90, 193, 250, 279.
Gondar (Ange), 89.
Gonzalès (Emmanuel), 78.
Gosselin, 182.
Gourbeyre, 161.
Gourgues (Dominique de),46
Gourgues (Jacques le Moyne) de, 46,
Gourmont (Remy de), 248, 261, 272.
Gouverneur Morris, 75.
Gozlan (Léon), 284.
Grandidier, 180.
Grégoire XV, 56.
Greslon, 56.
Grimm, 70, 73.
Gros (Jules), 174.
Grosclaude, 245.
Grynœus, 43.
Guarini, 29.
Guérin, 273.
Guilbaud (Tertullien), 269.
Guillaumet, 141.
Guimet, 22.
Guizot, 112.
Guttinguer (Ulrich), 166.
Guyau, 99.

H

Habrocome, 29.
Hakluyt, 95.
Halde (Jean-Baptiste du), 56, 83, 84, 176.
Hamilton, 68.
Hamlin Garland, 266.
Hannon, 25.
Hanotaux (Gabriel), 179.

Hardy, 29.
Harmand, 183.
Haroun-al Raschid,
Hawkessworth, 53.
Hawsthorne, 266.
Heber, 170.
Hecquard, 168.
Helcoff (Yvan), 216.
Héliodore, 28.
Helvétius, 70, 86.
Hélys, 245.
Hennique (Léon), 250.
Henriot (Emile), 106.
Héraclide, 22.
Herbette, 271.
Hérédia (José Maria de), 150, 151.
Hérodote, 12, 17, **22**, 62.
Hervé, 85.
Hervé (Edouard), 180.
Hess (Jean), 216.
Heuglin, 168.
Hippocrate, 30.
Homère, **23**.
Hommaire de Hell, 166.
Honorius, 63.
Hourst (commandant), 169.
Houssaye (Arsène), 133.
Houssaye (Mme de la), 270.
Huart (Claude), 79.
Huber, 104.
Hubert (Henry), 180.
Hubert (Lucien), 179.
Hubner (de), 175.
Huc, 52, **171**, 189.
Huet, 92.
Hugo (Victor), 14, 111, 119 **124**, 136, 149, 153, 248, 277
Humboldt (Alexandre de), 170, 173.
Humières (d'), 181.
Huret (Jules), 174.
Huttich, 94.

I

Ibn Batoutah, 33.
Ibn Djozay, 34.
Ibn Haukal (v. Abou'l Kasem Mohammed), **32**.
Ibn Ouahab, 32.
Ingres, 279.
Ismael Hamet, 180.
Isnardin Vieux, 269.

J

Jacolliot (Louis), 192.
Jacquemont (Victor), 170.
Jamblique, 29.
Jammes (Francis), 106, **251**.
Jaubert (Amédée), 170.
Jeanneau, 183.
Jeanroy, 38.
Jensen (P.), 24.
Jérusalem (chanson de), 35.
Joâo de Santarem, 43.
Joinville (sire de), **38**.

Joséphine de Beauharnais, 152.
Jones (Paul), 192.
Julien, 123.
Julienne (de), 91.
Junod, 236.

K

Kennan, 173.
King, 53.
Kinneir, 170.
Kipling (Rudyard), 181, 231, 257, 262.
Kosegarten, 34.

L

Labat, 57.
La Barbinais le Gentil, 51.
La Boulère, 50.
La Boullaye le Gouz, 50.
Lacaussade, 128, 145, 150.
La Chapelle, 48.
La Chaussée, 36.
Lafcadio Hearn, 181.
La Fontaine, 50, 68.
Laforest, 269.
Laharpe, 94.
Lahor (Jean), 251.
Laing, 168.
Lamartine, 14, 106, 111, 123, [illegible].
La Morlière, 89.
La Motte Lambert (de), 81.
Lander, 168.
Landes, 183.
Lanessan (de), 182, 186.
Lange, 83.
Lanson (Gustave), 34, 64, 100, 111, 119, 143, 176, 195
Lantier, 85.
La Pérouse (Jean-François Galaup de), 53, 174.
Lassalle, 216.
Lasserre (Pierre), 284.
Lataillade, 269.
Latil (Alexandre), 270.
Laudonnière (René de), 46.
Laumonnier (Henri), 217.
Lautrey (Pierre), 66.
La Vaissière, 180.
Law, 78.
Law de Lauriston, 51.
Lawson, 10.
Leake, 170.
Léautaud (Paul), 127.
Le Blanc de Villeneufve, 270.
Leblond (Marius et Ary), 128, 144, 152, 180, 217, 227, 233, 265.
Le Bon (Dr Gustave), 181.
Le Camus, 93.
Leconte (Sébastien-Charles), 238,
Leconte de Lisle, 122, 344, 198, 255, 265.
Lefebvre (Th.), 168.

Le Franc de Pompignan, 68.
Lefranc (Abel), 56.
Le Gentil, 51.
Legobien, 57.
Le Goupils (Marc), 184.
Legrand-Chabrier, 119.
Legrand de la Liraye, 183.
Leichardt, 174.
Le Lan (Victor), 201, 203, 210, 216.
Lemaître (Jules), 152.
Lemierre, 93.
Lemire (Charles), 175.
Lemonnier (Camille), 245.
Lemontey, 103.
Léonard, 105, 153.
Léoville l'Homme, 273.
Lepouzé, 270.
Le Roux (Hugues), 246.
Leroy-Beaulieu (Paul), 179, 181, 184.
Lesage, 86.
Lespès, 269.
Lespinasse (Mlle de), 96.
Leucippe, 22.
Lhérissan, 269.
Livingstone, 169.
Lizeau, 272.
Lœwe-Weimars, 113.
Loftus, 171
Logé (Marc), 181.
Lolliot, 273.
Lombard (Jean), 246.
Lombard de Langres, 18.
London (Jack), 266.
Lorin (Henri), 179.
Lorrain (Jean), 245.
Loti (Pierre), 14, 104, **194**, 211, 238, 266, 278, 283.
Louverture (Isaac), 268.
Loyer (Godefroi), 57.
Lubansky (v. Star), 216.
Lucien, 27, 29.
Luro, 182.
Luxembourg (Mme de), 90.

M

Mackensie, 117, 173.
Mac Donald Alexandre, 269.
Mac Clure, 175.
Macon, 91.
Macphrseon, 113.
Magon de Saint-Hélier, 273.
Mahy (François de), 180.
Maël (Pierre), 210.
Maindron (Maurice), 245.
Maingat, 269.
Maine (duchesse du), 88.
Malcolm Laing, 113.
Mallac (Albert), 273.
Mallefille, 273.
Malo (Henri), 55.
Malot (Hector), 193.
Malouet, 54.
Manigard, 273.
Manzoni, 112.
Maquet, 273.

Marchand, 163.
Marchand, 272.
Marco-Polo, 6, **40**.
Mardrus (Dr), 80.
Mareste, 166.
Margueritte (Victor), 245.
Marival, 226.
Marmande (de), 270.
Marmier (Xavier), 272.
Marmontel, 86.
Martinet (Jean), 84.
Martius, 173.
Marve, 173.
Maspéro (Gaston), 126, 142.
Masqueray, 180.
Massillon-Coicou, 269.
Mat-Gioi (v. Albert de Pouvourville),
Matignon, 181.
Maupassant (Guy de), 245.
Maurras (Charles), 137, 222.
Max-Anely, **239**, 256,267,285
Maybon, 181.
Mayne Read, 192.
Mazarin (duchesse de), 91.
Mela (Pomponius), 26, 30.
Ménard (Louis), 247.
Menendez (Pedro), 46.
Mercier, 270.
Merki (Charles), 235.
Mérimée (Prosper), **128**, 155, 166, 171, 189.
Méry, **131**.
Messimy, 160, 186.
Métin (Albert), 181.
Meunier, 66.
Michelet, 154.
Mille (Pierre), 150, **231**, 235, 245, 261.
Milscent, 268.
Moerenhout, 175.
Mohammed ben Chenneb, 180.
Molière, 50, 231.
Moncriff, 89.
Monnier (Marcel), 172.
Montaigne, **66**.
Montesquieu, 82.
Moreau (Stéphane), 217.
Moreau de Saint-Méry, 269.
Morel (Edmond), 179.
Morgan (de), 171.
Morice (Charles), 216, 238.
Mouhot, 182.
Mouer, 170.
Moura, 183.
Muller (Ottfried), 27.
Mungo-Park, 168.
Munziger, 168.
Musette, 235, 265.
Musset (Alfred de), 125, 166.
Myriam Harry, **210**, 274.

N

Nachtigall, 168.
Naigeon, 87.
Napoléon, 160.

Nansen, 175.
Nau (John-Antoine), 236.
Nau (Ignace), 268.
Néarque, 26.
Néchao II, 22.
Necker de Saussure (Mme de), 112.
Nelligan, 272.
Nerval (Gérard de), 14, 113, 131, **133**, 136, 165, 249.
Nervat (Jacques et Marie), 238.
Neuwied (Maximilien de), 173.
Nicolas (Paul Auguste), 237.
Nietzsche, 9.
Ninon de Lenclos, 50.
Nodier (Charles), 111.
Noir (Louis), 192.
Nolly (Emile), 216.
Nordenjskiold, 175.
Norel (Jean), 182, 210, 217.
Novalis, 114.

O

Oberkampf, 92.
Oer Halden (Ab.), 272.
Offenbach, 85.
Ollonne (d'), 169.
Omar ben Abd-el-Aziz, 80.
Ohnet (Georges), 193.
Orbigny (Alcide d'), 174.
Orléans (prince Henri d'),173
Orneval (d'), 86.
Ossian, 113.
Oudney, 168.
Oudry, 92.

P

Palgrave (W. G.), 172.
Palissy (Jacques de), 51.
Pallu, 56, 81.
Parennius, 56.
Pâris (Gaston), 35.
Parker King, 174.
Parmentier, 43.
Parny, 68, **106**.
Pasquier, 182.
Paulus, 182.
Paupe (Ad.), 171.
Pausanias, 62.
Pavie, 173, 181.
Pecquet (Antoine), 89.
Pérou, 175.
Phalk (Constance), v. Falco: 81.
Phébus (Gaston), 64.
Philarète Chasles, 268.
Philastre, 183.
Photius, 27.
Phra-Naraï, 81.
Pichot, 112.
Pilon (Edmond), 251.
Piron, 90.
Piollet, 180.
Pinçon, 254.

Pittot, (Thommy), 273.
Pizarre, 12.
Planchut, 175.
Platon, 30.
Pline, 26, 30.
Poivre, 251.
Polo (v. Marco-Polo).
Polybe, 23, 30.
Pommayrac, 269.
Pompadour (Mme de), 88, 90, 92.
Ponce de Léon (Juan), 46.
Ponthieux, 268.
Porphyre, 28.
Porto-Riche (Georges de),15.
Pottinguer, 170.
Pouqueville, 165.
Pouvourville (Albert de),204 216.
Pradel (Abraham du), 92.
Prémare, 56, 84.
Prévost (abbé), 94, 167.
Pseudo-Turpin, 35.
Psichari, 245.
Ptolémée, 30.
Pyrard de Laval, 48.
Pythagore, 22, 27, 28.
Pythéas, 26.

Q

Quérard, 73.
Querlon, 66.
Querlon (Pierre de), 28.
Quignon (Hector), 40.
Quillard (Pierre), 23.

R

Rabelais, 55, 65.
Rachilde, 228, 236, 239.
Racine, 28, 85, 87, 231.
Rambaud, 186.
Ramusio, 26, 94.
Randau (Robert), 192, 222, 250, 267.
Raquez, 206.
Raynouard, 112.
Récamier (Madame), 152.
Reclus (Elisée), 174.
Reclus (Onésime), 179, 186.
Régis, 56.
Regnard, 68, 87, 137.
Régnier (Henri de), 13, 246.
Renan, 245.
Renard (Jules), 215.
Renaud, 183.
Renel (Charles), 237.
Restier, 86.
Réveillère (amiral), 182.
Ribaut (Jean), 46.
Ricci (Mathieu), 56.
Ricquebourg (Jean),213.
Rigault, 70.
Rimbaud (Arthur), 247.
Rivière (Henri), 175, 216.
Rivière (Théodore), 278.
Roberval (Marguerite de), 55

Rocheblave (S.), 116.
Rochegrosse, 279.
Rodes (Jean), 181, 199, 229, 235, 237.
Rohan (cardinal de), 88.
Roland (chanson de), 34.
Romilly (Ambroise de), 51.
Ronsard, 65.
Rosny (J.-H.), 250, 256.
Ross (Sir John), 175.
Rossel (de), 53.
Rouard de Card, 178.
Rouget (Fernand), 179.
Roumanille, 200.
Rousseau (Jean-Jacques), 31, 86, 97, 110, 113, 116, 119, 153, 255.
Rousselet, 173.
Roux (Sylvain), 161.
Russell-Killough, 173.
Rutilius Numatianus, 63.

S

Sablière (Mme de la), 50.
Sada-Yaco, 279.
Sadia-Lévy, 235.
Saillens (Emile), 10.
Saint-Céran (Tullius), 270.
Saint-Evremont, 50.
Saint-Germain (comte de), 83
Saint Hyacinthe, 190.
Saint-Pierre (Bernardin de), v. Bernardin.
Sainte-Beuve, 58, 67, 102, 107, 123, 144.
Salaun (Louis), 182.
Salluste, 217.
Salone (Emile), 183.
Salt, 168.
Sand (George), 128, 190.
Sarrasin (Jean), 39.
Sataspes, 26.
Saussure (Horace-Bénédict de), 72.
Saussure (de), 185.
Scarron, 65.
Sénac de Meilhan, 90.
Schéfer, (Christian) 161, 186.
Schœll, 63.
Schiller, 112, 114.
Schlegel, 112.
Schweinfurth, 168.
Scudéri (Mlle de), 29.
Scoresby, 175.
Scylax, 27.
Seeley, 186.
Sénecé, 92.
Shakespeare, 112.
Sidi-Kassim, 237.
Siger (Carl), 10, 185, 208, 226
Silvestre, 183.
Simond, 166.
Sinbad (le marin), 80.
Soleillet (Paul), 169.
Sonnerat, 133.
Sonnini, 167.
Souriau (Maurice), 114.

Southey, 114.
Spix, 173.
Stael (Mme de), 10, **114**, 190.
Stanley, 13, 163, 169.
Star (Colonel Lubansky).
Staunton, 170.
Stendhal, 111, **127**, 155, 165, 189.
Sterne, 74.
Strabon, 23, 26, 30.
Suard, 53.
Sully-Prudhomme, 198.
Sutton Sharpe, 171.
Suidas, 29.

T

Tachard, 50.
Tacite, 30.
Taine, 14, 15, 137.
Tantet (Victor), 268.
Tasse (Le), 113.
Tatius (Achille), 28.
Tattet (Alfred), 166.
Tavernier (J.-B.), 12, **47**, 51, 54, 80.
Tellier (Jules), 222.
Testut, 270.
Thalès, 22.
Thamas Kouli Khan, 52.
Théagène, 28.
Théocrite, 96.
Thévenot, 51.
Thevet (André), 55.
Thurnberg, 167.
Tieck, 114.
Tinné, 168.
Tissot (Victor), 166.
Trévoux (Journal de), 45.
Tudèle (V. Benjamin).

U

Ujfalvy-Bourdon (Mme de), 173.
Urbain David, 270.
Urfé (Honoré d'), 29.
Uzanne (Octave), 248.

V

Vaissière (Pierre de), 183.
Valbert (Georges), V. Cherbuliez.
Valmor, 185.
Valois (Charles de), 41.
Vambéry (Arménius), 172.
Vancouver, 175.
Vandervelde, 180.
Vaudère (Jane de la), 280.
Vedel, 216.
Verlaine, 10.
Verrier (Charles), 28, 106.
Verne (Jules), 192.
Vespuce (Améric), 43.
Vial, 183.
Vibert (Paul-Théodore), 185.
Vignaud (Jean), 235.

Vigné d'Octon, 246.
Vignéras (Sylvain), 180.
Vignon, 186.
Vigny (Alfred de), 111, 151, 201.
Vigouroux,
Villamur, 180.
Villard, 183.
Villegagnon (Durand de),45.
Villehardouin, 37.
Villevaleix, 268.
Villiers de Terrage (baron Marc de), 184.
Virgile, 96, 106.
Vivien (Renée), 246.
Vogué (Melchior de), 104, 155, 245, 247.
Voisins (Gilbert), 217.
Volsy Delafaye, 273.
Volney, 73.
Voltaire, 48, 67, 70, 84, 85, 86, 89, 123, 176.
Vulpillières (Gaston de),237.

W

Walckenaër, 26, 42, 167.
Walter Scott, 114, 191.
Washington, 117.
Watteau, 91.
Wenceslas de Luxembourg, 64.
Weulersse, 181.
Wieland, 113.
Wiener, 174.
Willy, 194.
Wordsworth, 114.

X

Xénophane, 22.
Xénophon, 30.
Xénophon (d'Ephèse), 29.
Xerxès, 26.

Y

You, 180.
Young (Arthur), 74.

Z

Zevort, 27.
Zola (Emile), 193, 280.

TABLE DES MATIÈRES

—

Au lecteur 5

Grand nombre des ouvrages exotiques. — Apport de l'exotisme à la littérature nationale. — Caractère nécessairement « résumé » de cet ouvrage. — Simple exposé historique. — Il ouvre une voie intéressante de recherches et d'études plus spéciales.

LIVRE I

Les origines 7

Les errants et les sédentaires.
L'activité humaine. — Les Exodes. — Les voyageurs individuels.
Ce que nous demandons aux voyageurs : Henri de Régnier. — Les touristes : Taine.
L'invitation au voyage : Baudelaire. — Nostalgie des pays du soleil.
Influence de l'exotisme sur notre littérature.

Chapitre I. — VOYAGEURS 21

Grecs et Phéniciens. — Hérodote. — Homère et les *Nostoi*. — Périple d'Hamon. — L'Atlandide. — Pythéas. — Néarque. — Le roman grec d'aventures : Antonius Diogène, Lucien, Tatius (Leucippe et Clitophon). — Voyageurs juifs et arabes du xe siècle au xive siècle. — Ibn. Batoutah. — Benjamin de Tudèle. — Le cycle des Croisades. — Chansons d'Antioche et de Jérusalem. — Voyage de Charlemagne. — Villehardouin, Joinville, Jean Sarrazin et Robert de Clari. — Marco Polo : *Le livre des merveilles du Monde.*

Les découvertes du xvie siècle : Jacques Cartier Champlain.

Expatriations religieuses : Villegagnon. — Voyageurs du xviie siècle : Tavernier, Chardin, Bernier. — Voyageurs du xviiie siècle : Cook, Bougainville.

Voyages et récits des missionnaires : d'André Thevet à Loyer, le Père Labat. — Littérature du *Chemin de velours.*

Chapitre II. — TOURISTES..... 61

Le tourisme. — Conception moderne due à la facilité des voyages et au développement des voies de communication. — Dans l'antiquité, Pausanias et Rutilius Numatianus. — Au xive siècle, un touriste extraordinaire : Froissart. — Déplacements fréquents des hommes du xvie siècle : Rabelais, Baïf, Ronsard. — Montaigne, voyageur. — Les voyages littéraires du xviie au xviiie siècle : de Chapelle et Bachaumont à Regnard et à Voltaire. — Le président Debrosses, de Saussure, Choiseul-Gouffier, Volney, Arthur Young.

Chapitre III. — L'EXOTISME AU XVIIIe SIÈCLE. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE 77

Du XVIe au XVIIIe siècle, apports successifs de l'exotisme. — Les « Isles ». — Les Boucaniers. — Les *épices*. — Galland traduit les *Mille et une nuits*. — Les voyages en Asie. — Visite des envoyés siamois à Versailles. — Dufresny. — Montesquieu et les *Lettres persanes*. — Voyage du jeune Anacharsis. — Voltaire. — Ses contes orientaux, son théâtre chinois. — Nouvelles de Crebillon fils, de la Morlière, etc. — Influence de l'exotisme dans l'art de l'époque : Porcelaines de Chine, tapisseries, étoffes de Chine, les meubles, les jardins. — Histoires générales des voyages : L'abbé Prévost et Laharpe.

Le terrain, l'ambiance sont préparés : Voici Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie*. — Caractère descriptif, moral et humanitaire de l'œuvre de Bernardin. — Le melon et la providence divine. — Exotisme artificiel qui va déterminer le même caractère dans toutes les œuvres du XIXe siècle — Gessner, Berquin, Parny, Léonard, André Chénier. — *Pastorales et Guillotine*.

Chapitre IV. — DU ROMANTISME AU PARNASSE. — TOURISME ET EXOTISME 111

Le romantisme. — Préface de *Cromwell*. — Influence et introduction des littératures étrangères. — Baour Lormian et les poèmes d'Ossian. — Mme de Stael et l'Allemagne. — M. de Chateaubriand et son exotisme fastueux et de carton. — La sensibilité de Jean-Jacques Rousseau avec un décor d'Amérique ou d'Orient. — L'océan de la description. — Lamartine, Musset. — Réaction de l'objectivisme : Théo-

phile Gautier, Stendhal, Mérimée. — Gérard de Nerval et Méry. — Baudelaire. — Tableaux précis de Fromentin. — Flaubert. — Leconte de Lisle et les jaguars de la Réunion.
Humanitarisme et descriptions, toujours...

LIVRE II

L'ACTIVITÉ COLONIALE 157
L'élargissement du monde, grand fait de l'histoire moderne. — L'expansion coloniale. — Par trois fois, la France se reconstitue un empire colonial. — Littérature de découvertes et de conquêtes, de techniciens, d'hommes de lettres.

Chapitre I. — VOYAGEURS ET TECHNICIENS 164

Voyageurs et explorateurs du XIXe siècle. — Enumération brève.
La préoccupation utilitaire : les techniciens. — Ouvrages spéciaux. — Ouvrages d'ensemble.

Chapitre II. — LES LITTÉRATEURS 189

Les sources :
La littérature imaginative : Robinson Crusoé. — Walter Scott, Fenimore Cooper et leurs imitateurs. — Littérature d'enfants et d'hommes faits. — Le fléau du roman contemporain : Georges Ohnet et Octave Feuillet. — Etudes exotiques des Goncourt. — Pierre Loti, initiateur à l'exotisme. — Jules Boissière, Bonnetain, Pouvourville, Jean Ajalbert,

la littérature indochinoise. — Littérature africaine : Louis Bertrand, Robert Randau, Marius et Ary Leblond, Pierre Mille. — En Océanie : un chef-d'œuvre : *Les Immémoriaux*, de Max Anély. — André Chevrillon, africain et asiatique. — Les coloniaux accidentels.

Francis Jammes reprend la vieille chanson de Bernardin. — Humanitarisme chrétien et souvenir de Jean-Jacques.

LIVRE III

LITTÉRATURE COLONIALE. — CONCLUSIONS 259

Y a-t-il une littérature coloniale ?

La question a été posée. — Distinction de M. de Gourmont entre *colonial* et *exotique*. — Explication de M. Pierre Mille : Littérature de *tourisme colonial*. — Rien qui rappelle Kipling, le grand écrivain colonial anglais.

Nous admettons cette explication : Nos colonies n'ont pas encore produit un *littérateur du Terroir*. —La preuve en est fournie par la *littérature des colonies perdues* : Louisiane, Haïti, Maurice, Canada.

L'influence du Français expatrié est fragile, dit Madame Myriam Harry. — Le Français qui écrit aux colonies ne pense qu'à la métropole et il ne peut en être autrement, dit M. Louis Bertrand.

Conclusions : L'exotisme en France ne fut jamais qu'un jeu, un passe temps, un amusement, comme du temps de Voltaire. « Faire de l'exotisme »

devient aujourd'hui, *devant le roman épuisé*, un « truc », un « subterfuge ».

L'exotisme : continuation artificielle, avec changement de décor, du romantisme. Cependant, une réaction se dessine. Le beau livre de Max Anély permet d'espérer *des œuvres enfin originales.*

INDEX ALPHABÉTIQUE..... 287

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

BINDING SECT. SEP 9 1963

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
605
E8C3

Cario, Louis
L'exotisme